



HAL
open science

Le tiroir à couverts : cogitation imagée sur le communément commun et le curieusement commun

Emma Groleau, Lila Plet

► To cite this version:

Emma Groleau, Lila Plet. Le tiroir à couverts : cogitation imagée sur le communément commun et le curieusement commun. Architecture, aménagement de l'espace. 2022. dumas-03676606

HAL Id: dumas-03676606

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03676606>

Submitted on 24 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Le tiroir à couverts

cogitation imagée
sur le communément commun
et le curieusement commun



emma golleau
et lila plet

mémoire master
ensa nantes
2021, 2022

Le tiroir à couverts

cogitation imagée
sur le communément commun
et le curieusement commun

avec le précieux suivi de
Lucile garnier et Frédéric barbe

mémoire master
ensa nantes
2021, 2022

« ça se range où, ça ? »

Si tu sais comment vider le lave-vaisselle, que tu connais le placard à grands bols et celui à petites tasses, alors tu es un peu chez toi.

Dans le tiroir à couverts de la cuisine, il y a des couteaux à dents, d'autres à bout rond; des couteaux qui coupent, des couteaux à huîtres, et à beurre. Et ce couteau-là, qui est étonnant: tu ne le ranges jamais au bon endroit ... il a un drôle de format.

Les couverts empilés dans le tiroir, ce sont des petits bouts de vie d'un chez-soi, d'un chez nous ou d'un chez-eux.

*« tu te rends compte, dans un mois
on va vider le camion, on va dire
«ça c'est à toi, ça c'est à moi...» et
puis tout trier, et ce sera fini »*

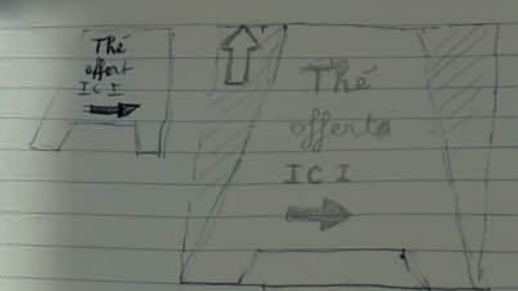
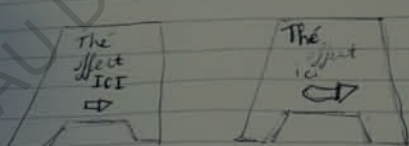
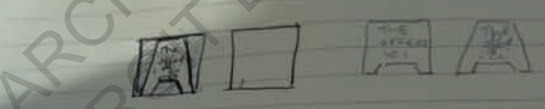
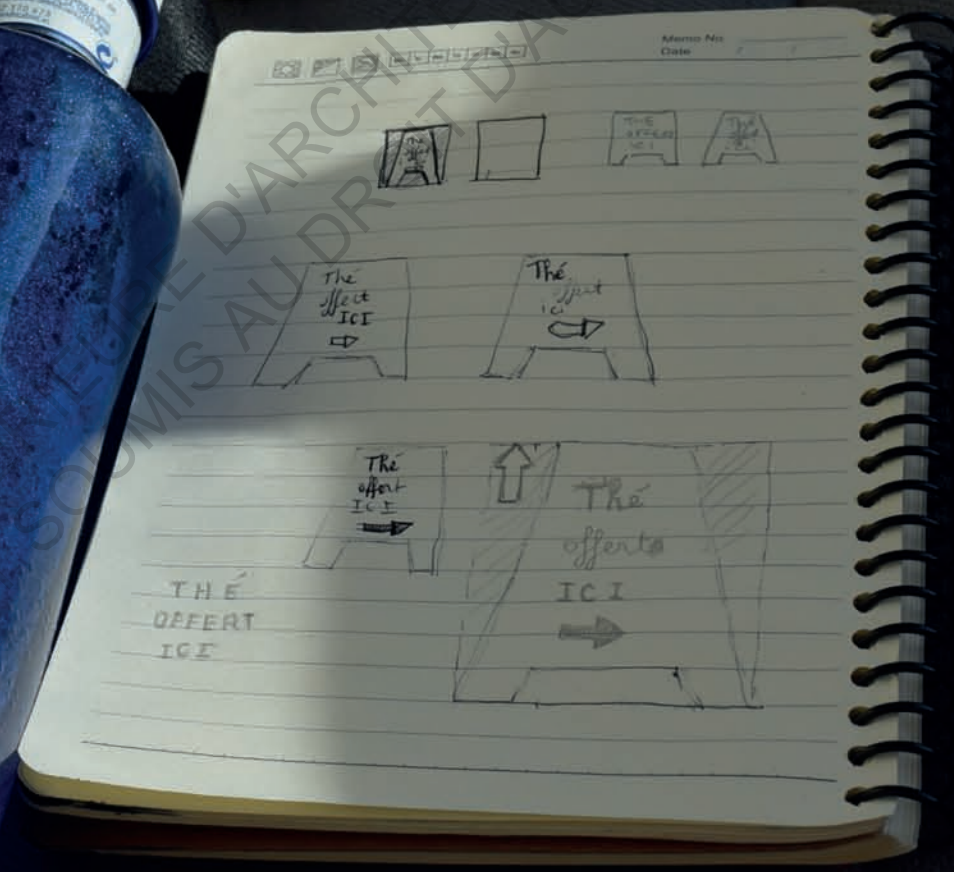
Vivre ensemble c'est mélanger ses couverts ?

Dans ce mémoire, c'est ce dont nous parlons :
la fabrique du commun (de l'évident à l'étonnant),
ce commun habité,
au travers d'un regard d'étudiantes architectes en fin
de parcours.



STUDIO D'ARCHITECTURE DE NANTES
MIS AU DROIT D'AUTEUR





THE
OFFERT
ICE

THE
OFFERT
ICE

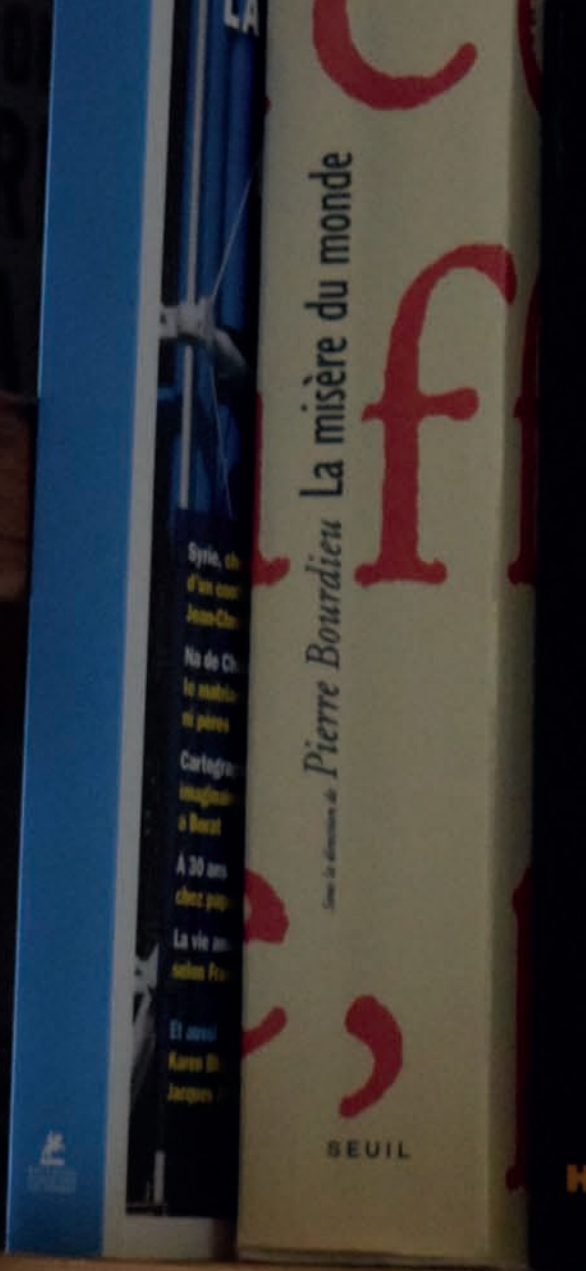




CONTEMPORAINES	19799
CONTEMPORAINES	19825
CONTEMPORAINES	19871
CONTEMPORAINES	19910
CONTEMPORAINES	19940
CONTEMPORAINES	19947
CONTEMPORAINES	19999



SOCIETE



ECOLE NATIONALE DE DOCUMENTATION









FAUX

05 57 35 61 60

MR. ZOGS
ORIGINAL
SEX WAX
THE BEST FOR YOUR SINUS

UNIVERSITE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES

- photo 1 . 8 avril 2021, coucher de soleil aux abords de Grenoble au lendemain d'une soirée chez Bastien et ses colocs.
- photo 2 . 5 avril 2021, installation du petit déjeuner sur la route entre Vaulx-en-Velin et Grenoble.
- photo 3 . 24 mars 2021, plans de fabrication du panneau dessiné dans le but d'offrir du thé aux gens rencontrés sur la route. Ce thé nous a été offert par Georges-Emmanuel (le Thé des écrivains).
- photo 4 . 16 mars 2021, arrêt minute sur la route entre Saumur et Angers après avoir quitté les Compagnons du Devoir.
- photo 5 . 4 avril 2021, photo prise dans la coursive commune de l'étage 3 de Chamarel-les-Barges à Vaulx-en-Velin.
- photo 6 . 4 avril 2021, bibliothèque partagée à Chamarel.
- photo 7 . 6 avril 2021, bâtiment voisin du Village2Santé dans le quartier d'Échirolles, près de Grenoble.
- photo 8 . 8 avril 2021, il est 21h43 : on a enfin trouvé un endroit pour dormir dans la campagne de Grenoble.
- photo 9 . 20 mai 2021, petit-déjeuner dans la forêt landaise, après avoir longé la côte et ses parkings limités à 2m de hauteur.
- photo 10 . 22 mai 2021, journée route, on quitte la frontière espagnole pour la frontière belge, un énième camion nous double sur la départementale; une brioche au chocolat fait office de petit déjeuner pour Lila et l'attend sur le tableau de bord.

*Aujourd'hui, comment habiter ?
Comment l'organisation d'un lieu
permet une vie en commun ?
Le commun a-t-il une forme ?
Quel est le rôle de l'architecte ?*

Face à des questionnements personnels et des frustrations vécues lors de nos études d'architecture, nous partons enquêter par l'expérience.

Qu'est-ce qui se cache derrière le mot «commun», peut-on vivre à plusieurs et comment ? L'architecture joue-t-elle un rôle ?

Quelles manières d'être architecte existent ?

Nous cherchons des réponses.

Frédéric Barbe est enseignant à l'école. Il accepte que nous menions un mémoire à deux au sein de son séminaire de mémoire «habiter la transition socio-écologique».

Nous achetons en commun un camion en janvier 2021.

Après des recherches et des appels nombreux, 8 lieux apparaissent sur la carte. Regroupés par «blocs de voyage», ils sont les balises des prochains mois. Nous partons vivre, pour quelques jours à chaque fois, avec des gens qui ont fait le choix d'être plusieurs dans leur quotidien.

Par la mise en relation d'images, de références en tout genre, de souvenirs, de sensations, de témoignages on essaie de livrer un récit vécu et sincère des liaisons et des connexions infinies qui se cachent derrière ce vaste sujet.

Nous ne souhaitons pas parler de grands concepts ou de petits principes, ni tendre vers l'utopie, la communauté communiste, indépendantiste, anarchiste. Ce n'est pas notre sujet. Nous utilisons parfois ces contre-exemples, dont certaines idées majeures concordent, mais dont la forme finale est très différente.

Ce mémoire pourrait être réécrit aujourd'hui déjà, et chaque jour. Il fait un état des lieux à l'instant T, et propose des solutions ancrées dans ce même instant. Il interroge et croise des manières d'habiter en connaissance d'une société afin de mieux y naviguer entre les bouées tracées.

Aucune analyse de ces 8 mondes ne saurait être exhaustive ni prise comme une vérité unique : quelqu'un d'autre peut en avoir un ressenti et une vision très divergents.

Voilà, ce voyage aura mené à cette oeuvre finale que vous tenez entre vos mains. 750g de papier.

Il aura aussi ouvert des pistes pour la suite nous permettant de ne plus hésiter à répondre «oui» à la question «veux-tu être architecte?».

Au bout de 6 ans, il était temps!

le sommaire

Une partie introductive situe ce qui a fait de ce mémoire ce qu'il est. Ensuite, chaque partie développe un sujet qui peut être lu indépendamment.

p.32

Cartographie

Voici notre parcours pendant 5 mois sur les routes de France et de Navarre.

p.34

Mise en bouche

Déramatisation des grands concepts qui nous suivent depuis le début du projet.

p.42

Préface

Le covid remettrait-il sur le devant de la scène un manque de lien généralisé? Nos constructions sociales occidentales de la famille jusqu'à l'usage des espaces publics en disent long sur nos manières de partager. Cette enquête par l'expérience et la rencontre a exacerbé une réalité indéniable: l'espace est commun.

p.64

Entrée sur le terrain

Photographie décortiquée pour le coup d'envoi.

p.66

Canotage

Le commun, ça ne date pas de la dernière pluie. Il paraît qu'il a toujours été là, peut-être même avant nous. Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Ce premier article pose un regard attentif sur des situations où ce mot nous a semblé prendre du sens. Il raconte des moments où nous avons senti le commun exister. À l'image du canotage, ce loisir qui participe à faire commun. Tous dans le même canot !

p.90

On ponce donc j'essuie

Un groupe c'est je + je + je, une multitude de «je» qui font partie d'un ensemble.

Et c'est parfois compliqué d'être plus nombreux que son seul «je». Chacun a des intérêts personnels, et l'individualisme fait au moins autant partie de l'Humain que le

commun.

Mais d'où viennent ces habitants ? Qu'est-ce qui les a menés ici ? Après quelques jours dans chaque lieu, nous avons une vision plus hétérogène d'un groupe. C'est quoi, le consensus ? Qui fait quoi, puisqu'on est 150 ? Je veux parler au chef, présentez-moi le chef ! Il n'y a pas de chef ... Mais c'est chez qui ici ?

p.108

Laine de mouton

La propriété... Aaaaaaah en voilà un beau sujet. Comment dans ces collectifs, les gens s'approprient les lieux, s'y retrouvent, se sentent chez eux ? Qu'est-ce qui définit ce qui est à moi, ce qui est à eux ? Est-ce que la limite est si claire ? Y a-t-il des formes de propriété collective ? Comment est-ce qu'on définit nos limites ? Avec des barrières ? Comme chez les moutons ?

p.132

Semi-remorque à la Ferme Légère

Semi, Légère. Mais c'est quoi ce titre ? Nous partons d'une anecdote pour éclaircir des grandes questions qu'on se pose. Au XXIème siècle l'écologie passe la porte de la maison, s'essuie les pieds sur le tapis et s'infiltré dans la cuisine, dans la chambre, dans les murs. Comment fait-on pour rénover sans croiser Gedimat à chaque coin de chantier ? Comment vit-on en visant

l'autonomie ? Comment crée-t-on un monde où vivre mieux, sans quitter totalement celui qu'on fuit ? La vie en collectif tente parfois cette marche funambule entre utopies et réalités.

p.154

Protection participation citoyenne

Communiquer à un plus grand nombre, tel est le propos de cet article ! Quel langage employer ? Comment ne pas mélanger information, publicité, communication ? Loin des calculs manipulateurs des publicitaires, le collectif se parle. Il se parle comme le crieur du XVIIIème siècle. Il utilise les mots et les objets pour donner des informations efficaces, concises et compréhensibles par tous.

p.184

La Vallée aux volets fermés

C'est un titre digne d'un sombre scénario, presque semblable à une intrigue policière... Le mystère de la vallée... On en est là, oui, peut-être. Les villages désertés, les loyers loin d'être modérés, les magouilles des investisseurs et des propriétaires, les résidences secondaires ! Mais en réalité c'est bien plus tempéré.

C'est plein de belles histoires de collectifs et de groupes qui s'unissent pour essayer de vaincre les grands méchants.

p.204

Nos cabanes

Hütte, shack, cabana, καλύβα, (fa)házikó, capanna, koja, cayute, cabane.

Ce mot est universel et existe dans toutes les langues.

C'est beau la cabane, on s'invite dans nos cabanes, ou alors c'est intime la cabane. Elle fait partie de l'imaginaire commun et parfois, elle prend forme.

Nous rencontrons les collectifs dans de grandes cabanes construites selon leur vision du monde. En groupe, ils prennent le temps du chantier pour impliquer chacun dans la fabrication de leur univers.

Avec le temps, ils s'aménagent un lieu pour pratiquer une activité ou en réponse à un besoin. Intime, isolé, central, éloigné... Ces curseurs bougent, tangent, s'adaptent pour refléter la diversité des individus qui constitue le groupe.

p.224

Habitabilité

«Habiter» est un grand concept que nous aimons secouer, détourner, interroger.

Vouloir rendre habitable ce qui ne l'est pas, est-ce conquérir ? muter ? ou bien s'adapter ?

Habiter un lieu, est-ce y être bien ? Savoir le réparer ?

Pouvoir y accueillir ses proches ? Est-ce que notre habitat nous représente ?

Si nous n'habitons pas, qui serions-nous aux yeux d'autrui ?

Durant ces 5 mois de voyage nous étions sans habitat fixe.

Et pourtant nous n'avons jamais autant habité !

Habiter, est-ce partager ?

Partager grâce à la parole, aux échanges, à l'apprentissage ?

Habiter est peut-être avant tout une posture éphémère que l'on emprunte.

p.246

Postface

p.254

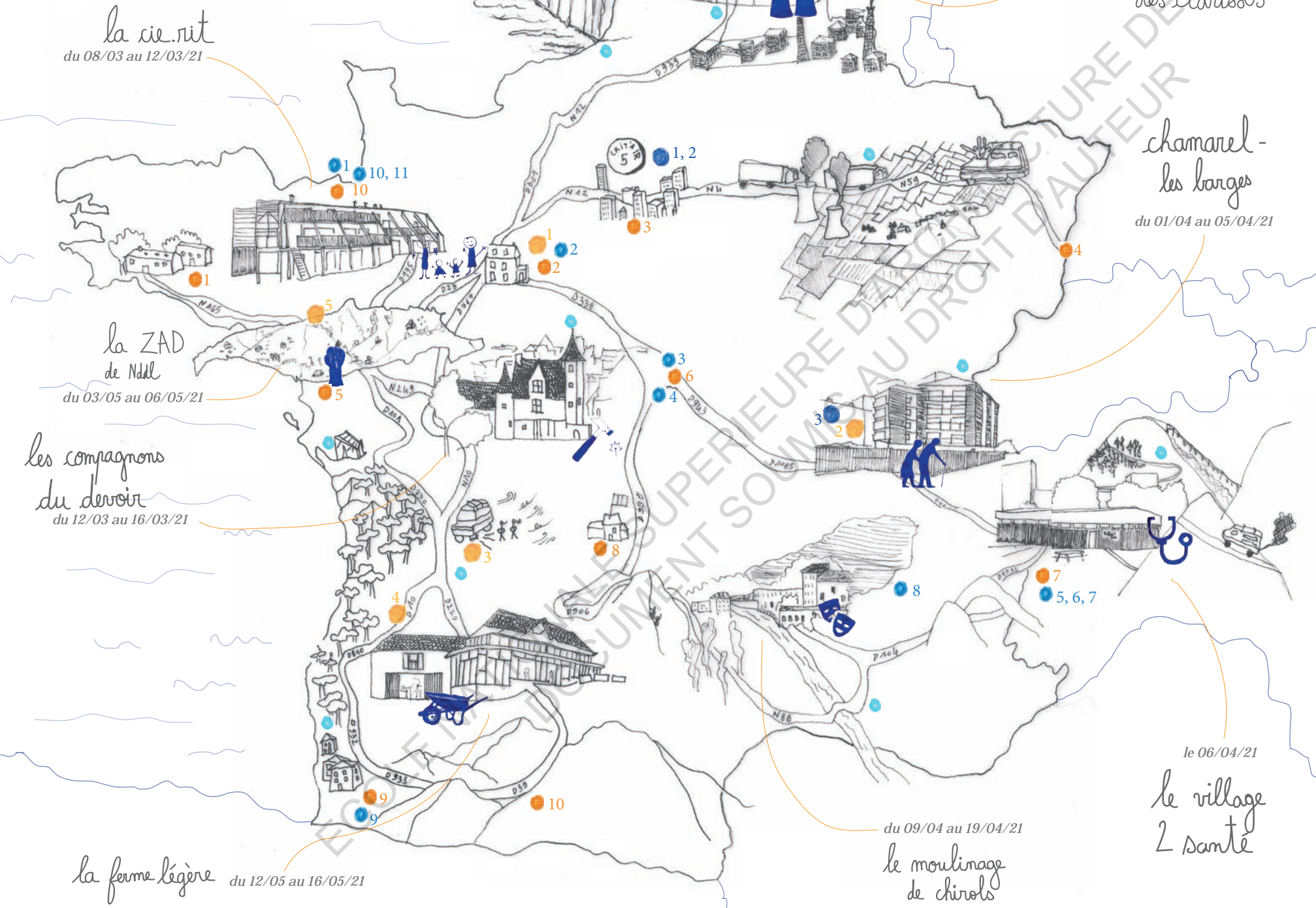
Les remerciements

p.256

La médiagraphie

Cartographie

Voici notre parcours pendant 5 mois sur les routes de France et de Navarre.



● appels téléphoniques

1. Association Caracol le 1/03/21
2. Edith Hallauer le 20/04/21
3. Clement Bel, architecte, le 18/05/21

● étapes chez les amis et la famille

1. Chez les parents d'Emma
2. Chez les parents de Lila et chez Mamie Manouche
3. Chez Charlène à Massy
4. VicBodhi à Traenheim
5. La colocation : rue de l'Abbaye, à Nantes
6. Chez les Geneste à Chateauroux
7. Chez Bastien et ses colocs à Grenoble
8. Chez Florian à Sauviat
9. Chez Gaëlle et ses parents à Saint-Jean-Pied-de-Port
10. Chez Mamie Mathé à Pau
11. Cesson Careker proche de Rennes

● rencontres au fil du parcours

1. Terre Crue à Saint-Germain-sur-Ille
2. Frédérique Bréhaut, journaliste
3. Guillaume, enfant des Coeurs
4. La Pamille et leur maison de paille
5. Christiane Chateavieux, présidente Habicoop, à Grenoble
6. Lucile Garnier pour un état d'avancement
7. Na! Architecture
8. Chloé (architecte) à Chirols
9. Pétichoux, le projet commun de la famille Vincens
10. Cécile Gaudoin, architecte de la Cie.Rit rencontrée à *Au Bout du Plongeur*
11. Chantier avec Saint-Benoît-Labre

● nuits de transit sur la route

● péripéties

1. La cosse du démarreur s'est oxydée
2. Clément Bel nous a oubliés
3. Le pneu a crevé !
4. Arrêtées par la douane persuadée que le camion est rempli de drogue
5. Le miroir du rétroviseur se fait la malle !

« Un monde est un milieu dans lequel on se trouve et qu'on ne peut appréhender que de l'intérieur. Aussi peut-on dire qu'on ne voit jamais un monde : on y est, on y habite, on l'explore, on s'y trouve et on s'y perd. »

Jean-Luc Nancy (1940-2021) philosophe français dans *Habiter le campement*, p. 272

«Le monde est ce réseau de relations par lesquelles les humains sont liés ; où les relations naissent non pas de l'appartenance à une communauté, mais d'actions communes.»

entretien avec Malcolm Ferdinand dans *Un sol commun* p. 129
Malcolm Ferdinand est un ingénieur en environnement, docteur en sciences politiques et chercheur au CNRS, né dans les années 1990.

D'après notre regard chacun de ces mondes se construit collectivement autour d'un thème majeur : la famille, la formation, la vieillesse, la santé, le spectacle, le vivant, l'autonomie, la lutte, l'occupation transitoire.

- monde 1 : la Cie.Rit, Saint-Germain-sur-Ille
c'est 4 familles qui ont imaginé et construit ensemble leur bâtiment. Ils ont chacun leur logement et partagent le jardin, une salle commune et une rue couverte. Leur manière d'habiter questionne la vie collective en famille, et le «simple» lieu d'habitat (sans fonction productive ou marchande).
- monde 2 : les Compagnons du Devoir de Saumur
c'est un mouvement très ancien qui vise à former des jeunes aux métiers de l'artisanat. Ici on a observé le fonctionnement d'un collectif régi par des règles exigeantes et un rapport au travail unique.
- monde 3 : Chamarel-les-Barges, Vaulx-en-Velin
c'est une coopérative habitante de retraités qui questionne le vivre ensemble en fin de vie. C'est aussi le montage d'un projet collectif de la conception à la réalisation en cohérence avec des valeurs contre la propriété privée, la spéculation, l'héritage, etc ...
- monde 4 : le Village2santé, Échirolles
c'est un collectif qui considère la santé comme le point de départ d'une amélioration des conditions de vie des habitants. Ils ont réalisé un diagnostic communautaire sur le territoire, ils auto-gèrent le lieu et pratiquent le secret partagé.
- monde 5 : le Moulinage de Chirols
s'est rassemblé dans une ancienne usine textile. Ils vivent dans ce lieu qu'ils rénovent pour en faire un centre d'expérimentation culturelle. La démarche est collective du début à la fin en transmettant ce patrimoine aux générations futures sans volonté de s'enrichir.
- monde 6 : la ZAD de Notre-Dame-des-Landes
c'est d'abord un collectif rassemblé autour d'une lutte contre un aéroport. Depuis l'abandon du projet les enjeux ont évolué, c'est tout un fonctionnement commun qui est pensé pour injecter partout, l'idée de droit commun.
- monde 7 : la Ferme Légère, Méracq
c'est un écolieu qui vise à l'autonomie énergétique et alimentaire. Le collectif organise sa vie autour du fonctionnement de la ferme. Il y a un rapport très fort à la terre et aux choses essentielles: se nourrir et être à l'abri.
- monde 8 : le Monastère des Clarisses, Roubaix
c'est un ancien couvent en pleine ville. Il est investi par un collectif d'architectes et d'artistes pour questionner le réemploi de matériaux et l'occupation transitoire. Ils s'intéressent à une démarche expérimentale de diffusion de la culture.

du vocabulaire

Nous voulons interroger ce qui se cache derrière le sens «commun». C'est un mot «valise» qu'il nous semble important d'étirer, de développer dans ses acceptions sémantique, technique, philosophique, historique. *Communauté, collectif, participatif* etc... : ces mots appartiennent à des imaginaires, à l'Histoire sociale et à notre culture. Voici quelques définitions référencées voire personnelles pour une lecture plus transparente.

« **«Nous»** est une affaire de liens.

«Nous» n'est pas une addition de sujets (je + je + je) mais un sujet collectif, qui parle de «moi» et tout ce à quoi je peux ou veux bien me relier.

«Nous» ne signifie pas «les miens, qui sont pareils que moi» mais «tous ceux qui pourront être le «je» de ce «nous», qui pourront l'endosser, en éprouver la force. Il ne s'agit même pas de dire comme qui je suis ; mais ce que nous pourrions faire si nous nous nouons. »

Nos Cabanes, Marielle Macé, ed. Verdier, page 19
Marielle Macé (1973-) est une historienne de la littérature et essayiste française.

Tout au long de ce travail, «nous» est d'abord Emma+Lila. Et parfois, comme à Chirois «nous» avons été 5 à déplacer des cailloux, «nous» avons été 40 à table les midis.

Commun

Qui est le fait de deux ou plusieurs personnes ou choses ; qui est partagé par plusieurs.

On peut parler de sens commun, d'objets communs (au sens : banal), de culture commune (au sens : partagée).

Pierre Dardot, Christian Laval, *COMMUN*, essai sur la révolution au XXIe siècle. édition La découverte.

Pierre Dardot (1952-) est un philosophe et universitaire français.

Christian Laval (1953-) est professeur de sociologie.

Lien social

Pour Serge Paugam, (1960-) sociologue français, cette expression est aujourd'hui employée pour désigner tout à la fois le désir de vivre ensemble, la volonté de relier les individus dispersés, l'ambition d'une cohésion plus profonde de la société dans son ensemble.

Une **Communauté** Instagram n'est pas une communauté au sens de celles que nous avons rencontrées car les membres ne participent pas physiquement à un échange quotidien.

En biologie, une communauté représente un système au sein duquel des organismes vivants partagent un environnement commun et interagissent. Le mot est apparu au XIIIe siècle, probablement par réfection, d'après l'adjectif communal, de l'ancien français communauté, « participation en commun », emprunté du latin *communitas*, « communauté ».

Ce mot embarque dans son sillage un imaginaire radical proche de la «secte». C'est ce qu'on nous a souvent dit. En anglais, le mot communauté se traduit par «community», dont l'usage est beaucoup plus courant. Ce mot est beaucoup moins connoté qu'en français. De notre expérience, une communauté est simplement un groupe qui fait des choses et vit en commun.

Collectif

Qui concerne un ensemble limité, mais d'une certaine étendue, caractérisé par des traits communs ou considérés comme tels. Antonyme : individuel

Les 8 lieux visités sont des collectifs (qui varient de 5 à 250 personnes). Le plus petit collectif de cette aventure, c'est nous!

Partager

def CNRTL: .Diviser en parts, en lots, en portions. Avoir part (à quelque chose) en même temps que ou au même titre que d'autres.

L'intelligence collective est un concept, si nous pouvons le nommer ainsi, omniprésent dans les groupes. S'il fallait définir ce terme, nous dirions qu'il consiste à faire preuve d'une sagesse remarquable pour prendre chaque situation avec beaucoup de recul et de lâcher prise. Et que l'ensemble du collectif agisse comme tel.

« **«Vivre ensemble»** ce n'est pas, comme dans le cas du bétail, «paître au même endroit», ce n'est pas non plus tout mettre en commun, c'est mettre en commun des paroles et des pensées » Pierre Dardot, Christian Laval, *COMMUN*, essai sur la révolution au XXIe siècle, édition La découverte.

Pour Hélène L'Heuillet, ce terme très utilisé par les politiques est à nuancer ; «lorqu'on dit vivre ensemble, on n'a pas tout dit, ça ne fait que pointer du doigt un problème». Pour elle, le vivre ensemble est inhérent à l'espèce humaine, qui n'est de toute façon pas faite pour vivre de manière solitaire ; il ne convient donc pas d'en faire un concept.

Conscience collective

Pour Émile Durkheim, sociologue, c'est l'ensemble des croyances et des sentiments communs à la moyenne des membres d'une même société formant un système déterminé qui a sa vie propre. Il n'y a pas de société sans un corps de règles et d'interdits, qui en constituent l'essence même afin d'y être la source d'un consensus.

Collectivité

def CNRTL: .Caractère collectif de quelque chose.
.Caractère de ce qui constitue un ensemble indissociable.
.Mise en commun; appropriation commune. Il y a des sociétés qui vivent sans être en communauté et dans lesquelles vous avez (...) la collectivité de la terre.
Journal Officiel, 8 mars 1872, p. 1646, 1recol. ds Littré.
.Ensemble, généralement assez dense, d'individus groupés naturellement ou rassemblés pour une certaine durée par des sentiments, des intérêts, des droits ou des devoirs communs perçus comme distincts de ceux des individus qui le composent et tendant à s'exprimer dans une organisation commune.

Cohabiter

def CNRTL: .habiter ensemble, vivre dans la même demeure, le même immeuble.
Par exemple les êtres vivants cohabitent tous sur la planète Terre.

Propriété

.Possession légale d'un bien, de quelque nature qu'il soit ;
.Droit légal qu'a une personne à disposer d'un bien qui lui revient en propre.
.Ensemble des biens, à l'exclusion des biens incorporels, possédés par une personne ou un groupe de personnes.
Par exemple, nous sommes 3 propriétaires du camion à parts égales. Nous sommes donc copropriétaires.

Politique

def CNRTL: Relatif à l'organisation, à l'exercice du pouvoir dans une société organisée.

En général, la politique d'une communauté, d'une société, d'un groupe social, au sens de *Politeia*, se conforme à une constitution rédigée par ses fondateurs qui définit sa structure et son fonctionnement (méthodique, théorique et pratique).

Chaque lieu visité nous a fait réaliser l'importance du politique à plusieurs échelle: pour le montage du projet et les choix qui vont avec, pour son organisation interne.

Habitabilité

def CNRTL: .qualité de ce qui offre un espace suffisant à occuper.

.qualité de ce qui est habitable en raison des conditions favorables qu'on y rencontre.

Le camion fait de tôle devient un lieu qui remplit ce critère d'habitabilité grâce à ses aménagements.

Habiter/l'habiter

def CNRTL d'habiter: occuper habituellement un lieu.

def CNRTL d'habitat: espace qui offre des conditions qui conviennent à la vie et au développement d'une espèce animale ou végétale.

Thierry Paquot dans «*Un philosophe en ville*»: pour Heidegger, «habiter» n'est pas synonyme de «l'habiter» qui désigne le fait de résider quelque part, de faire sien à un logement, un quartier, une ville.

«Habiter» est une réponse des mortels à l'appel à être-présent-au-monde-et-à-autrui.

Par exemple, le camion a été notre habitat pendant 5 mois. Nous avons habité tous les lieux et les paysages qui nous ont hébergés le temps d'une nuit ou plus.

Collaboration

def CNRTL: Participation à l'élaboration d'une œuvre commune.

Coopératif

def CNRTL: .Qui participe, qui se joint à l'effort d'autrui.

.Qui comporte l'effort d'un ensemble de personnes en vue d'un résultat commun.

.Qui est fondé sur l'association de plusieurs personnes intéressées à un but commun, qui est relatif à une telle association.

Coopérative d'habitants

C'est le cas de Chamarel-les-Barges, et du Moulinage de Chirols. Les habitants sont regroupés en coopérative avec laquelle ils ont pu acheter des biens.

La coopérative fonctionne par gouvernance démocratique (1 personne = 1 voix).

Dans une coopérative, la propriété est collective. Chaque coopérateur est donc locataire (versant un revenu mensuel) et associé de la société. La société finance le projet grâce à un emprunt collectif remboursé petit à petit par les montants de chaque locataire. Quand un coopérateur s'en va, il repart avec ses apports initiaux.

«Les sociétés coopératives d'habitants sont des sociétés à capital variable (...) qui ont pour objet de fournir à leurs associés personnes physiques la jouissance d'un logement à titre de résidence principale et de contribuer au développement de leur vie collective (...)»

(extraits des articles L200-1 et L200-2 du Code la Construction et de l'Habitat)

Participatif (habitat)

« Art. L. 200-1. – L'Habitat Participatif est une démarche citoyenne qui permet à des personnes physiques de s'associer, le cas échéant avec des personnes morales, afin de participer à la définition et à la conception de leurs logements et des espaces destinés à un usage commun, de construire ou d'acquérir un ou plusieurs immeubles destinés à leur habitation et, le cas échéant, d'assurer la gestion ultérieure des immeubles construits ou acquis.»

source: loi ALUR 2014. Plus d'infos sur le site d'Habitat Participatif France.

Deux formes juridiques permettent à l'habitat participatif de se développer :

La Coopérative d'habitants ; La Société d'Attribution et d'Autopromotion.

Société Civile Immobilière

La SCI permet de diviser une parcelle ou un bâtiment entre divers associés possédant chacun une ou des part(s) sociales. La vente est régulée, un associé ne peut pas vendre ses parts sans l'accord des autres. Les parts sociales sont proportionnelles à l'apport financier mis au départ.

À la Ferme Légère, un habitant permanent achète des parts auprès de la SCI. Si un associé décide de quitter le lieu, il revend ses parts à la SCI.

Société Civile Coopérative de Construction

La SCCC a pour objet la construction d'un ou plusieurs immeubles en vue de leur division par lots. Ces lots sont ensuite vendus aux associés.

La forme coopérative de ce type de société entraîne l'absence de but lucratif, les logements sont vendus à moindre coût à leurs membres.

À la Cie.Rit par exemple, les habitants se sont associés sous une SCCC le temps des travaux (en autopromotion et autoconstruction).

source: habicoop

L'autopromotion

Démarche immobilière permettant d'accéder à la propriété en investissement ensemble dans un projet sans intermédiaire d'un promoteur.

Le groupe assure la maîtrise d'ouvrage en fixant les besoins et les objectifs du projet, le budget, le calendrier.

source: collectivitesviabiles.org

Société d'Attribution et d'Autopromotion

La SAA est plus proche du modèle de l'accession à la propriété. Dans ce cas, les familles associées doivent apporter l'intégralité des fonds correspondants au logement qu'ils vont occuper ensuite (le plus souvent grâce à des prêts individuels). Une fois l'immeuble construit, la société peut ou non perdurer pour la gestion de l'immeuble. Les logements sont attribués à chaque famille en fonction des parts qu'elle possède dans la société.

COMMUN

PIERRE DARDOT
•
CHRISTIAN LAVAL

DIVERSES MODE D'EMPLOI

807
MARIN SCHÄFFNER
UN SOL COMMUN

807 E
Pascal
VIVRE EN HABITAT PARTICIPATIF

YVES CONNAN
AT GROUPE PARTICIPATIF

804E
Roger d

Les Fermes du Bonheur

Et si la beauté rendait heureux

LES MAURICITÉS

PIERRE THIEBAULT
FRANÇOIS CARDINAL
MAURICITÉS

Albert Camus
L'étranger

Italo Calvino
Les villes invisibles

Jack Kerouac
Sur la route

Le monde

807

807

807

807

807

807

807

807

807

807

807

807

807

807

807

807

807

807

807

EGILE
COLLECTION DOCUMENTS

PMI
ES

93

49

102

Les éditions
de la
maison

247



Préface

- p. 44 . confinement et couvre-feu
- p. 46 . la famille nucléaire
- p. 50 . l'espace public et le camping
- p. 54 . connexions
- p. 56 . faire l'expérience
- p. 60 . les voisins

Le covid remettrait-il sur le devant de la scène un manque de lien généralisé ? Nos constructions sociales occidentales de la famille jusqu'à l'usage des espaces publics en disent long sur nos manières de partager. Cette enquête par l'expérience et la rencontre a exacerbé une réalité indéniable: l'espace est commun.

© Photo page précédente : notre «bibliothèque de proximité» pendant le périple.

Notre mémoire se situe dans cet intervalle de temps qu'on appellera «3ème confinement». Cela ne nous empêche pas d'être accueillies dans divers collectifs.

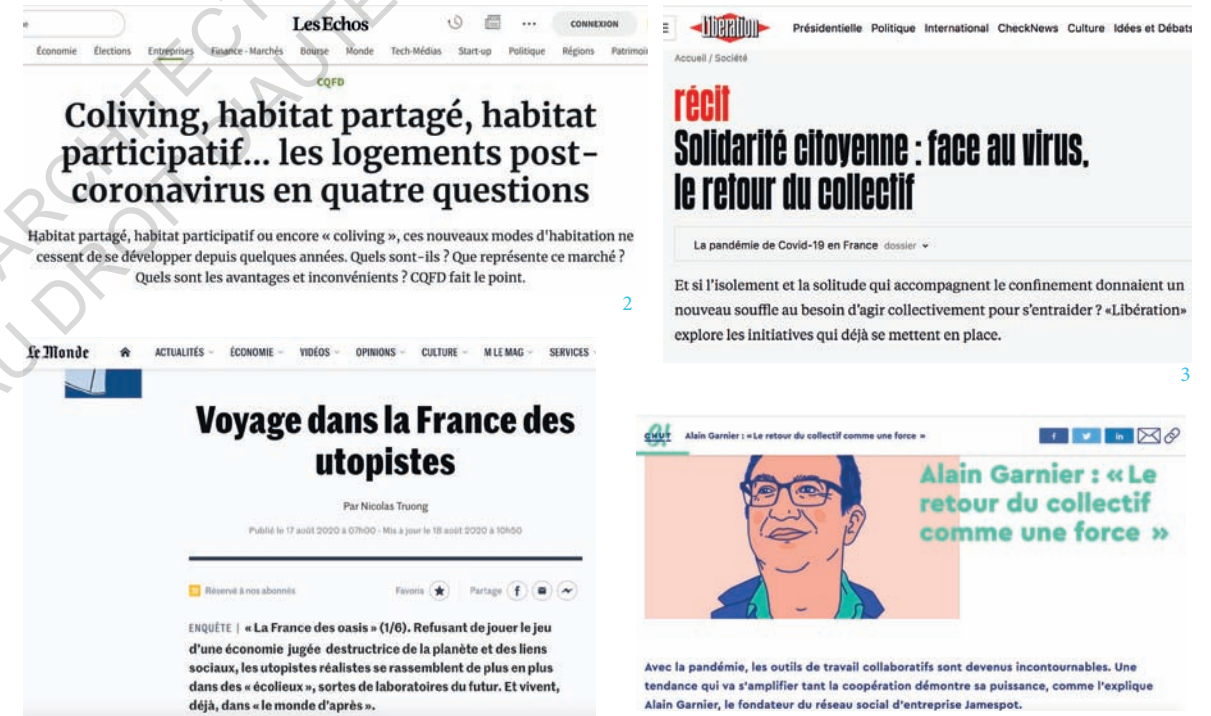
Le confinement a probablement posé sur la table, et dans les titres des journaux, une notion de «vivre ensemble» qui aurait été perdue. Un besoin de connexions aux autres dans un moment où chacun en a été privé. Pourtant, le commun et le vivre ensemble ne sont pas nés avec le confinement. Cette période a seulement remis sur le devant de la scène des manières de vivre dont chacun s'est soudain emparé.

Les mots employés pour parler des lieux communs nous étonnent. Ils mystifient ce terme sur lequel reposent beaucoup d'illusions.

we are all edward hopper paintings
now



1



2

3

4

5

1. meme, Studiomaury
2. Les Echos, 24 août 2020
3. Libération, 10 avril 2020
4. Le Monde, 17 août 2020
5. CHUT, 20 juin 2020

On se demande si ces bouleversements sont réservés seulement aux jeunes de milieux favorisés qui composent notre entourage. Ce constat de remise en question accompagne les évolutions sociétales et notamment le mouvement féministe. Transformer le modèle de la famille c'est transformer les rôles de mère et de père au sein d'une maison et donc forcément d'une société : leur temps, leur rythme, leur activité professionnelle.

« Cette remise en question n'est pas un simple jeu de sociologues en mal d'expériences nouvelles. Elle est fondée sur quelques observations avec lesquelles tous les analystes de la société contemporaine ne peuvent qu'être d'accord : l'urbanisation accélérée, l'industrialisation, l'allongement de la vie du couple, ont créé une situation familiale explosive à laquelle il convient de chercher des remèdes originaux et courageux. La famille « nucléaire » (...) constitue de plus en plus souvent, dans les appartements étriqués des villes modernes, un champ clos où s'affrontent rivalités et parfois véritables haines. Il faut d'urgence trouver des substituts à la grande famille rurale d'autrefois, où grands-parents, oncles, tantes, cousins et cousines constituaient d'appréciables états-tampons entre les parents et les enfants, et où la mère de famille avait aussi une fonction professionnelle et sociale. »¹



¹Nicole-Lise Bernheim, *La famille nucléaire remise en question*, Le Monde Diplomatique, 1971. Elle est une écrivaine, journaliste, réalisatrice et productrice de radio française. (1941-2003)

¹Vivès Bastien, *La Famille*, collection Shampooing. Il est un auteur français de bandes dessinées, né en 1984.

← TOILETTES 15-01

SALLE
COMMUNALE



ECOLE NATIONALE
DOCUMENTAIRE

LECTURE DE NANTES
ITEUR



«Dans un village français en 2018 il n'y a presque plus rien de local. C'est à la fois le problème et la solution. De façon très concrète, la globalisation a fait qu'un village français n'est plus dans son village. Il est dépendant d'une multitude d'éléments et chaque élément doit se penser à une échelle différente. Pour autant, les enjeux de la lutte politique restent les mêmes, ce sont seulement les modalités, les conjonctions qui ont changé. C'est là qu'il y a une nécessité à savoir décrire collectivement ces situations nouvelles- ce qu'en général nous ne savons pas faire actuellement- pour faire naître de nouvelles collaborations effectives». ¹

La «salle communale» c'est la salle des habitants ! Qu'est-ce que ça veut dire commun ? que c'est à tout le monde, comme les toilettes publiques ?

Si on se fie à leur nom, de potentiels lieux d'appartenance commune peuplent nos espaces de vie.

Les salles à manger, les salles communales, les salles des fêtes, les salles polyvalentes en sont des exemples. Enfant, les parents louaient celle du village pour y fêter les anniversaires.

À l'échelle d'une minuscule commune de 150 habitants, c'était un peu comme l'extension du salon mais où rien n'avait de valeur sentimentale et où le carrelage blanc se frottait sans encombre.

Les salles d'attente, les arrêts de bus, les transports en commun sont autant de lieux «communs». Ils sont publics et appartiennent à tout le monde mais donnent l'impression de n'appartenir à personne.

«Tout ce mouvement des communs, ce n'est pas seulement mettre du commun là où il y a du privé, mais aussi et surtout là où il y a du public c'est à dire de l'État». ²

Pourquoi dégrade-t-on son local poubelle ou même son collègue si on sait qu'il appartient à un ensemble de personnes dont on fait partie ? Ce sont des éléments publics, que l'on utilise, qu'on use chaque jour. En ce sens on devrait ressentir pour ces éléments une sorte d'appartenance ou du moins une envie de prendre soin. Seulement, ces lieux existent, mais ne provoquent pas la rencontre. On se rencontre peu dans un abri-bus ou à la caisse du supermarché. On ne rencontre pas, tout court ; on se donne rendez-vous.

Pendant une nuit passée au Camp des roses, un camping près de Lille, à la toute fin de notre voyage on se dit : peut-être que c'est ça le commun.

Le camping, c'est un peu le lieu semi-collectif des vacances. On y partage tous les services. Pour le sociologue Pierre Sansot, le camping est rattaché à une catégorie sociale, mais malgré cela, «il ne faut pas confondre un habitus de classe avec un univers où les plaisirs simples sont la règle» ¹.

Le fait d'être au même endroit pour un temps pourrait être une source de rencontres. Mais combien de personnes vont au camping pour les interactions sociales qu'il offre ? Elles nous semblent plutôt vécues comme des contraintes.

«Les manques d'espace, d'hygiène et d'aménagements contrastent fortement avec le sentiment de liberté qui lui est attaché.» ²

Est-ce que quelqu'un va au camping pour son ambiance, pour les enfants dans l'allée et pouvoir parler avec son voisin de douche, récupérer le savon au caramel que quelqu'un a oublié, rentrer à pas d'heure et acheter une gaufre à l'entrée ?

Peut-être que si tous les camping-caristes étaient riches, ils iraient dans un endroit plus paisible sans voisinage. Est-ce que le camping existerait encore ?

On se demande si l'on est lié à ses voisins par la simple proximité. En ce sens, la proximité est-elle toujours une contrainte? Est-ce qu'un super copain c'est le voisin avec qui on passe des moments quotidiens, ou une personne très proche que l'on appelle tous les 3 mois ?

«Il s'agit de mettre en évidence les mécanismes de transmission et d'apprentissage qui portent les familles et les individus à retenir le camping comme mode de séjour, et de souligner les contradictions sur lesquelles se construit le camping d'aujourd'hui : mettre la ville dans la nature, associer la robinsonnade et la société de consommation ; partager une expérience collective dans une société à dominante individualiste. La puissance symbolique du camping s'exprime à travers une forme d'utopie égalitaire et hédoniste qui renvoie directement aux caractéristiques principales de « l'île d'Utopie ou la meilleure des Républiques », telle que l'imaginait Thomas More au XVI^e siècle.» ³



¹ Bruno Latour, dans *Un sol commun, Lutter, Habiter, Penser*, p 94
Bruno Latour (1947-) est un sociologue, anthropologue et philosophe des sciences français.

² Catherine Larrère dans un entretien avec Marin Schaffner, *Un sol commun, Lutter, Habiter, Penser*
entretien: *Pourquoi il faut mettre du commun là où il y a de l'État*.
Catherine Larrère (1944-) est une philosophe et professeure de philosophie.

¹ Gilles Raveneau, Olivier Sirost, *Le camping ou la meilleure des républiques, enquête ethnologique dans l'île de Noirmoutier*, Dans *Ethnologie française* 2001/4 (Vol. 31), pages 669 à 680

² Ibid

³ Ibid



NANTES



FabCaro, *Open Bar* 1ère tournée, éditions Pataquès p.25
 FabCaro (1973-) est un auteur de bande dessinée.

Pour introduire le sujet de ce mémoire, nous dressons un portrait un tantinet critique sur nos échanges humains.

Le mot «connexion» nous semble le plus approprié à l'heure où nos interactions se font surtout en ligne, loin d'être physiquement connectés les uns aux autres. Sur internet, on appartient tous à une multitude de «communautés». Nous sommes connectés. «Michel est en ligne». En ligne, quand on parle du téléphone, ça veut dire indisponible. Sur facebook, ça signifie «là, présent».

«La communication devient directe (...), il est théoriquement possible de contacter n'importe qui dans le monde. Mais cela soulève de vrais problèmes! La communication totale est impossible, quelle que soit la technologie. La véritable communication, c'est la participation.»¹

Il suffira d'une épidémie mondiale pour se rendre compte de l'importance des interactions humaines. Cette vérité prend une autre dimension lorsque Jean, habitant de Chamarel-les-Barges, nous raconte l'histoire de sa femme atteinte d'une maladie dégénérative.

Sa maladie s'est stabilisée de manière surprenante.

À Chamarel, les habitants se réunissent chaque semaine.

Lors de la pandémie, les habitants ont du stopper ces réunions et la maladie de Marilynne s'est accélérée.

Les médecins ont rapidement compris que la perte de repère était une des causes. Le fait d'avoir un cercle d'expression et d'écoute lui avait permis de gagner du temps sur la maladie.

Danielle, Chantal, Patrick, Jean, Helios, tous retraités et habitants de Chamarel, nous formulent la nécessité des relations humaines pour se maintenir en vie.

Même à 16 ans, on en a déjà conscience.

Comment vous imaginez votre habitat futur ?

seul à plusieurs ?
 pourquoi ? *c'est différent de la vie à seul*
 avec des amis ? de la famille ? des inconnus ?
 pourquoi ? *amis quand je suis jeune mais peut-être famille plus vieux*
Pas bien ma vie seul

Lors d'une colonie de vacances à Tronoën en novembre 2021, nous questionnons les enfants. Basile, 14 ans, sait déjà qu'il ne veut «pas finir sa vie seul».

¹Yona Friedman, *L'architecture pour les vivants*, dans la revue *Stream* 04 en novembre 2017.

Yona Friedman (1923-2019) est un architecte et sociologue français d'origine hongroise.

«Ne rien laisser passer, voilà ce que fait Roger des Prés. À une époque où le fait de dire «je l'ai vu à la télé» a plus de poids que: «un ami me l'a dit», il proclame: «je l'ai vu de mes propres yeux, je l'ai entendu de mes propres oreilles, je l'ai fait de mes propres mains, je vous le montre, expérimentez-le».¹

C'était notre choix de partir à la rencontre des gens, pour une raison bien précise : écrire ce mémoire à partir d'une expérience vécue.

La nécessité de l'échange physique prend un autre tournant lorsqu'Alex du Moulinage de Chirols nous formule ce qui suit :

«*Nous on reçoit une quantité de demandes de projets au Moulinage, des étudiants archis, des profs, toutes sortes de gens. Mais combien sont venus nous voir ? Vous, on connaît vos têtes maintenant, vous êtes allées au bout de la démarche et ça fait du bien*».

Ces rencontres ont permis de lancer un projet de partenariat entre le Moulinage et l'école d'architecture de Nantes. Nous leur avons proposé de consacrer un semestre sur le Moulinage pour travailler avec les habitants et réfléchir ensemble à de possibles évolutions du lieu.

Au moment des au-revoir, Léa nous dit « *désolée d'avoir dit que tout le monde était architecte ici ! J'en ai parlé avec Alex et justement c'est trop génial que vous soyez venues...Il y a des postures de médecin, d'architecte... et là vous êtes venues vous fondre enfin c'est trop bien que vous soyez venues !* »

Cette démarche, nous tenons à la revendiquer comme constitutive de notre future pratique d'architectes.

À Chamarel, nous passons beaucoup de temps avec Patrick et Chantal. Nous avons dû forcer un peu pour arriver jusqu'à eux. Ils ont refusé au dernier moment à cause du covid. Nous avons insisté, dit que nous serions présentes pour voir l'architecte, que s'il était possible de se croiser ou voir le bâtiment, ce serait chouette. Finalement, plusieurs d'entre eux nous ont invitées pour des repas, à discuter ; nous avons vécu dans le bâtiment pendant 4 jours riches d'informations et d'histoires.

Si nous n'avions pas *provoqué la chance*, comme ils disent, rien ne serait arrivé. Le fait d'être présentes et d'aller demander aux gens «en vrai» : c'est ça qui a changé la donne dans chaque lieu visité. On ne voit pas du tout la même chose quand on est là pour de bon. Comme être au théâtre, ou voir un concert : l'intensité des échanges est immense. On s'en rend compte à chaque nouvelle rencontre.

«Finalement cette pratique n'enseigne l'esprit critique que dans le sens où il se trouve embarqué dans l'action même de l'enquête, laquelle est «requis non pour accumuler de plus en plus d'informations sur le monde, mais pour mieux correspondre avec lui».¹

«C'est l'engagement même dans l'action qui nous donne à penser les conditions de la transformation. Il ne faut plus uniquement penser l'action, mais agir pour penser. Il s'agit là d'une condition pour une pensée «du dedans». L'objectif de l'action est alors le mouvement, du réel mais aussi de la pensée».²

Au Village2santé, nous débarquons à l'improviste, un mardi matin.

Chance ? Les cafés-santé du mardi ont repris. On rencontre habitants et praticiens ; on visite, on discute. Jérémie, contacté quelques mois plus tôt sans confirmation de date pour se rencontrer, n'a pas pu être là. Si nous n'étions pas venues, rien ne serait arrivé. Ces exemples sont multiples.

S'il y a une chose à retenir, c'est l'infini des possibles lorsque l'échange humain s'instaure.

Angélique Renou, qui travaille au Clarpa56, nous contacte après avoir lu un article sur notre périple dans Presse Océan. Elle veut discuter. Le Clarpa56 est le Comité de Liaison des Associations de Retraités et Personnes Agées du Morbihan. Ils créent entre autres des logements communs pour des personnes âgées désorientées (atteints de maladies type Alzheimer).

Quatre mois après cette rencontre, nous les contactons pour lancer des pistes de travail.

L'idée est d'intégrer la réflexion d'architectes avec celle d'associations territoriales qui oeuvrent à rendre meilleure la vie d'habitants.

Il faut trouver un langage commun pour répondre le plus justement à des demandes et des besoins ancrés.

Dans ce travail, nous «ne cherchons pas à présenter un travail fini, mais plutôt à établir des chantiers expérimentaux ouverts à la réappropriation et à la réflexion.»

Laisser faire le faire dans le livre *Controverses, mode d'emploi*.
écrit par Donato Ricci et Robin de Mourat

^(el) photo page suivante: les cabanes de plage normande

¹ Patrick Bouchain dans *La Ferme du Bonheur*, édition Actes Sud, l'impensé Patrick Bouchain (1945-) est un architecte, urbaniste, maître d'oeuvre et scénographe français.

¹ Tim Ingold, *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture*.

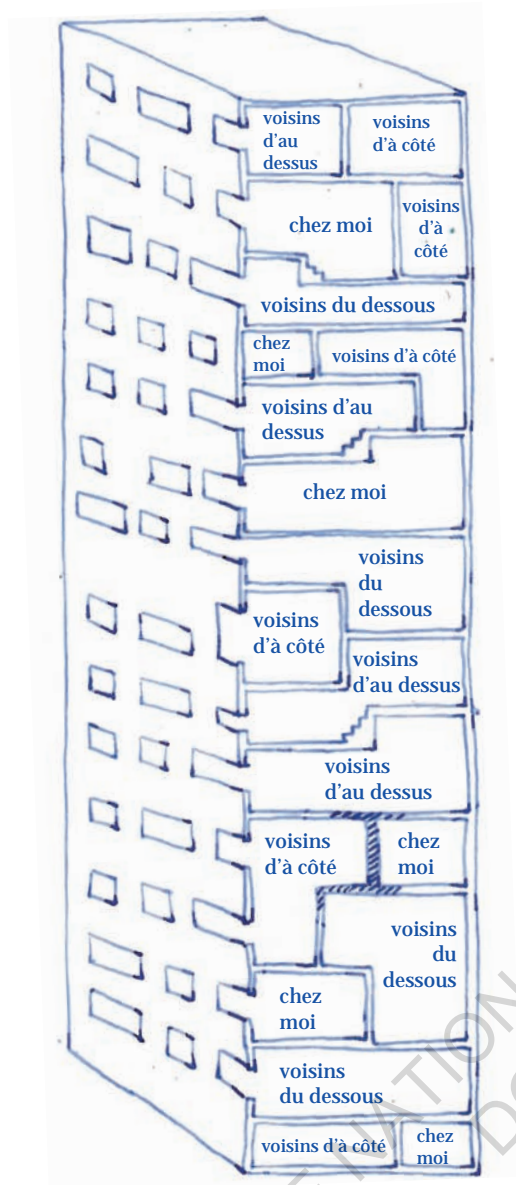
Tim Ingold (1948-) est un anthropologue britannique.

² Samuel Lanoë, *Petit manuel de l'habitat participatif, bâti du commun au-delà des murs*.

Samuel Lanoë accompagne et développe des projets d'aménagement écologiques et participatifs.



L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



«L'espace est, que l'on veuille ou non commun»¹

Et lors d'un échange radiophonique², Hélène L'Heuillet développe cette idée du rapport au voisinage.

Il faut comprendre ce qui suit avec un spectre ouvert et se mettre en tête que tout ça n'est qu'une question de place. Nous sommes toujours le voisin d'en haut de quelqu'un. Le voisinage est un corps à corps.

De manière très imagée, les voisins d'en haut sont les plus détestés. Ils sont responsables du malheur du monde, l'élite qui ne se signale que par le bruit. De par sa position, il nous domine et incarne l'anti-démocratie alors que la démocratie elle-même implique une forme d'horizontalité.

Le voisin d'en bas c'est l'invisible, l'étranger étranger qui incarne la peur du déclassement.

Le voisin d'à côté quant à lui représente l'éthique de la mitoyenneté. Ce que nous avons en commun c'est un lieu. On considère alors ce que signifie habiter de part et d'autre d'un mur.

Une ligne nous sépare et être à côté c'est apprendre à se situer de chaque côté de cette ligne, en sachant que cette ligne est aussi notre espace commun.

«Ces murs nous sont toujours, en quelque manière, communs, et l'espace commun est toujours aussi une ligne de séparation entre chez moi et chez l'autre. (...) Savoir que cette séparation est commune et quelle dessine un espace de part et d'autre duquel nous nous situons, est quand même susceptible de changer quelque chose à notre manière de vivre ensemble. Il n'y a pas loin à chercher pour trouver un lieu commun».³

¹ Hélène L'Heuillet, *Du voisinage*, p. 108

Hélène L'Heuillet est une psychanaliste et philosophe française née dans les années 70.

² Hélène L'Heuillet à la Grande Table d'Olivia Gesbert : «*Le premier commun est le lieu que l'on partage, où l'on rencontre l'Autre. C'est notamment le voisinage*» France Culture le 01/09/2016

³ Hélène L'Heuillet, *Du voisinage* p. 21



Nous sommes dans le quartier de l'Epeule, à Roubaix, juste au nord de Lille.

Ce soir, il y a un match important pour le club de foot Lillois.

Pour fêter ça, les deux clubs du quartier font un match local. Ils coupent le terrain en deux, il y a des supporters sur toute la colline devant nous. Chaque groupe est là pour encourager son équipe avec des grands cris de joie.

Les jeunes sont assis sur les barrières, des enfants jouent avec des fumigènes. C'est le rendez-vous de la semaine. Le kebab voisin a fait son chiffre du mois, l'ambiance est festive, électrisée par la compétition qui se joue entre les lignes blanches.



© le 15 juin à Roubaix, match amateur Roubaix-Lille

Juste derrière le terrain, on aperçoit le Monastère des Clarisses.

Il est occupé pendant 3 années par «zerm», association d'architecture qui s'occupe de construction, de réemploi et de réhabilitation. Ils y font des essais sans trop toucher aux murs de l'ancien couvent. La mairie veut faire de ce lieu «un temple du zéro déchet», et l'association zerm essaie d'ouvrir le bâtiment sur son quartier.

Les habitants de l'immeuble en face du Monastère ont d'abord été contre le projet, car il a été présenté en même temps qu'une modification du quartier sans concertation.

De plus, autour de l'Epeule, une majorité d'habitants religieux voient d'un mauvais oeil le fait qu'un monastère soit occupé pour une activité non religieuse.

La forme du monastère le clôture aussi physiquement.

Finalement, ce lieu «collectif» rassemble moins qu'un match de foot local. Cet exemple nous fait cogiter sur les manières dont une installation collective (temporaire) peut s'inscrire dans un contexte précis, et sur les formes de ce qu'on appelle «commun».

Comme le théorisent T. Germain et J-L. Cassely, les «liens faibles» qui nous relient aux gens qui sont autour de nous (voisinage, associations, clubs...) nous relient à des groupes sociaux éloignés du nôtre et différent des «liens forts» qui nous relient à notre famille et à nos proches.

«C'est ce type de lien social de faible intensité (conversations de machine café, de bistrot ou de vestiaire) que les confinements ont contribué à éroder, sinon à couper, ne nous laissant que les seuls liens essentiels pour faire société.»

Robert Putnam (1941-) est un politologue américain. Il fait la constatation, dans les années 90, que la pratique du bowling ou du football en club contribue à la bonne santé d'une société.

Pratiquer un sport, adhérer à une fédération, à un syndicat, à une association ou à un parti politique (...) fait office d'un «capital social» qui fonctionne **«comme une glue sociale entre les individus».**

Pour Putnam, le déclin de ces «liens faibles» va de pair avec un déclin de la démocratie américaine. Et c'est un drame.

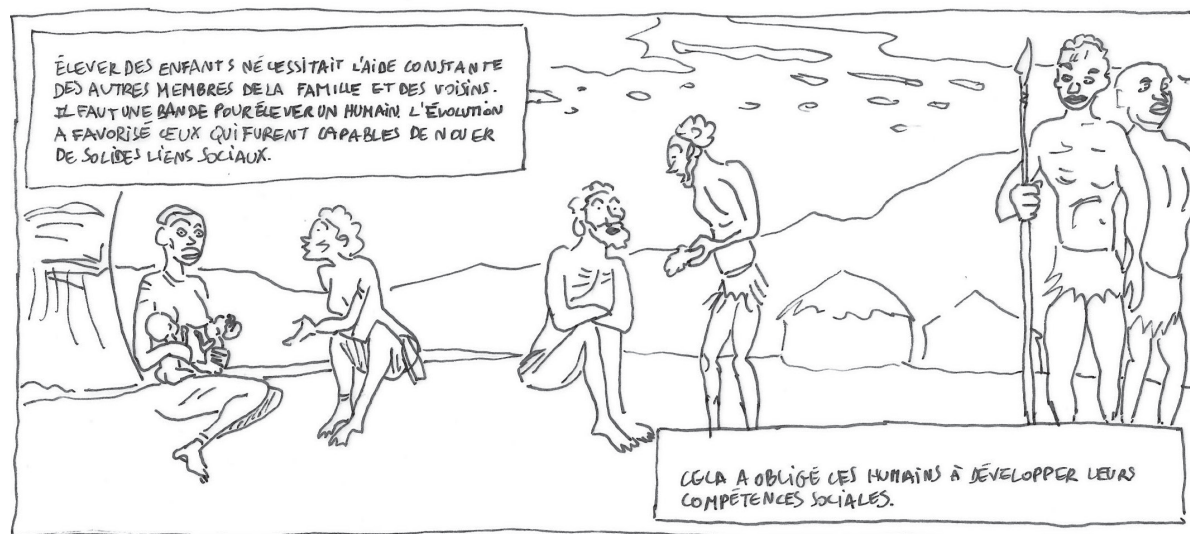
Canotage

Ce qui rassemble, ce qui fait commun.

- p. 68 . origine scientifique de la sociabilisation
- p. 70 . le loisir
- p. 74 . le jeu
- p. 76 . la fête
- p. 78 . le repas
- p. 80 . la marche
- p. 82 . les croyances
- p. 84 . «faire corps»
- p. 88 . petite partie d'un grand ensemble

Le commun, ça ne date pas de la dernière pluie. Il paraît qu'il a toujours été là, peut-être même avant nous. Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Ce premier article pose un regard attentif sur des situations où ce mot nous a semblé prendre du sens. Il raconte des moments où nous avons senti le commun exister. À l'image du canotage, ce loisir qui participe à faire commun. Tous dans le même canot !



SAPIENS, la naissance de l'humanité; Yuval Noah Harari, David Vandermeulen, Daniel Casanave (format bande dessinée) p.32-33
Yuval Noah Harari (1976-) est un historien et écrivain israélien.

La sociabilisation des êtres humains trouve ses racines dans l'histoire «scientifique» de l'humanité.

En effet, comme raconté dans Sapiens, les humains naissent prématurés: un veau trotte quelques heures après sa naissance tandis que l'humain reste tributaire de ses aînés pour sa nourriture, sa protection et son éducation pendant des années. Nos ancêtres primates avaient un petit cerveau et marchaient à 4 pattes. Le cerveau grossit et l'humain commença à se redresser. Marcher debout devint un défi avec sa lourde tête.

Pour les femmes, la position droite nécessitant des hanches plus étroites et un bassin plus fin, alors même que les bébés avaient des têtes de plus en plus grosses, la mort en couche devint un risque majeur. Celles qui ont accouché tôt, quand le cerveau du bébé était encore assez petit, avaient plus de chances de survie. La sélection naturelle finit par favoriser les naissances précoces.

«Dès sa naissance, l'être humain est dans une relation d'interdépendance avec les autres et la solidarité constitue à tous les stades de la socialisation le socle de ce qu'on pourrait appeler «l'homo-sociologicus». L'Homme est lié aux autres et à la société, non seulement pour assurer sa protection face aux aléas de la vie, mais aussi pour satisfaire le besoin vital de reconnaissance, source de son identité et de son existence».

Serge Paugam dans *Le lien social*

En sociologie, il existe 4 types de liens sociaux:

- . le lien de filiation (entre parents et enfants)
- . le lien de participation élective (entre conjoints, amis, proches, choisis)
- . le lien de participation organique (entre acteurs de la vie professionnelle)
- . le lien de citoyenneté (entre membres d'une même communauté politique)

Dans la plupart des lieux collectifs, ces 4 types de liens sociaux sont représentés. Chaque lieu définit les limites du maillage de ces liens. Par exemple à la Cie.Rit, ils s'entendent tous à dire que c'est leur lieu d'habitat et non de vie. Cela signifie pour eux que chacun reste lié à des réseaux extérieurs au collectif notamment par leur travail. À l'inverse, au Village2Santé, c'est avant tout leur lieu de travail et donc un lien de participation organique existe. Ces liens issus du travail développent inévitablement des liens de citoyenneté et des liens de participation élective.

«Il n'y a pas d'aspect optionnel dans le social. Il n'y a pas des moments où on est plus sociaux que d'autres. On ne peut pas entrer dans le social et en sortir. Par contre, on peut être pris dans des relations, être pris dans des institutions sociales qui sont variables dans le temps et dans l'espace».

Wilfried Lignier, sociologue chargé de recherche au CNRS.

L'objectif de ce premier article est de raconter des moments où le «lien social», vecteur de commun, nous a paru visible et limpide.



partie de golf dimanche 14 mars 2021 avec quelques Compagnons



Lucien Genin (1894-1958), *Canotage à l'île d'amour à Nogent*, huile sur toile.

Entre les primates et le canotage, quelques coups de rame ont été donnés. Quelques siècles se sont écoulés. L'Homme a bien évolué et découvre le *loisir*.

«Grâce aux impressionnistes ou à Guy de Maupassant, le canotage est l'un des lieux communs du XIX^{ème} siècle parisien. Le canotage est le premier loisir moderne, il consiste à se balader sur l'eau à bord d'un canot. Bien entendu, la promenade en bateau n'est pas née à Paris avec ce siècle. Mais pourquoi prend-elle ici une forme nouvelle ? (...) le promeneur ne se fait plus conduire par un batelier, il désire mener sa barque lui-même. Un nouveau plaisir apparaît : celui de maîtriser les éléments et son embarcation.»¹
C'est la naissance des «loisirs modernes».

Ce terme de loisir désigne, dès le milieu du XVI^{ème} siècle, «le temps dont on dispose en dehors des occupations habituelles, celui pendant lequel il est permis de faire ce que l'on désire».²

«On va faire un tour», «on va jouer ?» sont des propositions à partager une promenade, un moment. C'est à dire des incitations à faire (quelque chose) ensemble. Les Compagnons du Devoir sont rassemblés autour d'une formation. Ils travaillent toute la journée et se transmettent des savoirs. Ils sont un groupe, soudé, qui vit ensemble. Le dimanche où nous sommes là, sur leur seul temps de «pause», on part faire du golf, un vrai lien s'instaure. Tout est plus léger, plus drôle. Le fait de partager une activité crée un moment d'ensemble : faire la même chose au même endroit, au même moment.

¹ *De la promenade en bateau au canotage, à Paris et ses environs (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Frédéric Delaive, (docteur en histoire contemporaine) Dans *Hypothèses* 1998/1 (1), pages 89 à 96

² *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*, Robert Beck et Anna Madœuf (dir.), Presses universitaires François-Rabelais, Perspectives Historiques, 2005. P 407-410 : Conclusions, P. Chassaing, professeur d'histoire contemporaine à Bordeaux.



**BRAVO
ET MERCI
AU LOSC!**

COIX DU NORD

**GRAND PLACE
fnac**

LE CLUB

THÉÂTRE DU NORD

THÉÂTRE DU NORD

THÉÂTRE

BUREAU D'ARCHITECTURE DE NANTES
UMIS AU DROIT D'AUTEUR

el photo page précédente: rassemblement des supporters du Losc à Lille en juin dernier.
Nous atterrissons au milieu de la foule après avoir suivi le bruit.



Brueghel, «les jeux d'enfants», huile sur bois

Sur ce tableau de Brueghel, on voit des personnages s'amuser. Le tableau s'appelle «*Les jeux d'enfants*». Dans l'imaginaire commun, le jeu ce n'est pas sérieux, c'est pour les enfants. Dans ce tableau, «**l'adulte est banni, à l'exception d'une femme jetant un seau d'eau sur deux garçons qui se battent, comme on le ferait sur des chiens trop excités**»¹. Pourtant de nombreux philosophes, penseurs, écrivains parlent du jeu comme une manière ultime et sincère d'être soi-même. Le jeu permet des interactions sociales, idéologiques, politiques.

«**On peut en savoir plus sur quelqu'un en une heure de jeu qu'en une année de conversation**», disait Platon.

Le jeu rassemble. Il ne force pas à parler ni de soi ni du monde mais offre un sujet commun de discussion, de réflexion. Par des biais détournés, des tactiques, des méthodes, l'humour, la stratégie, le jeu permet de s'abandonner dans un autre personnage et exige d'être pleinement présent.

On joue à tout âge et depuis, paraît-il, toujours.

«**Il est difficile de dater précisément depuis quand les Hommes jouent puisque la majorité des jeux ne laissent pas de traces physiques. On retrouve une première apparition des jeux de plateau (pions, cases) en Égypte, au 4^{ème} millénaire avant J-C.**»
«**Dans les tombeaux égyptiens, les morts se faisaient enterrer avec des jeux de société**»²

Ce contexte de jeu, de loisir total, permet facilement une approche.

À la Cie.rit, Maève et Anna nous racontent leur vie d'enfants sur ce lieu commun pendant des parties de ping-pong. Le golf avec les Compagnons offre un moment privilégié d'échanges. Au Moulinage de Chirols, ce sont des parties de *Rummikub* qui nous rapprochent des gens. Au Monastère, Simon nous apprend le *7 Wonders*. À la Ferme Légère, on découvre le jeu *Concept*.

¹ Wikipédia, *Les jeux d'enfants* de Brueghel

² *Jouer en société, d'où viennent les règles du jeu ?*

Épisode 2 : *La stratégie sur un plateau, aux origines du jeu de société*

Édition Le cours de l'histoire, Xavier Mauduit ((1974-)est un historien français, animateur de radio et de télévision).



Pièces de monnaie. Chaque nouvelle personne qui entre dans une cave de compagnons doit y déposer une pièce dans les murs. Si la pièce tombe, la personne a un gage

cave : lieu de détente construit sous les bâtiments, dans chaque maison de compagnons. C'est l'endroit de retrouvailles des compagnons sans leurs supérieurs.

chansonnier : registre des chants compagnonniques

© une soirée chantée dans la cave des Compagnons du Devoir de Saumur

Nous avons pris cette photo dans la cave des Compagnons du Devoir de Saumur. Après leurs longues journées de travail, c'est l'endroit où ils se retrouvent dans un cadre festif et détendu. C'est le seul endroit de la maison qui n'est destiné ni au travail, ni à la vie quotidienne (repas, sommeil). Cette cave est comme un père dans chaque maison de Compagnons. Nous remontons à l'origine de la fête. La mosaïque à droite, qui date de la fin du IIe siècle avant J.-C., est une des premières représentations de la fête. Il s'agit de la célébration de la *Liberalia*, une fête religieuse avec des jeux scéniques. C'est une des plus anciennes fêtes retrouvée sur un des plus anciens calendriers romains ; elle se fêtait le 17 mars.

«55 ! C'est le tout petit nombre de jours ouvrables ou «fastes» que les Romains devaient consacrer au travail si l'on retire du calendrier les jours «néfastes» réservés aux dieux et les jours mixtes. Les fêtes ont donc un poids considérable dans la vie quotidienne : elles soulignent le lien avec les divinités et contribuent à la cohésion sociale. C'est ainsi qu'après l'An Mil, dans la chrétienté, un jour sur trois est chômé en raison des fêtes. Les célébrations religieuses rythment le calendrier mais l'année est également riche en festivités profanes.

Les fêtes personnelles, communautaires et politiques sont prétexte à processions, joutes, tournois, festins... qui renforcent sans cesse les liens sociaux.



Les Musiciens ambulants du culte de Cybèle, retrouvée dans la villa de Cicéron à Pompéi. Fin du IIe/Ier siècle av. J.-C., Oeuvre de Dioscoride de Samos d'après un original grec Musée archéologique, Naples

Nous sommes au XIIe siècle et les villes commencent à surgir de terre. Avec elles, voici les grandes foires et braderies qui attirent toute la population d'alentour. Certaines ont traversé les siècles, comme la Grande Braderie de Lille, le premier dimanche de septembre. Les «nouveaux riches» veulent montrer leur puissance en orchestrant de fastueuses fêtes patronales, et les corporations d'artisans rivalisent d'imagination pour prendre place dans cette nouvelle organisation sociale.

Et si la vie n'était qu'une succession de fêtes ? Du baptême aux anniversaires, de la communion aux noces de platine, les grandes étapes de l'existence donnent lieu à des réjouissances, d'ordre religieux ou simplement personnel. Il s'agit de marquer l'appartenance de l'individu à une famille, à une communauté, à la société tout entière.»

Chez les Compagnons comme à Chirols, à la Cie.Rit ou encore chez les parents de Guillaume aux Coeurs, la fête est un moment important pour le collectif. Des événements de tout type sont prétexte à une fête. Ils peuvent être symboliques ou célébrer un rituel. À la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, l'anniversaire de l'abandon du projet d'aéroport se fête tous les ans, et les nouvelles lunes chaque mois. C'est un moyen d'apaiser des tensions, ou de s'en libérer et de dédramatiser un sujet. Et chacun est là, boit un coup, danse ; rien n'est sérieux (et tout peut l'être).



repas au moulinage de Chirols avec tous les bénévoles du chantier

Le repas gastronomique des Français, tel qu'il est inscrit à l'UNESCO, est une pratique sociale, un repas festif où l'on pratique l'art du «Bien Manger» et du «Bien Boire». Ce repas met l'accent sur la convivialité, resserre les liens sociaux et/ou familiaux.

Ce classement n'est donc pas une reconnaissance de notre gastronomie dans son ensemble, un signe de qualité, la célébration d'une pratique élitaires de la grande cuisine et des chefs étoilés ; mais bien la reconnaissance d'une pratique sociale ritualisée et particulière, un héritage commun des plaisirs de la table que partagent tous les Français, fondé sur les valeurs du bien vivre ensemble, la convivialité et le partage.



Albert-Auguste Fourie 1886 – Repas de nocces à Yport. Ce tableau devient la référence du «Repas gastronomique des français» inscrit à l'UNESCO.

À la Ferme Légère, comme au Monastère des Clarisses, une équipe est chargée chaque jour de cuisiner pour les autres. L'ensemble du groupe déguste les plats préparés par deux personnes différentes à chaque repas. C'est un système récurrent dans les collectifs, qui fait que personne n'a à cuisiner tous les jours mais que chacun y participe tour à tour. Nous avons observé que le curseur de «commun» peut se mesurer au nombre de fois où l'ensemble des membres du groupe mangent ensemble. Au Moulinage, les membres du collectif vivent ensemble toute la journée pour rénover le lieu. Chacun vit en caravane et une cuisine est partagée, en attendant de créer plusieurs petits logements sur place. Certains habitants avouent avoir hâte de pouvoir cuisiner seulement pour eux quand l'envie leur prend.

Pour clôturer cette histoire de festins avec légèreté, et pratiquer nos bonnes moeurs françaises, allons marcher pour digérer.

La marche est une activité singulièrement humaine, à la portée de (presque) tous. Elle est liée aux croyances, par le pèlerinage qui existe dans diverses cultures et religions, depuis le 3ème millénaire avant J-C.

«Sur sa route, le pèlerin rencontre d'autres pèlerins, il est accueilli par des institutions qui le logent, le nourrissent, l'informent, renforcent sa foi. (...)»¹

Avec Florian à Sauviat, c'est une randonnée autour de chez lui qui nous fait découvrir son quotidien ; ses endroits de balades et toutes les histoires qu'il raconte. On comprend un peu mieux ses journées, son rythme, ses lieux. Ce format de marche pousse à la discussion. À Chirols, l'après-midi où nous ne faisons pas de chantier, tout le groupe part à la rivière. Nous sommes une vingtaine les uns derrière les autres en chemin vers la baignade pour un moment hors du temps quotidien, où rien n'est prédéfini. À Chamarel, nous allons nous promener là où Chantal et Patrick ont l'habitude d'aller. Parler d'un même paysage c'est comprendre l'environnement d'une personne et donc créer un lien.

«Le pèlerinage s'inscrit dans une histoire de la très longue durée, et il est universel.»

«Cette pratique rituelle pédestre traverse toutes les religions, telle une internationale pèlerine.»²



^(e) randonnée dans les hauteurs de Chirols



pèlerins hindous dans les montagnes himalayennes

^(e) photo d'une autre randonnée dans les hauteurs de Chirols lors d'une après-midi «off» au chantier participatif

¹ France Culture, podcast sur la marche: *Marcher, une histoire des chemins* par Antoine de Baecque

² Ibid

La plupart des collectifs que nous avons rencontrés sont rassemblés autour d'un combat commun ou, en tous cas, d'un mode de vie idéal partagé.

La Ferme Légère mène un combat écologique d'autonomie alimentaire et énergétique ; la ZAD de Nddl s'est fondée à partir de la lutte contre l'aéroport ;

le Village2santé s'est rassemblé pour permettre l'accès à la santé pour tous ;

Chamarel s'est fondé pour permettre une fin de vie plus agréable ;

Ces combats, ces idéaux communs font émerger des projets puis, autour des projets, des groupes. C'est ce qui se passe avec le *Mouvement des Places*, qui, par la contestation, invente de nouvelles manières «communes» de faire.

«*Le Mouvement des Places propose non pas de manifester contre un pouvoir en place et pour le prendre : il s'installe pour montrer un mécontentement commun*»,¹ et expérimenter sur place des façons différentes d'habiter, de collaborer, de discuter.

Nuit debout, Indignados, Révolution orange, Révolution des parapluies (Hong-Kong) sont des exemples de rassemblements autour de luttes.

La ZAD de Nddl connue à l'international est un modèle d'une réussite de lutte en place qui s'engage en habitant le territoire.

En quelques jours passés sur la ZAD nous comprenons mieux ce qui se joue entre les champs et les haies, les noues, les cabanes.

Les éléments qui fabriquent du commun ne sont pas toujours, ou pas seulement, le repas ou la fête. (cf articles **Semi-remorque à la Ferme Légère** p.140 et **Habitabilité** p.228). Bien souvent le commun s'érige autour de croyances communes qui enclenchent une volonté de «faire autrement», et ce, en groupe.



Construction d'une maison du peuple (ou Bourse du travail) près de la préfecture à Nantes pendant une manifestation contre la loi travail, à l'initiative de militants de la ZAD de Notre Dame Des Landes et de la CGT.

² *Les Actes des Apôtres: Saint Paul prêchant à Athènes*, de Paul Baudry en 1868



Nous ne pouvons omettre de parler de religions pour parler de «ce qui fabrique du commun». Les couvents, les monastères (...) sont des lieux collectifs où chacun vit ensemble autour d'une croyance commune qui modifie le quotidien des habitants, leur rythme mais aussi leurs rapports sociaux.

Nous avons d'ailleurs contacté des lieux religieux pour partager leur vie collective, sans succès (certains étaient réservés aux pratiquants religieux, d'autres craignaient le covid).

La notion même de «bien commun» est porteuse d'un héritage, «rien de moins que le refoulement d'une conception faisant de la praxis humaine la source des normes. Loin de pouvoir servir d'emblème à l'émancipation, la notion pourrait bien toujours couvrir et justifier des formes de domination archaïques, dans la mesure même ou une institution comme l'Église prétend encore détenir la connaissance du bien commun et, à ce titre, exercer un magistère sur les relations sociales.»¹

Lors d'un discours de Saint Paul aux athéniens ; il explique que Dieu. «*a fait en sorte que tous les peuples, issus d'un seul homme, habitent sur toute la surface de la terre, et il a déterminé la durée des temps et les limites de leur lieu d'habitation.*»²

Donner une raison à son temps, lieu et mode d'habitation libère d'une éventuelle remise en question de ces faits.

D'ailleurs, c'est un fait : il est (plus) facile de vivre avec des gens qui portent les mêmes croyances. Mais serait-on capables de vivre avec des gens (très) différents de soi ? Dans un débat entre Éric Zemmour et Jean-Luc Mélenchon le 23 septembre 2021, J-L. M. dit : «*La religion, c'est une affaire privée. Ce que nous avons en commun, c'est la cité.*»

Pour lui il n'est pas primordial d'avoir les mêmes croyances pour vivre ensemble. Il faut s'organiser.

L'espace (physique, géographique, urbain) est le lieu de cette organisation.

¹MEADOWS Fiona, *Habiter le campement*

Fiona Meadows (1967-) est une architecte responsable de programmes et commissaire d'exposition à la cité de l'architecture et du patrimoine

¹ Pierre Dardot, Christian Laval, *Commun*, chapitre *Archéologie du commun*. p. 22 à 28



1



1



2



2

1 Chantier dans les faysses, au Moulinage de Chirols
2 Pina Bausch, *Vollmond* par la Compagnie le Tanztheater Wuppertal

1 Réunion de chantier au Moulinage de Chirols
2 Le Ballet National de Marseille, *Room with a view*, Cie (LA) HORDE, 2020

Au Moulinage de Chirols, le monde du spectacle et de la scène lie les habitants. Pendant que nous sommes sur place, une soirée de danse «*Mouvement authentique*» a lieu, on fait aussi du dessin de nu, et un bal traditionnel est organisé. Le samedi du départ, le collectif répète pour un spectacle de théâtre. La salle polymorphe est un lieu de rendez-vous où les membres du collectif peuvent se retrouver pour jouer de la musique, s'enregistrer, répéter. Des représentations scéniques, des spectacles, des bals ont lieu régulièrement toute l'année. Cette pratique commune leur permet d'extérioriser des émotions et de mettre à plat des tensions.

«La musique (...) est peut-être le seul langage réellement mondial. La langue universelle. Et la jeunesse, depuis maintenant un demi-siècle, avec toutes les musiques, sur tous les continents, a peut-être été l'agent actif d'une des seules activités réellement universelles. Les musiques sont de formidables passeurs d'ouverture sur autrui, d'efficaces vecteurs de tolérance. Comme si les Hommes, incapables de s'entendre par ailleurs, étaient là, pour une fois, capables de le faire, justement pour «entendre» et «s'entendre» sur les musiques... C'est pourquoi on ne soulignera jamais assez le rôle que, pour l'instant, les musiques jouent en faveur d'une certaine ouverture, et solidarité du monde. Les musiques comme facteur à la fois d'intégration et de cohabitation.»

Dominique Wolton, *Informers n'est pas communiquer*
Dominique Wolton (1947-) est un sociologue français, chercheur au CNRS en sciences de la communication.

Nous comparons ici le chantier à une chorégraphie. Chacun a un rôle, chacun participe à un mouvement commun organisé, presque comme répété. La danse de Pina Bausch prend conscience de chaque individu qui forme le groupe, et les utilise pour leurs qualités respectives. Sa danse est parfois décrite comme «un miroir grossissant de notre vie quotidienne.»

«Contrairement à ses contemporains, Pina Bausch travaille non pas par rapport à des formes à reproduire, des pas bien définis, mais par rapport à l'anatomie du corps de chacun, aux possibilités qui sont données ou non aux corps. Elle interroge ses danseurs pendant tout le processus de création et creuse la vie de chacun, leur passé, pour les faire danser.»

source wikipédia

Appartenir à un groupe, c'est rassurant. Ça permet de se confronter à d'autres, de partager des réflexions et de se situer dans un cadre restreint. Comme dans une chorégraphie, chacun a une place dans un groupe. Le chantier illustre bien ce fonctionnement où les possibilités de chaque personne sont harmonisées pour construire à plusieurs. Rythme, coordination, synchronisation, ballet sont autant de termes applicables sur une scène et sur un chantier. Ils participent à créer une conscience collective. (cf l'article **Nos cabanes** page 218). Faire des projets à plusieurs permet de ne jamais fermer les perspectives. D'autant qu'il est plus facile de croire parfois en ses amis qu'en soi-même, prendre des décisions à plusieurs permet d'y accorder plus de confiance. Et de se lancer, de «faire corps» comme dans une chorégraphie, être soudain plusieurs à partager ses solitudes.



1

2

3

- 1 Amandine peint un mur dans le futur appartement de Christelle. Ce jour-là, elle fait partie de l'équipe qui rénove cette pièce.
- 2 L'équipe du Village2Santé affichée sur le panneau d'informations.
- 3 Lila rebouche un trou de prises électriques pour que le reste de l'équipe puisse passer la 2ème couche de peinture dans une salle du Monastère des Clarisses à Roubaix.

L'ensemble des petites actions de chacun participe à la création d'un ensemble immense, solide, construit.

Au Village2Santé à Échirolles, les praticiens se rassemblent une fois par semaine pour trouver des solutions aux patients avec un parcours complexe. Ce qui permet à chaque patient d'être pris en charge par tous les corps de métier. (cf article **Habitabilité** p.232).

Comme la gestion du lieu se fait par tous les praticiens, ils diagnostiquent ensemble les besoins du quartier et connaissent tous les habitants.

Ils passent moins de temps à leur propre pratique, car ils consacrent des heures à la gestion du lieu, à en prendre soin, à se rencontrer tous. C'est ce qui leur permet d'être si attentifs aux problèmes des patients et de les aider par des moyens diversifiés.

«On produit toutes choses en plus grand nombre, mieux et plus facilement, lorsque chacun, selon ses aptitudes et dans le temps convenable, se livre à un seul travail, étant dispensé de tous les autres»
Platon dans *La République*

Cette citation illustre l'idée que s'entourer de personnes compétentes permet de ne pas faire un travail moyen que quelqu'un d'autre pourrait faire mieux. (Ce n'est pas une idéologie du productivisme ou de la division du travail).

Nous venons de détailler des exemples de situations génératrices de lien social. Dans chacune de ces situations, le lien social existe grâce à des individus. Et ces individus composent un groupe.

Dans le fonctionnement de chaque collectif nous avons été particulièrement interpellés par les individualités constitutives des groupes. Nous consacrons l'article suivant à la question de l'individu dans un collectif.

On ponce donc j'essuie

L'individu dans le collectif

p. 92	. d'où «je» viens
p. 96	. je+je+je+je
p. 98	. palier de voisin
p. 100	. échelles d'individualités
p. 102	. désaccords entre soi(s)
p. 104	. le membre d'un clan
p. 106	. individu, collectif et radiateur

*Un groupe c'est je + je + je,
une multitude de «je» qui font
partie d'un ensemble.
Et c'est parfois compliqué
d'être plus nombreux que son
seul «je».
Chacun a des intérêts
personnels, et l'individualisme
fait au moins autant partie de
l'Humain que le commun.
Mais d'où viennent ces
habitants ? Qu'est-ce qui les
a menés ici ? Après quelques
jours dans chaque lieu,
nous avons une vision plus
hétérogène d'un groupe. C'est
quoi, le consensus ? Qui fait
quoi, puisqu'on est 150 ? Je
veux parler au chef, présentez-
moi le chef ! Il n'y a pas de
chef... Mais c'est chez qui ici ?*

Chamarel-les-Barges



«je fais des recherches sur mon passé, sur l'indépendance espagnole»

«pour nous il y a la famille qui doit pouvoir venir car avant d'habiter ici on pouvait toujours les accueillir»

«La mairie a dit que tout allait être annulé ! On a du mettre les bouchées doubles et... voilà»

«je suis venue ici avec ma meilleure amie! c'est elle qui m'a amenée.. Ben elle est partie et moi je suis toujours là!»

«j'avais déjà cette envie de me battre contre la propriété, pour le logement pour tous»

«moi je voulais vraiment un jardin après avoir vécu au Hameau des Buis»

«on est tous de milieux un peu militants quand même»

«ici moi j'ai revécu !»

«pour moi c'était très important de pouvoir intégrer le maximum d'aspects écologiques, ça m'importe beaucoup»

Nous sommes dans l'appartement d'Hélios, à Chamarel-les-Barges.
Cet immeuble est situé à Vaulx-en-Velin dans la banlieue lyonnaise.
Chaque appartement est identique sur le plan.
On ne s'en rend pas compte de l'intérieur car ils les ont investis, chacun à sa manière. On peut lire des morceaux de leur histoire dans leurs objets et leur décoration.



- Grande bibliothèque en plus de celles partagées sur les paliers de l'immeuble : tout le mur Nord est recouvert de livres chez Helios.
- Helios rassemble des éléments sur son passé et l'histoire de l'indépendance Espagnole. Il tente de retracer sa généalogie.
- nb : consommation impressionnante de gâteaux Savane afin d'arriver à recoller tous les pays d'Europe.

À Chamarel-les-Barges, il est impossible de rencontrer tout le collectif en même temps à cause des restrictions sanitaires. Chaque foyer (couple, personne seule, ou bien 2 voisins de palier qui se rassemblent) nous accueille le temps d'un repas, d'un café, d'un goûter. Chacun nous parle de son passé et de son quotidien. C'est comme si nous étions avec nos propres grands-parents, à écouter des personnes de 60 à 90 ans nous raconter des lieux et des époques que nous n'avons pas connus. Ou que nous ne connaissons pas encore. La parole est fluide, nous sommes assises dans leurs intérieurs, et nous abordons la fin de vie, la mort des proches, la vieillesse.

Avec toutes ces discussions nous réalisons à quel point chaque membre de ce collectif a vécu des choses différentes qui font de chaque personne ce qu'elle est maintenant. Ils ont des luttes communes, contre la propriété individuelle, pour l'accès au logement, le droit de vieillir et mourir dignement. Mais chacun a son monde intérieur, lisible dans leurs logements. Chacun des membres du groupe organise son quotidien comme il l'entend et tout le monde se retrouve lors de réunions chaque semaine, en plus d'auto-gérer le bâtiment ensemble.

«Nous est comme le pluriel de «seul», il ne se fait pas à partir de nos «je», affirmés ou vacillants, mais à partir de nos solitudes ; il les met en commun, c'est-à-dire qu'il les rassemble, les surmonte en les rassemblant, et à certains égards les maintient.»

Marielle Macé, *Nos Cabanes*

Le fait d'être confronté chaque jour à d'autres personnes les maintient en forme et *«dans le bon mouvement»*, comme ils disent : ils ne deviennent pas fermés, bornés, aigris. Ils se forcent parfois un peu pour que les relations sociales soient fluides mais cet effort leur permet de se renouveler et de *«rester jeunes»*. C'est vrai qu'on ressent, avec ces gens, une facilité quotidienne. Et on se répète beaucoup : *«cette manière de vieillir est incontestablement sensée.»*



④ les rebords de fenêtre sur les paliers de Chamarel

Dans les coursives partagées de Chamarel, chaque appartement a une petite fenêtre qui donne sur la coursive.

C'est un peu le musée des personnalités.

C'est drôle de voir ce que chacun a sélectionné pour le placer non pas dans son logement mais devant sa porte, pour l'espace commun. En ce moment, les espaces ressemblent à ça car ces gens en particulier sont là.

« *Le collectif, ça se fabrique comme un bâtiment* » nous dit Yvan, habitant de la Cie.Rit.

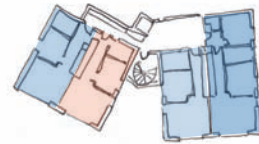
Pour comprendre cette idée, il faut imaginer une multitude de facteurs (âge, convictions, type de bâtiment, localisation, budget ...) qui s'imbriquent, s'équilibrent et trouvent un point d'accord pour créer des projets collectifs.

« *Qu'est ce qui, dans notre histoire de vie, nous amène à être là aujourd'hui ? C'est un atelier qu'on a appelé Petites histoires dans Grandes histoires pour former des accompagnateurs de projet* » (Yvan).

L'histoire et le passé de chacun sont un premier facteur qui crée le collectif. À la Cie.Rit, la plupart des habitants évoluent dans le vaste monde de l'associatif, du coopératif et du partagé.

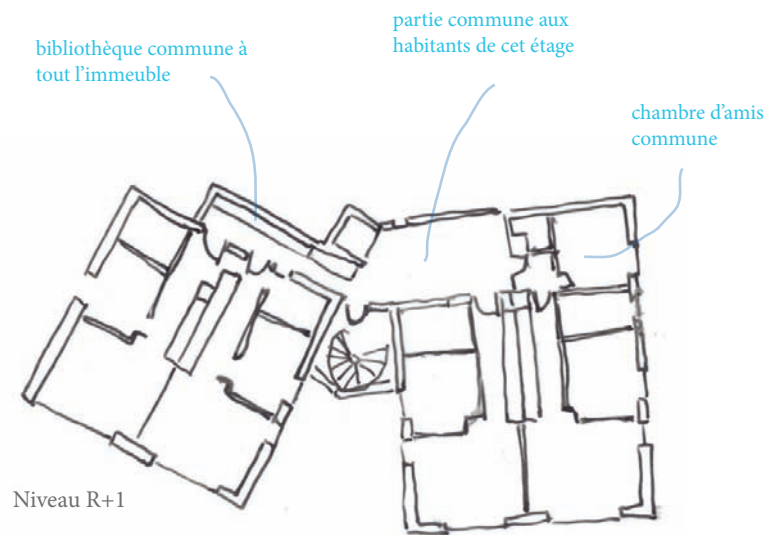
Cette habitude du collectif entraîne à l'anticipation et c'est ça qui fait que les choses se passent bien.

Les 4 appartements (cf dessin ci-dessous) sont identiques, à l'exception de celui qui est le plus à droite sur le plan : il a une chambre en plus, qui peut être utilisée par la famille ou les amis de n'importe quel habitant. La chambre est séparée de l'appartement auquel elle est rattachée par un palier.

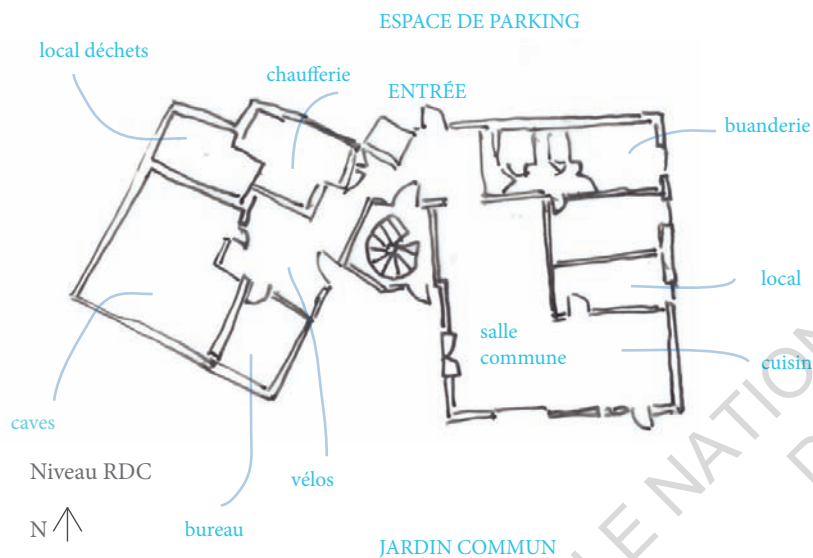


découpage de 4 appartements par étage

Les coursives sont partagées à deux «niveaux de commun» : la moitié est commune aux habitants de l'étage, l'autre moitié est commune à l'ensemble de l'immeuble et comporte toujours une bibliothèque partagée. Au RDC, toutes les pièces sont communes.



Niveau R+1



Niveau RDC



Peut-être grâce à leur grand âge, les habitants de Chamarel incarnent ce qu'on appelle l'intelligence collective (cf **Vocabulaire**).

Ils ont su, ensemble, construire un projet de A à Z en gardant en ligne de mire leurs engagements et convictions.

Le pragmatisme domine dans cet immeuble de 16 logements localisé dans la banlieue lyonnaise.

Ils assument le désir d'habiter entre retraités aux rythmes de vie similaires et consacrent une bonne partie de leur temps au fonctionnement du lieu. Ils se retrouvent en réunion une fois par semaine pour 3 heures d'échanges et de débats qui leur permettent de prendre des décisions au consensus. (cf article sur la communication, **Protection Participation citoyenne**, p. 172).

Ensemble, intelligemment, humblement, justement, respectueusement ils tentent de régler les quelques conflits vécus.

En prenant leur vieillesse en main, ils se confrontent à des situations complexes de dégénérescence de certains habitants. Ils acceptent et prennent avec beaucoup de relativité chaque situation humainement complexe. Spatialement, comme on le voit sur ce plan, ils ont chacun un espace mais partagent de nombreux lieux.

Leur proximité est «positive» parce que rien ne leur est forcé. *«si je veux passer la journée seul.e personne ne viendra m'embêter, mais on peut toujours se croiser aussi si on en a envie, parce qu'il y a l'entrée, les coursives, le jardin....»*

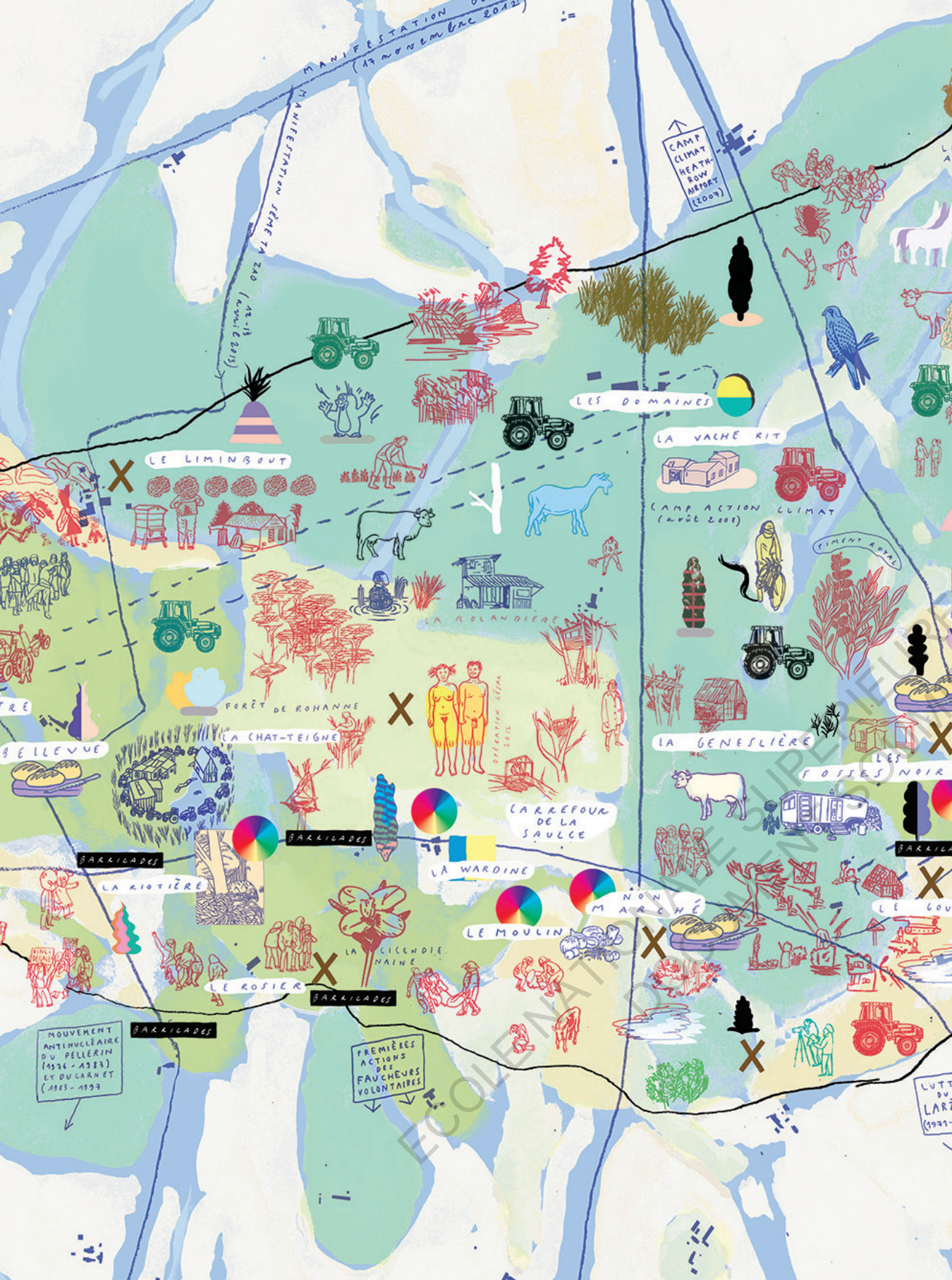
Quand Hélène L'Heuillet parle des voisins, elle raconte :

«C'est dans cet «à-côté» que réside une possible acceptation de l'hétérogénéité des places, et par conséquent, d'un lien par le lieu autour d'un espace qui relie en séparant».

Hélène L'Heuillet, *Du voisinage* page 175.

Les coursives de Chamarel sont peut-être un exemple de ces lieux qui relient en séparant.

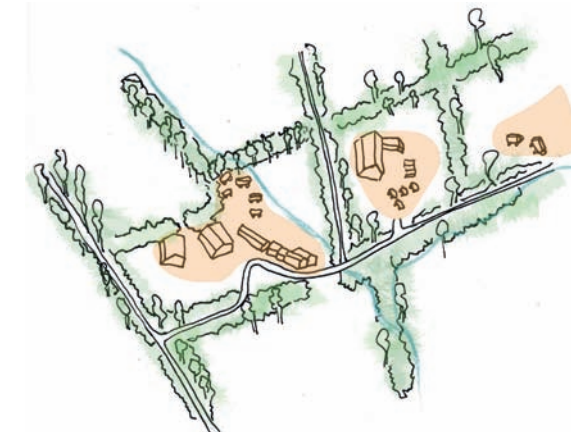
Ils proposent à chacun une autonomie et la possibilité d'être seul, ainsi ils séparent tout en proposant la rencontre facile d'accès.



De la même manière qu'à Chamarel, chacun des 8 lieux possède différentes «échelles» d'individualité, et de communauté. À la Ferme Légère, le seul lieu «personnel» est la chambre. Les cuisines et salons sont des lieux communs. Cependant, ces échelles sont aussi politiques. Ainsi, à la ZAD de Nddl par exemple, le territoire est géré par tous ceux qui en ont un usage ; seulement, ce territoire est divisé en «hameaux» qui ont chacun un fonctionnement interne défini par ses usagers. Chaque hameau est organisé autour d'un corps de ferme, entouré d'habitations mobiles ou légères (sans fondations).



Cartographie schématique de la ZAD de Nddl : chaque point est un hameau. Ils sont reliés par de multiples routes et chemins.



Représentation schématique d'un hameau (ici Bellevue, plusieurs habitants y vivent ; on y trouve aussi une ferme, une boulangerie, un tanneur, une fromagerie, ...)

Tous ces extraits de cartes et de lieux représentent des gens avec qui nous avons partagé des moments et qui portent des individualités parfois très fortes au sein du collectif.

La ZAD de Nddl fabrique une gestion plurielle d'un territoire vaste, par des individus variés et nombreux qui utilisent ce territoire chaque jour pour le faire évoluer.

Elle possède ainsi des échelles de commun.

humeur : Ensemble des tendances dominantes qui forment le tempérament de quelqu'un

aventure : ce qui arrive d'imprévu, de surprenant; ensemble d'évènements qui concernent quelqu'un



Le Monde, le 17 septembre 2021 par Jane Roussel.

communauté : Groupe social dont les membres vivent ensemble, ou ont des biens, des intérêts communs

«Maintenant je me dis, c'est OK de ne pas toujours être 100 % d'accord avec une décision que prend le groupe. Je peux avoir mon avis personnel, qui correspond mieux à mon éthique, et je ne me trahis pas en vivant ici avec ces gens même si nos décisions communes ne respectent pas complètement cette idée personnelle». C'est ce que nous dit Alex au Moulinage.

Être membre d'un collectif, habitant d'un lieu c'est faire partie d'un groupe auquel on s'apparente. Et chaque groupe reste composé d'individualités. Pour nous une question subsiste, est-il possible de sortir de la notion d'individu? De faire partie d'un groupe sans revenir toujours à sa propre personne ?

Un collectif s'équilibre dans la diversité des personnalités qui le composent, autant qu'elles peuvent entraver la fluidité de son fonctionnement. Nous rencontrons des personnalités fortes qui prennent «trop de place» et forcent des gens à s'en aller trouver un autre lieu, parce qu'ils n'arrivent pas à se sentir chez eux; ils se sentent «chez quelqu'un».

À l'inverse, certains collectifs aimeraient voir arriver des personnes engagées dans des actions. C'est le cas à la Ferme Légère par exemple, où les habitants cherchent à dynamiser le lieu. Il est difficile de faire fonctionner la ferme à moins de 10 personnes si chacun n'est pas porteur de projets.

La ZAD de Notre-Dame-des-Landes est une cohabitation de multiples personnes variées, qui s'organisent en hameaux. On parle souvent des lieux. On parle peu des personnes, qu'on nomme plutôt par des surnoms que par leurs propres prénoms.

Sur place, on nous raconte : «au début, nous nous sommes rassemblés autour d'une lutte commune, d'un ennemi commun. C'était facile. Maintenant on se pose parfois la question : qui peut-on accepter ou non et surtout, selon quels critères ?».

Il y a ce débat entre «les bobos et les shlags».

Maintenant que certains lieux sont portés sur une activité agricole et ont été «acceptés» et «légalisés» par le gouvernement, et qu'une dynamique s'est vraiment installée, certains râlent contre les «squatteurs» qui viennent vivre sur le territoire de la ZAD sans projet particulier, parfois accompagnés de chiens qui posent problème. Malgré ces débats sans fin et sans réponses, le territoire est géré par cette multitude d'individus qui parvient à y cohabiter.

«Être un collectif interdépendant de personnes pas d'accord entre elles»

Jade Lindgraad, *L'Éloge des mauvaises herbes*, p.24

Jade Lindgraad (1973-) est une journaliste française.



Ⓔ portrait d'un Compagnon dimanche 14 mars 2021

Chez les Compagnons, Flavie nous raconte qu'elle voulait devenir compagne avant même l'envie d'apprendre un corps de métier tel que tailleuse de pierre ou cordonnière. Pourtant il s'agit d'abord d'une formation. Devenir compagnon.ne suppose d'appartenir à une catégorie d'individus et donc d'être vu.e comme tel.le. Pourtant il pourrait être possible d'apprendre leur savoir sans pour autant être catégorisé.e et vu.e comme compagnon.ne avant tout. Ou pas ? Qui suis-je quand je suis partie prenante d'un groupe ? Nous vivons aussi cette addition de Lila+Emma, et nos enseignants nous confondent, parce que nous travaillons ensemble. Notre nom, notre identité est confondue. Les compagnons ont d'ailleurs des noms qui correspondent à leur région d'origine. Ainsi, Périgord, Rouergue et Tourangeot nous paraissent bien mystérieux le premier soir ; maintenant quand nous parlons d'eux, nous

utilisons ces noms aussi. Périgord, qui est boulangère apprentie chez les Compagnons, nous raconte ses difficultés à trouver un équilibre. Dès qu'elle sort du groupe pour passer du temps seule ou avec son copain, elle trouve difficile de revenir dans le groupe comme s'il fallait ne jamais le quitter. Elle nous raconte aussi la position de femme dans cette communauté, qui a été inexistante pendant des années. Le mouvement compagnonnique s'est divisé quand les femmes ont pu intégrer leurs formations. À Saumur, les femmes ont deux chambres réservées, avec chacune une salle de bain. Elles ont plus d'intimité que les hommes, qui dorment en dortoir de 4 à 8 et partagent leurs salles de bain. Dans les moments et les espaces communs, elles sont en grande minorité. Sur place, même si les rapports sociaux sont très apaisés, on se questionne sur les attitudes qui permettent de conserver son identité (notamment féminine) dans un groupe peu hétérogène qui vit autant ensemble.

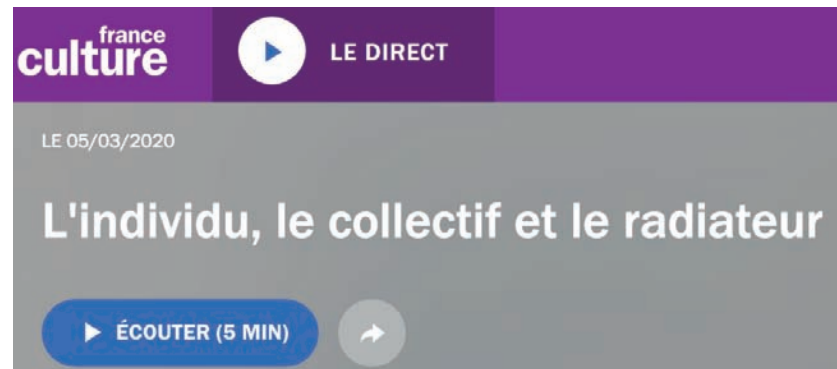


Ⓔ Balustrade travaillée par les apprentis compagnons en CAP à Saumur. Chacun travaille sur un morceau de balustrade qui sera ensuite assemblée.



«Benveniste le disait : «nous n'est pas le pluriel de Je, (...) c'est le résultat d'un Je qui s'est ouvert, dilaté, élargi»».

Marielle Macé, *Nos Cabanes*



«La mission de RTE, c'est de gérer l'équilibre entre la demande et l'offre d'électricité.

On en entend souvent parler au moment des pics de consommation, par exemple lorsqu'il fait durablement froid : il faut alors solliciter toutes les sources énergétiques possibles et augmenter la production pour répondre à la demande. De son côté, Voltalis est ce qu'on appelle un opérateur de l'Internet de l'Énergie. Cette société a développé un système qui permet d'ajuster, en temps réel, la consommation à la production, via un boîtier que les particuliers peuvent installer à leur domicile.

En s'associant, RTE et Voltalis opèrent une petite révolution : en cas de besoin, il sera désormais possible de moduler, à distance, le chauffage chez les particuliers, afin d'assurer l'équilibre du système électrique. Autrement dit, pour éviter une surchauffe globale, on diminue la température des radiateurs.

Présenté ainsi, cela a tout l'air d'une mesure autoritaire, du haut vers le bas. Mais ça ne l'est pas puisque le dispositif ne sera mis en place que sur la base du volontariat. Moyennant un dédommagement, les ménages volontaires acceptent que l'on baisse le chauffage chez eux pour soulager le réseau : 10 000 logements devraient être concernés, dans un premier temps, par cette innovation présentée comme une première mondiale.

Chacun devrait y trouver son compte : le consommateur est doublement valorisé puisqu'il est dédommagé pour faire une bonne action, laquelle bonne action profite à l'ensemble de la collectivité : baisser la température chez les particuliers permet de ne pas avoir à augmenter la production, et donc de maîtriser notre empreinte énergétique. Bien entendu, il faudra bien plus que 10 000 ménages pour que l'effet soit réel. Mais il y a là sans doute quelque chose à méditer.»

France Culture, *L'individu, le collectif et le radiateur*, 5 mars 2020. Émission *La transition* par Hervé Gardette

Accepter ce deal du radiateur, c'est vouloir agir à grande échelle, pour une cause commune. Cette décision n'est pas prise pour soi-même. Elle est prise parce-que si tout le monde la prend, quelque chose se passe. Il en est de même pour la motivation à trier ses déchets ou ramasser du plastique sur la plage. Pendant ce temps-là, McDo vend de l'eau du robinet dans des bouteilles en plastique, et cette information n'est en rien confidentielle.

Tous ces efforts peuvent alors sembler bien dérisoires. Mais la force du collectif permet d'agir. Et de pousser bon nombre de gens à en faire autant. Et à agir en connaissance de la petitesse de chaque geste, avec la vision claire de ce qui est possible si ce geste devient commun: il s'agit du «colibri qui fait sa part», d'apporter sa pierre à l'édifice.

Chez les Compagnons, chacun travaille des heures durant sur un morceau de balustrade en pierre qui, une fois assemblée, vous coupera le souffle. Le Moulinage de Chirols est d'une taille telle qu'il n'y aurait pas de sens à vouloir s'en emparer seul.

Le territoire de Notre-Dame-des-Landes a gagné sa lutte grâce au nombre de personnes qui y ont pris part. La Ferme Légère peut viser l'autonomie grâce aux efforts quotidiens de tous ses habitants.

Chacun des collectifs rencontrés se crée dans l'épaisseur d'une force commune. Et la diversité des individus participe à créer un ensemble qui fonctionne. Cette organisation existe chez de nombreux animaux. Les fourmis, les abeilles s'organisent en grandes colonies où chacun tient un rôle qui participe au fonctionnement global de la grande maison (fourmillière, nid, ruche).

« Contrairement à l'abeille, chaque fourmi occupe, tout au long de sa vie, la même fonction au sein de sa société. Selon le travail qu'elles effectuent, les fourmis n'ont pas la même morphologie. »

Les sociétés de fourmis, Encyclopædia Universalis [en ligne]

« La cupidité a vécu, l'empathie est de mise, proclame l'auteur. Il nous faut entièrement réviser nos hypothèses sur la nature humaine. »

Frans De Waal, *L'Age de l'empathie, leçons de la nature pour une société solidaire*

Laine de mouton

La propriété : histoire, échelle, contexte, forme

- p. 110 . petite histoire de la propriété
- p. 118 . la propriété par l'usage
- p. 120 . la coopérative
- p. 124 . les formes de la propriété (individuelle et collective)

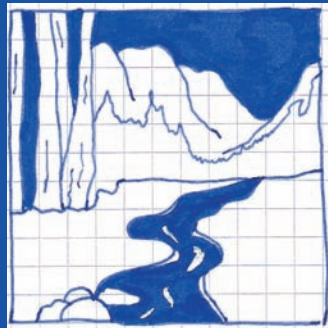
*La propriété...
Aaaaaaah en voilà
un beau sujet.
Comment dans ces
collectifs, les gens
s'approprient les
lieux, s'y retrouvent,
se sentent chez eux?
Qu'est ce qui défini
ce qui est à moi, ce
qui est à eux ? Est-
ce que la limite est si
claire ? Y a t-il des
formes de propriété
collective ? Comment
est-ce qu'on définit
nos limites ? Avec des
barrières ? Comme
chez les moutons ?*

PETITE HISTOIRE DE LA PROPRIÉTÉ

Angleterre, bien avant la fin du moyen-âge.



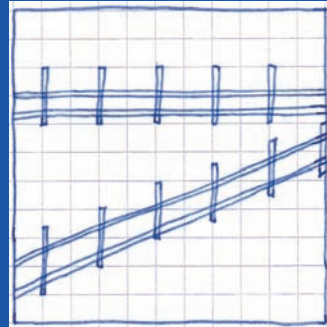
Il y a fort, fort longtemps, bien avant que l'idée de propriété surgisse dans les imaginaires, les champs étaient ouverts. Les terres autour des villages s'appelaient les «openfield». Après les moissons, les animaux étaient envoyés paître dans les champs. L'usage de ces champs en «openfield» était un droit collectif.



Il existait aussi les communaux. Ces terres vaines et vagues appartenait à personne et à tout le monde. Les femmes surtout jouissaient de ces réserves pour flâner, ramasser le bois ... Les forêts par exemple étaient vues comme des lieux de ressource pour se nourrir et se chauffer. C'était la propriété collective.



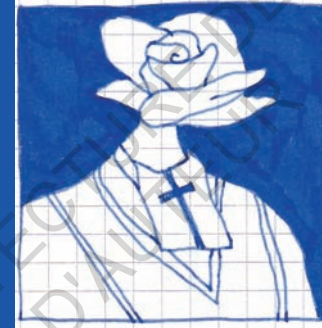
À la fin du Moyen-Âge, au XIIIème siècle, tout bascule pour la laine de mouton. Pire encore! De la laine de mouton anglais... La laine est très prisée et les bergers ont besoin de terres pour élever les bêtes. Les fermiers sont chassés et poussés à s'exiler dans les villes. L'élevage de moutons demandant peu de main-d'oeuvre, le travail se fait rare.



C'est le début des enclosures. Les champs sont clôturés. Les éleveurs s'approprient les terres et concentrent les exploitations.



Pour Karl Marx et Thomas More, c'est le début de la fin. L'un écrit que nous sommes au tournant de l'ère capitaliste et que tout notre système bascule suite à ce mouvement des enclosures. Et l'autre revendique le début de la guerre des riches contre les pauvres.



C'est au XVIIIème siècle que la France prend conscience de la toute puissance anglaise dans ses progrès agricoles. C'est la vague d'anglomanie ! On admire nos voisins british. L'abbé Rosier, ingénieur agronome, sera un fervent défenseur du système des enclosures. C'est synonyme de productivité et de «protection de l'environnement».



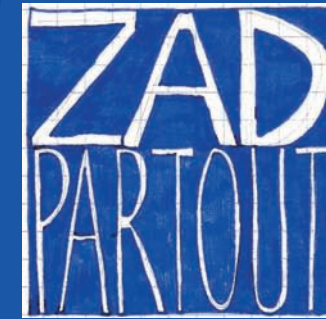
Pour rattraper son retard, la France mène pendant 10 ans une politique pour encourager et permettre l'accès à la propriété comme symbole de réussite et d'expansion sociale; et donc s'en prendre aux droits collectifs et aux communaux.



Pour marquer le coup, la Révolution Française instaure la propriété individuelle exclusive comme l'un des fondements du droit en France. L'article 17 stipule ce droit comme étant inviolable et sacré. Nul ne peut en être privé.



Pour la majorité des néo-libéraux, la propriété commune ne permet pas une bonne productivité et les terres risquent d'être dégradées. Ces deux arguments peuvent être contredits en expliquant que si ces biens sont communaux, c'est parce qu'ils sont peu productifs. Les friches sont d'excellents lieux communs car la forme d'environnement qu'on y trouve est adaptée à une exploitation commune. C'est le cas par exemple au Moulinage de Chirols: cet immense terrain recouvert de 5000m² de bâti, et le double de cultures en terrasse (faysses) peut imaginer avoir un avenir seulement si un groupe s'empare de ce mastodonte.



Se réappropriation des terres, c'est ce pourquoi émergent la plupart des zones à défendre (ZAD). Particulièrement celle de Notre-Dame-des-Landes où un fonctionnement particulier interroge le principe de droit commun.

Dans *Éloge des mauvaises herbes*, l'architecte Patrick Bouchain précise: «ce qu'il se passe à la ZAD n'est pas à la marge. C'est le droit commun». Le mouvement des Soulèvements de la Terre se bat contre l'accaparement des terres par l'agro-industrie. Il appelle à se rassembler «pour sortir de l'impuissance; (re)mettre les mains dans les terres et décider collectivement de leur futur.»

PROPRIÉTÉ PRIVÉE / ACCES INTERDIT AU PUBLIC

À Oloron Ste-Marie,
le 11 mai 2021

Cette parcelle est dédiée par la Commune à son troupeau de moutons.
Un jardin potager a été installé sans autorisation, sans droit ni titre.

Nous vous demandons de contacter sous 48h, les services municipaux
afin de vous permettre d'accéder à la parcelle, de la remettre dans son
état initial et de récupérer votre matériel.

Cordialement.

Bernard UTHURRY
Maire d'Oloron Sainte-Marie

Re

et photo page précédente prise à Oloron Sainte-Marie lors d'une pause balade sur la route pour Méracq.

Le droit à la terre, c'est ce que défendent collectivement les habitants de la ZAD au départ rassemblés contre le projet d'aéroport de Notre-Dame-des-Landes.

Cette immense parcelle au nord de Nantes est vivante plus que jamais. Les zadistes cultivent les terres et en prennent soin.

Cette manière de vivre un territoire est une forme de propriété par l'usage, ils ont acquis collectivement les terres grâce à un fond de dotation sans système de parts ou actions. Et ils ont placé les biens en dehors de la spéculation et de l'enrichissement personnel.¹

L'État a reconnu et accepté leur présence sur les terres à condition de prouver l'usage de celles-ci par une exploitation agricole. Par cet usage, l'État reconnaît alors la légitimité de les laisser vivre et de ne pas les chasser.

Sarah Vanuxem² est juriste et elle raconte comment notre rapport à une personnalité juridique peut être revu pour reconnaître un droit aux choses de la nature, comme il existait à l'époque des communaux. Elle raconte qu'il existe encore des «sections de communes» (environ 300 000 hectares en France) où les habitants d'une section de village s'organisent entre eux pour partager les droits de pâturage ou de coupe du bois sur un terrain qui n'appartient ni à la commune ni à un propriétaire.³

Aujourd'hui les collectifs sont amenés à faire du bricolage juridique pour mettre en pratique l'idée de communs fonciers. Alors que dans la pratique, ça peut s'avérer relativement simple. À la ZAD de Nddl, tous les mercredis matin, l'entretien du potager est ouvert à qui veut. Lors de notre séjour sur place, nous avons oeuvré et après une bonne journée les mains dans la terre et un repas collectif le midi, comme tout le monde, nous sommes parties avec un panier de légumes gratuits.

«Les sociétés grecques de l'époque classique sont des sociétés de statut.

Pour posséder la terre, il faut être citoyen et vice-versa.

Il y a un lien très fort entre la participation politique et l'accès à la terre.

Normalement, dans l'idéal, on la travaille soi-même, on défend sa cité et on participe au devoir politique: on est citoyen, soldat et paysan à la fois.

La propriété est sacralisée.»

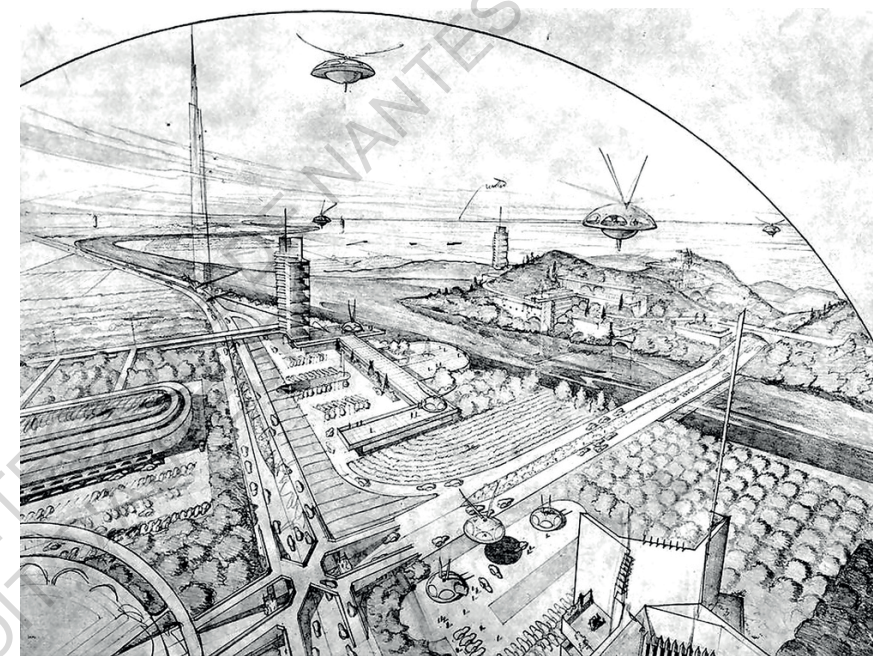
Julien Zurbach, (maître de conférences en histoire grecque à l'ENS) France Culture, *posséder la terre, terreaux des inégalités*.

L'architecte américain Frank Lloyd Wright (1867-1959) a lui aussi imaginé une ville conçue à l'échelle de petites communautés et en harmonie avec la nature («the wildness»). Il dévoile Broadacre City à New York en 1935.

«Le common» est le pré commun partagé qui appartient à la communauté. Le reste est réparti équitablement entre les membres de la communauté.

Chacun est propriétaire d'une part de terre à cultiver et les espaces s'organisent autour de «meeting houses».

Cette idée de ville se fonde en opposition aux villes denses où se concentrent pouvoir et argent. Il faut évidemment remettre cette proposition dans son contexte historique et politique avec un usage massif de la voiture.



Broadacre City, FL Wright

Mais il défend l'idée que l'architecture doit être organique. «Pas au sens strict de biologique, mais plutôt comme «un concept de structure vivante». (...) L'essence même de l'architecture moderne est de tendre vers cette simplicité organique, de rechercher la spatialité, l'ouverture, la légèreté et la solidité. (...) L'architecture organique exige que la terre soit rendue accessible sur une base équitable car un édifice sans relation intime avec le sol est un piège à homme ou une ruse de propriétaire».¹

Dans cette dernière phrase, F.L.Wright accentue l'importance du rapport entre le sol et l'architecture (le lieu).

La notion de propriété prend une autre dimension lorsque je m'engage à agir sur le territoire où je décide d'habiter.

À Chirols, la mairie a décidé de vendre l'ancien Moulinage au rabais à la coopérative d'habitants qui propose un usage collectif et engagé pour le territoire.

Le système capitaliste a donné une valeur marchande à l'habitat (au sens large du terme).

Tandis qu'«habiter» relève d'une évidence commune: je suis un humain qui habite sur cette terre donc j'ai le droit d'avoir une place et de faire usage de cet endroit.

«La ZAD a gagné contre un très grand projet d'infrastructure. Elle a gagné en utilisant l'une des armes politiques les plus puissantes, celle de la préfiguration. L'idée comme le disaient jadis les Wobblies² qu'il faut «construire les bases d'une nouvelle société dans la coquille de l'ancienne».

Éloge des mauvaises herbes, Jade Lindgaard p.8

¹ Le Monde, *Biens communs: jouir sans posséder*, Par Catherine Vincent, le 21 juin 2018

² Le Monde, *Posséder la terre en «commun» pour mieux la protéger*, Par Claire Legros le 30 juillet 2020

³ Le Monde, Sarah Vanuxem: «repenser le droit à l'âge de l'anthropocène», Par Nicolas Truong le 7 août 2021

Sarah Vanuxem est une universitaire, enseignante-chercheuse en droit.

¹ revue-urbanites.fr, La ville évanescence de Frank Lloyd Wright, juin 2014.

² Industrial Workers of the World est un syndicat international fondé aux USA en 1905. Ils promeuvent l'abolition du salariat et la mise en application d'autres formes de démocratie ouvrière comme l'autogestion (source wikipédia)

«Il y a derrière cette question économique, une indéniable dimension de communalité. Et elle n'existe plus aujourd'hui que par touches - dans des localités, des communautés, dans quelques endroits où on revient à ces histoires de collectifs, d'occupation différente du monde-, même si elle n'a jamais complètement disparu.

Or, là on met le doigt sur toute l'ambiguïté de la pensée occidentale depuis le Moyen-Âge, qui est cette question de la responsabilité: qu'est-ce que c'est qu'être responsable ? On peut exploiter les terres et utiliser les techniques, mais il y a un moment où il faut savoir s'arrêter. Et donc je dirais que ce mot « économie », c'est un des endroits où la pensée libérale nous entourloupe, c'est l'un des endroits où elle a gagné; et c'est là où c'est dangereux puisqu'on ne peut quasiment plus parler d'économie sans avoir à critiquer ou défendre le capitalisme.»

Un sol commun, entretien avec Alexandre Laumonier. p. 105

Alexandre Laumonier est un éditeur qui a entrepris des recherches en anthropologie.



© Danielle, dans son appartement



Danielle est propriétaire de parts sociales de la coopérative d'habitants de Chamarel-les-Barges.

La coopérative Chamarel-les-Barges loue les 16 appartements à ses coopérateurs pour rembourser l'emprunt qui a servi à construire l'immeuble.

Les habitants sont propriétaires collectivement.

Ici, la propriété devient quelque chose d'immatériel. Les parts sociales sont impalpables.

Il fût un temps où le portrait avait une vertu démonstrative. Le portrait de femme tout particulièrement permettait d'exposer sa richesse par ses vêtements, son mobilier, ses bijoux ...

Plus qu'une touche artistique, le portrait se veut être un objet patrimonial. Il «conforte la bourgeoisie dans sa certitude d'être définitivement établie dans la société»¹.

Ici, le portrait de Danielle raconte plutôt l'humilité. Il témoigne de l'engagement fort de ces habitants contre la spéculation, le capital, la propriété individuelle. Ils décident de créer une coopérative, de s'installer dans une banlieue populaire lyonnaise, de faire appel à des bailleurs sociaux, un architecte et des étudiants, et d'isoler leur bâtiment avec de la paille. Ces choix relatent une réelle volonté d'habiter en plein état de conscience, loin de l'engrenage capitaliste omniprésent. Anciens syndicalistes, enseignants, «soixante-huitards», ils synthétisent toutes leurs valeurs morales dans un immeuble de 4 étages.

Ça vaut bien un portrait !

¹ Sylvain Maresca – *L'économie sociale du portrait au XIXe siècle*
<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02560631/document>
 Sylvain Maresca (1955-) est un auteur et photographe.



Le Phalanstère de Fourier
Charles Fourier (1772-1837) est un philosophe, considéré comme une figure du socialisme critico-utopique par Karx et Engels.

Ce mouvement coopératif n'est pas tout neuf.

Au début du XIXe siècle, le projet de Fourier rassemble des travailleurs dans un même bâtiment. Qu'ils soient 300 ou 1500, tous les sociétaires sont des copropriétaires qui détiennent des actions, lesquelles peuvent leur être remboursées s'ils le souhaitent « au prix du dernier inventaire ». En cas de fléau mettant en péril les récoltes, la communauté et la région se portent garantes d'un revenu minimum que chacun est assuré de recevoir. Nous sommes à une époque où le travail est constitutif du quotidien des français. Cet engagement politique peut être vu comme une manière d'accaparer la main d'œuvre et de garder le contrôle.

Critiquable en de nombreux points, le principe de phalanstère était vecteur de commun.

Aujourd'hui, l'évolution de ce mouvement coopératif existe au travers de la fédération *Habicoop*. Et nous avons rencontré Christiane Châteaueux, co-présidente, sur un banc devant la gare de Grenoble. Son visage nous est maintenant connu (sous un masque encore obligatoire à l'extérieur). Elle nous explique qu'*Habicoop* fait partie du mouvement plus large HPF (*Habitat Participatif France*), «avec parfois des désaccords et des choses qui frottent un peu». *Habicoop* se différencie d'HPF par l'addition de deux principes majeurs : la propriété collective et la non-spéculation. Ce modèle coopératif «ne se résume pas à un simple statut juridique mais surtout à une philosophie dans les modes d'habiter en essayant d'aller le plus loin possible sur les communs».

Juridiquement il n'y a rien qui cadre et qui borne la propriété collective, donc quelqu'un qui n'est plus d'accord peut renverser les accords mis en place.

Habicoop accompagne des groupes qui souhaitent monter une coopérative d'habitants. Les habitants de Chamarel-les-Barges se sont fait aider par Valérie Morel qui s'occupe principalement du secteur Auvergne-Rhône Alpes.

Habiter une coopérative c'est payer son logement à son juste prix, point barre. Ce n'est pas parce qu'il est près de la gare, du tram ou que sais-je que son prix doit exploser.

Ce ne sont pas des schémas auxquels nous sommes habitué.e.s. Mais la tendance commence à s'inverser, Christiane Châteaueux nous parle de «l'effet covid» qui accentue la demande d'accompagnement depuis un an et demi. Les gens ont été contraints de s'arrêter et de se questionner sur leur manière d'habiter, de travailler, etc.

« Et c'est une variété de projets qui émergent : à la campagne, en ville, des petits projets, des grands projets. La précarité se développe et les écarts sociaux deviennent des gouffres ; les gens ne sont pas prêts et n'ont pas les moyens de mettre autant de sous dans un logement.

C'est alors le principe de gouvernance collective qui s'installe : comment habiter ici ?, qu'est-ce qui est vraiment indispensable ?, jusqu'où va t-on dans la mise en commun ? dans le partage ? ... Ce sont des sujets discutables au fil de l'expérience sur le lieu, au fil de l'argent disponible une fois installés etc... Ce sont les habitants eux-même qui gèrent leur habitat collectif. Ces discussions créent des relations.

Il y a un côté très citoyen, très mobilisateur. »

L'habitat coopératif est une façon de montrer l'inversion possible du droit au logement et de permettre un logement abordable au plus grand nombre.

Alors on demande à Christiane, pourquoi ? Pourquoi ça n'est pas plus développé ?

Elle nous répond : «pour que ça marche mieux, il manque plein de choses : culturellement, cette question de propriété collective doit faire du chemin dans nos têtes. Quand vous avez des parts sociales vous n'investissez pas dans la pierre. Aujourd'hui on construit pour s'enrichir.»

Alors oui, on se dit que ce sont des projets tellement rares qu'on n'inversera jamais quoi que ce soit de la roue de l'immobilier qui tourne, qui tourne (dans la tête des promoteurs, des communes, des bailleurs etc...). Mais on sent que ça bouge. Il y a des collectivités au démarrage de projets comme ça. Elles donnent les impulsions. Bailleurs et promoteurs s'y mettent aussi (au travers plutôt d'habitats participatifs) et des agglomérations comme Lyon recensent des terrains importants pour des coopératives.

Ce sont des opérations plus massives, on va alors en parler un peu plus, les médias relaient ces informations et font émerger des idées.



1



2



3

La propriété individuelle a-t-elle une forme spatiale? Et la propriété collective ?

La photo ci dessus a été prise à Saint-Germain-sur-Ille à quelques kilomètres de Rennes.

Nous sommes en immersion à la Cie.Rit lorsque Pierre (un des habitants) nous propose d'aller voir un autre type d'habitat partagé sur la commune.

Dans cette zone pavillonnaire où les maisons se ressemblent, la maison partagée est identifiable. Sa forme extérieure suggère deux maisons mitoyennes sans clôture séparative. Le jardin est un seul et même espace vert où les différents équipements sont partagés.

En plan, la différence est moins évidente. Certaines maisons du lotissement sont mitoyennes mais un léger décalé sur la parcelle permet de donner une sensation d'intimité.

Les jardins sont séparés et nettement délimités. Le *chez moi* et le *chez toi* sont clairs. Ils sont départagés par un mur.

Dans la maison partagée, la moitié de la maison appartient à la famille A tandis que l'autre moitié appartient à la famille B. Le modèle semble alors similaire aux autres maisons du lotissement.

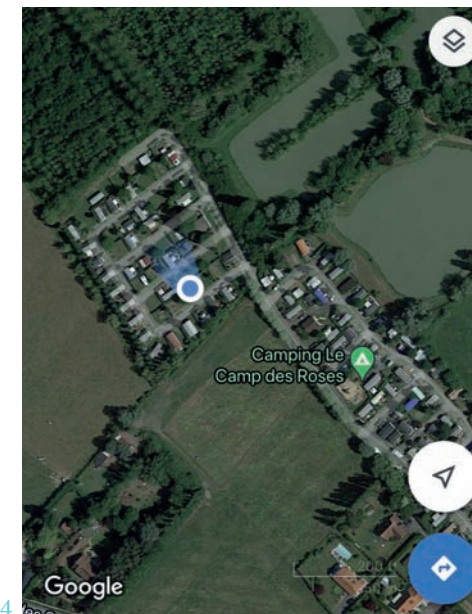
Mais la différence notable est que les deux parties

communiquent par des espaces communs (salle de jeu pour enfants, jardin, terrasse), favorisant les rencontres et les interactions.

Ce fonctionnement oblige à se mettre d'accord, à discuter pour faire évoluer le lieu. Je ne suis plus le seul à décider de la couleur de ma terrasse mais je consulte mes voisins, je les considère.

L'organisation rigoureuse en plan d'une zone pavillonnaire pourrait ressembler à celle d'un camping. Du moins, celui du Camp des Roses à Aubers dans le fin fond du Nord-Pas-de-Calais où nous avons passé une nuit.

Quelques similitudes d'abord: des parcelles séparées de haies marquent les différents emplacements et une route principale serpente pour desservir chaque espace. Mais les interactions au camping sont différentes. Je croise forcément des voisins à l'évier vaisselle, aux cabines de douches à jetons voire même aux WC peu insonorisés.



4

1 Habitat collectif dans une zone pavillonnaire à Saint-Germain-sur-Ille

2 Vue en plan de cet habitat (source Google maps)

3 Lieu inconnu (source: <https://siteetcite.com/2015/11/13/et-si-on-aimait-les-zones-pavillonnaires/>)

4 Vue en plan du camping Le Camp des Roses près de Lille (source Google maps)

Le modèle de maison individuelle a été le rêve des français, dans une époque où partager son logement avec toutes les générations de sa propre famille était vécu comme un effort.

Le modèle du pavillon les a libérés: chacun sa maison entourée d'une bande d'herbe et attachée à un jardin; de l'intimité, enfin !

Dans le «monde des architectes et des urbanistes», ce modèle est critiqué, pour le mitage urbain qu'il engendre et pour la «France moche» qu'il crée.

Ce sont des zones péri-urbaines «dortoirs» le soir et vides le matin pour rejoindre des zones d'activité périphériques ou des centre-ville dynamiques.

Pourtant, il fût et reste le rêve de nombreuses familles.

À ce sujet, Maxence De Block, architecte-urbaniste chez Vraiment Vraiment, réagit à un article de la revue Architecture Aujourd'hui (n441).

«Et quand nous sortons de chez nous, donc, c'est pour nous "approvisionner", dans des centres commerciaux dédiés "au repli sur soi et à la surconsommation" où "des milliers de gens viennent tous les jours". Dormir, manger, circuler. Ces "nullités construites" ont été mon univers. Un univers joyeux fait d'après-midi au rayon roller de Decathlon, de flirts au cinéma Gaumont et d'initiation au dérapage contrôlé sur neige, là-bas, au fond du parking de Leclerc. Vous êtes-vous penché une seule fois sur les autres formes de sociabilité, les autres espaces de rencontre, qui émergent de ces formes singulières détournées de leur conception et de leurs usages initiaux ? (...)

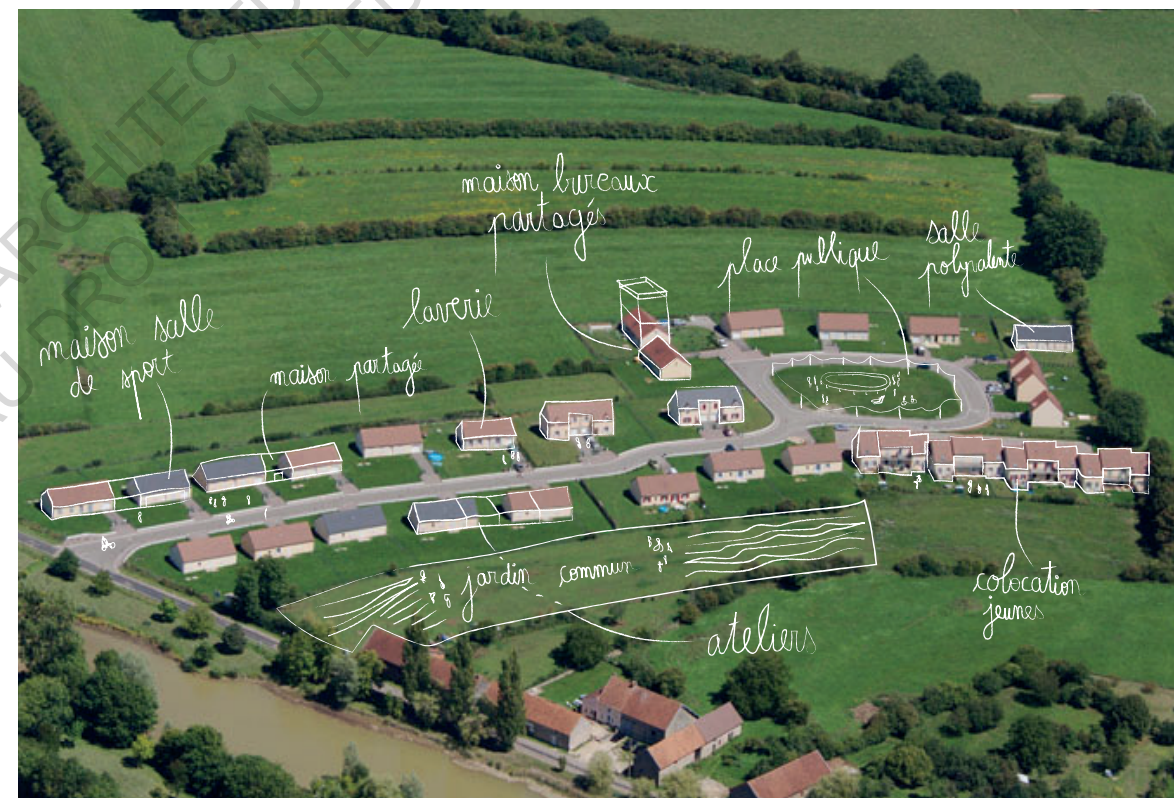
Nous avons suscité une belle intensification des usages, sans designer.

Pour mon 6ème anniversaire, j'ai tout fait pour qu'on m'offre l'île des pirates LEGO. Assis dans le caddy de mes parents, j'ai imaginé comment je la monterai et la démonterai. Une fois rentré, j'ai passé la nuit, seul dans ma chambre, à la construire. Et la nuit suivante, à la transformer en dinosaure. Celle d'après, en vaisseau spatial. Chaque métamorphose me rendait fou, complètement dingue, jusqu'à la transformation d'après. Cette folie là, elle n'était pas vendue dans l'emballage, elle n'apparaissait pas sur la notice. Cette folie-là aurait aussi bien pu venir d'un match de foot organisé sur la raquette de retournement derrière chez moi, d'une belle fleur près du barbecue de mes voisins ou d'un morceau de musique entendu sur RTL à l'arrière de la 106 de ma mère. Elle venait, en tout cas, de cet univers. Elle a fait ce que je suis aujourd'hui. Et c'est là que vous passez, je crois, très à côté du message bienveillant des films de Kervern et Delépine : il y a dans tout ça un pouvoir émancipateur que vous ne soupçonnez pas.

C'est la nuance qui vous manque. Toujours.

Je m'arrête ici, on m'a demandé de faire court. Vous pouvez continuer à vous "amuser à planter le petit bonhomme jaune de google street view" sur des territoires que vous ne comprenez pas. Vous pouvez aussi descendre sous les nuages, et venir les voir à hauteur d'humain, à hauteur d'architecte. Un million d'histoires et de récits de vie existent derrière les haies bien taillées et les murs en enduit. Tant de leviers de changement, de métamorphoses en cours et d'inventions magnifiques. De rond-point-agera, de salle des fêtes-atrrium, de commun urbain-franchisé ou d'île aux pirates spatialisée. La ville moche se réinvente, et ses habitants ne vous ont pas attendu pour commencer le travail. Il est temps que les experts de la vue aérienne sortent, eux-aussi, du domaine de leur fiction.»

Maxence De Block (architecte), «L'émancipation, au fond de la raquette de retournement», Autrement Autrement, 19.04.2021

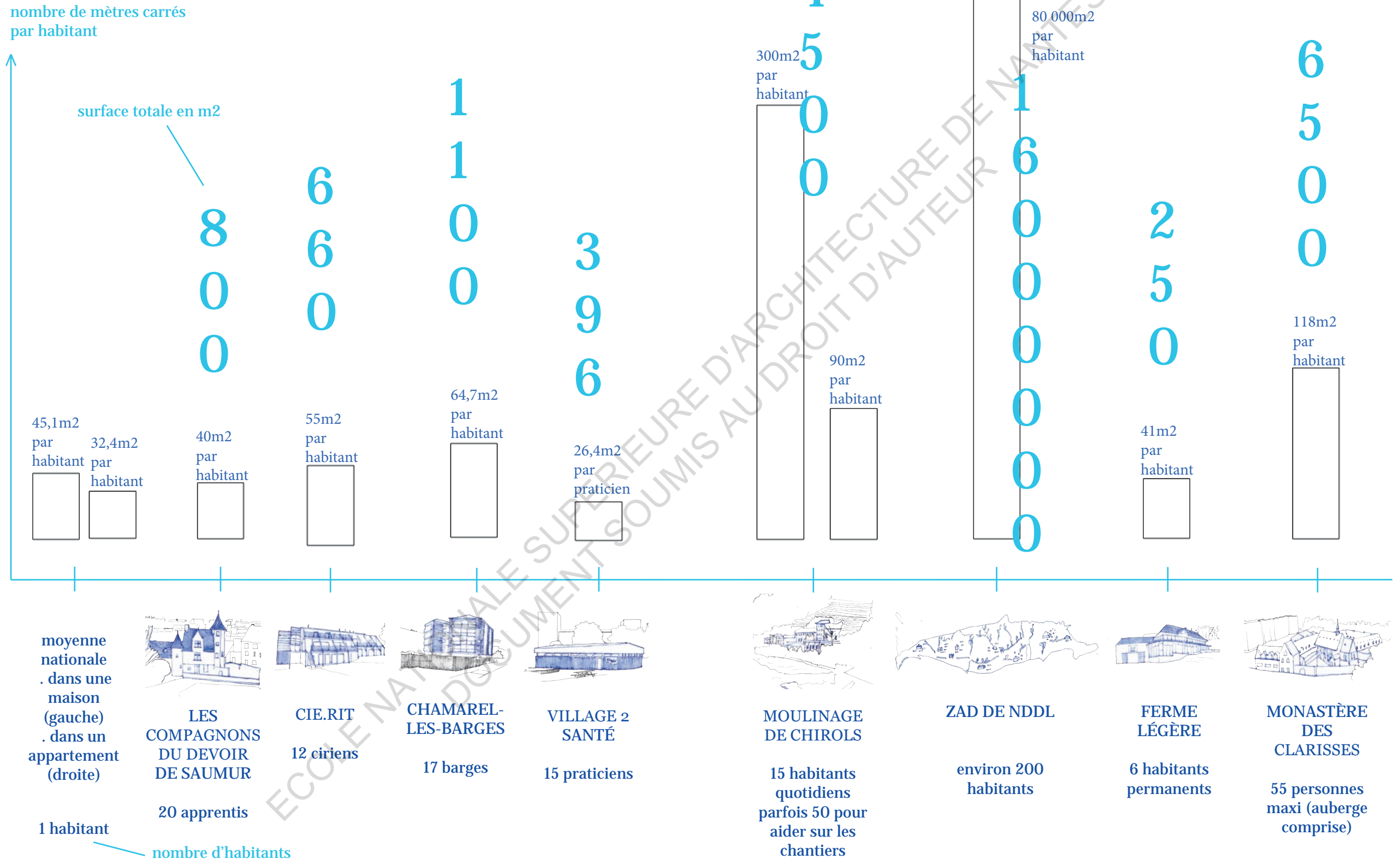


Nous nous interrogeons sur les formes de la propriété individuelle. La zone pavillonnaire juxtapose ce type d'habitat. Pourtant, comme l'exprime Maxence De Block, le modèle de zone péri-urbaine est déjà vecteur d'émancipation voire de commun.

Par ce dessin naïf sur fond de pavillon, nous accentuons un échantillon des possibles pour une vie plus collective.

Nous nous interrogeons aussi sur la densité de l'habitat collectif. Sommes-nous plus à l'étroit lorsque nous sommes plus nombreux ?

Sur la page suivante nous avons analysé les densités des 8 lieux visités.





© Habitat participatif dans un village jouxtant Saint-Germain-Sur-Ille.



© Ensemble d'immeubles à quelques mètres de l'habitat participatif ci-contre.

Une balade explorative dans un petit village d'Ille-et-Vilaine nous a été conseillée par les habitants de la Cie.Rit pour aller voir un autre habitat participatif. Dans une zone périurbaine, le bâtiment en question est reconnaissable par sa matérialité (un des seuls en bois et en terre), son envergure et son organisation spatiale: c'est un ensemble de bâtiments se faisant face, sans réelle délimitation de parcelle. Quelques mètres plus loin nous tombons nez à nez avec un immeuble d'une dizaine de logements. Les balcons sont coincés entre deux appartements mais un seul y a accès. La rencontre y semble compliquée. On s'interroge. Il manque peu de choses pour que cette construction puisse s'appeler «habitat participatif». Le montage juridique évidemment, l'organisation interne aussi mais spatialement surtout, il suffirait d'une porte pour que le balcon devienne entièrement commun. À notre petite échelle de voyageuses itinérantes, nous avons expérimenté un bien

commun: le camion.

Nous l'avons acheté à 3 parts égales et, si l'argent définit l'appartenance, nous sommes trois «copropriétaires». Le fait de posséder ce camion à 3 soulage. Nous sommes 3 responsables, 3 décisionnaires, 3 porte-monnaies. Évidemment, chacune est responsable de ses erreurs si un accident arrive mais par exemple, lorsqu'un des pneus a crevé sur la route pour le Béarn, nous avons divisé la note finale par 2 et sommes dorénavant propriétaires d'un pneu chacune! Ce qui n'a pas de sens. À quoi bon posséder un pneu ? C'est là que la magie de la possession collective s'opère. Nous possédons, ensemble, un camion qui roule, avec deux pneus neufs achetés ensemble. Et cette nuance se traduit dans le langage commun: c'est LE camion.

Mais la propriété collective n'est pas toujours facile à répartir. À la Ferme Légère, les habitants ont avoué l'omniprésence de Marc (à l'origine du projet et dernier du groupe de départ).

«On a l'impression d'être chez Marc».

Il faut réussir à laisser «son projet» entre les mains des autres; c'est un état d'esprit. Il faut accepter le fait d'avoir un jour mis de l'énergie à trouver un lieu, à rassembler des personnes, à construire ce projet, non pas pour soi en tant qu'individu mais dans un but plus large. Juliette et Guy (à l'origine du projet du Moulinage) insistent sur l'envie de construire ce lieu avant tout pour les générations futures. Cet endroit n'est ni pour eux, ni pour ceux qui y travaillent actuellement. C'est un lieu de passage où chacun des cooptés peut trouver sa place le temps qu'il souhaite à l'échelle de sa propre vie humaine. Et ce bâtiment sera là pour tous les prochains passages, laissant déjà derrière lui l'histoire de ses tisseuses de fil.

Semi-remorque à la Ferme Légère

«Faire au mieux» pour adapter ses idées à la réalité»

- p. 136 . semi-remorque: anecdote
- p. 138 . autono-quoi ?
- p. 142 . écologie, autonomie
- p. 144 . autonomie, liens
- p. 148 . institution, destitution

Semi, Légère. Mais c'est quoi ce titre ? Nous partons d'une anecdote pour éclaircir des grandes questions qu'on se pose. Au XXIème siècle l'écologie passe la porte de la maison, s'essuie les pieds sur le tapis et s'infiltré dans la cuisine, dans la chambre, dans les murs. Comment fait-on pour rénover sans croiser Gedimat à chaque coin de chantier? Comment vit-on en visant l'autonomie ? Comment crée-t-on un monde où vivre mieux, sans quitter totalement celui qu'on fuit ? La vie en collectif tente parfois cette marche funambule entre utopies et réalités.



TRANS. BEARN

LAVIGNE Tél.0559380097



TRANS. BEARN

LAVIGNE Tél.0559380097
Fax.0559380011

64270BELLOUQ

80
60

DHOLLANDIA

© photo page précédente prise dans le chemin en contrebas de la Ferme Légère à Méracq



© une fois le camion installé en lieu sur, nous faisons une chaîne humaine pour vider le colis d'aliments bio

«Cet homme qui a grandi dans une famille de commerçants a été choqué, enfant, par l'immoralité de cette profession. Et cette impression négative a été confortée par une expérience plus tardive : en 1799, commis d'une maison de commerce de Marseille, il voit une cargaison de grains jetée à la mer parce qu'à force de spéculer sur les prix, ses propriétaires l'ont laissée pourrir.»

anecdote sur Fourier, le créateur du Phalanstère

La Ferme Légère est une grande maison partagée qui vise à l'autonomie alimentaire et énergétique. Le quotidien des habitants est tourné autour de leurs convictions. Ils croient en la possibilité de faire mieux au sens de produire moins. Ils n'achètent pas de chocolat ou de café, la seule énergie utilisée pour cuisiner ou même faire un thé est le feu. Ils cultivent un grand jardin. Ils ramassent des limaces la nuit parce qu'elles mangent les salades. Les canards ne mangent pas les limaces mais les salades, eux aussi. Alors finalement on protège les salades en ramassant les limaces tous ensemble lors de missions nocturnes, puis on les livre aux canards. On cultive, on fait du pain, on cuisine pour le groupe avec ce qui se trouve au jardin.

Et voilà que la palette de vrac en grandes quantités qui est livrée à la ferme arrive, seule, dans l'immensité vide d'un semi-remorque qui s'enfonce dans les petites rues au bas de la maison.

Il mettra une demi-journée et quelques dizaines de litres d'essence pour sortir de cet enchevêtrement. Nous déchargeons les sacs Markal et Hellobio en silence, mi-abbatus, mi-amusés de cette affaire. Pour les habitants, c'est un désastre.

On se questionne. Comment vivre sereinement et avoir pour raison d'être l'écologie ? Comment ne pas avoir l'impression de pisser dans un violon ? Quelqu'un prend un avion tous les jours à l'autre bout du monde mais un autre, là, s'évertue à enlever des mauvaises herbes pour faire pousser les courgettes qui nourriront 10 personnes la saison prochaine.

Quelle portée a la Ferme Légère ? Beaucoup de gens y passent. Voient ces exemples de cuisson au bois, d'énergie solaire stockée, de temps pris pour faire des choses avec moins, pour plus... Mais quelles échelles faudrait-il arriver à toucher du doigt pour avoir un impact plus grand ?

Est-ce que s'isoler pour créer un mode de vie qui corresponde à son éthique propre, c'est renoncer au monde du dehors ?

Est-ce que c'est abandonner une lutte ?

Est-ce que c'est montrer un exemple qui, s'il était partout, changerait le monde ?

«assez de parole, des actes». ¹

Ces gens-là s'engagent par leur manière de vivre chaque jour.

On se demande si l'écologie peut être une raison d'être.

Peut-être que ce n'est pas un sujet, car on devrait tous, raisonnablement, agir de la sorte.

Et pourtant on en est loin.

¹Roger des Prés, La Ferme du Bonheur.



- ④ Coffre pour abriter les batteries du froid, du chaud, de l'humidité

«On n'est pas autonomes en énergie car si nos batteries cassent, on ne sait pas les réparer... on n'est pas autonomes de notre autonomie».
C'est une phrase de Marc, un des premiers habitants de la Ferme.

L'installation technique qui permet de produire l'électricité à la Ferme Légère est un système photovoltaïque non connecté au réseau. Ces 800 kg de batteries sont faites avec 497 kg de plomb, 223 kg d'acide sulfurique et 24 kg de plastique. Ces batteries ont les mêmes composants que celles des voitures. Dans un petit livret mis à disposition dans la bibliothèque de la ferme légère, on trouve les infos suivantes: Très polluant si on l'abandonne dans la nature, tout ceci se recycle très bien et la filière existe et fonctionne en France. L'impact écologique des batteries peut donc être minimisé et surtout il faut le comparer à l'impact écologique qu'à une connection au réseau public en zone rurale: pour 200m de lignes électriques il faut 6 poteaux en bois auto-clave, soit 600kg environ ou 4 poteaux béton, soit 5 tonnes, + 200 kg de cuivre et 50 kg de plastique pour les câbles. Plus la fondation et la pose des poteaux et enfin l'élagage régulier des lignes.

Chicago est bâtie sur des marécages, mais a réussi à ériger un système de transport de marchandises complètement fou. Les matières premières du Kansas, de l'Illinois, ... y parviennent. Ce devint facile d'y faire arriver des trains et Chicago devint un carrefour. Les négociants de marchandises ont commencé à s'y installer, puis à fixer des prix à l'avance sur des produits, selon les récoltes plus ou moins bonnes.

«On a commencé à fixer le prix des choses qui ne sont pas encore là». «Ça a été le départ d'une dissociation entre le prix et la chose».

Cette réflexion d'Alexandre Laumonier¹ nous fait penser à Yona Friedman qui dit : «il y a une division énorme entre ville et campagne car la nourriture arrive en ville par des moyens très artificiels.» Les «gens des villes» travaillent pour avoir de l'argent et acheter à manger, et ce phénomène existe car il y a des grandes villes. **«La folie est de croire que tout doit être planifié et profitable. Cela revient à construire le monde en se basant sur des erreurs. Évidemment ça fonctionne, mais très mal. Lorsque j'étais enfant au Brésil on jetait le café à la mer pour maintenir son cours. C'est absurde»** Rome est tombée parce que les barbares avaient coupé l'accès à l'eau ! On dépend d'un lopin de terre, et d'un toit... à la conférence de l'habitat des nations unies, Friedman considère que **«l'habitat, c'est le toit et la nourriture»**.

Il dit : **« nous exploitons mal car nous exploitons pour le profit et non pour la survie »**². Le rapport que nous entretenons à la nourriture, au sol, à la production est ici lié à l'argent.

Sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, ce rapport est différent.

Bon nombre des habitants actuels sont présents depuis le début de la lutte mais «une nouvelle vague» est arrivée par le bouche à oreille, le réseau et les affinités.

Solenn nous raconte son installation à la Maison Rose.

Ils ont pour projet d'en faire une imprimerie, sérigraphie, un lieu d'exposition et un jardin potager de plantes médicinales.

Un vrai maillage se crée sur l'entiereté de la zone.

On peut aller chercher du fromage de chèvre à prix libre au hameau de Bellevue.

Tous les mercredis matins, le jardin du Rouge et Noir attend des jardiniers plus ou moins aguerris pour filer un coup de main et repartir avec un panier de légumes à la fin de la journée.

L'Auberge des culs de plombs de Maurice sert un repas à prix libre tous les vendredis midi des semaines paires. Il élève et prépare ses propres recettes viandues.

Il laisse son bar à toutes les femmes qui veulent venir boire un coup le jeudi soir.

Une brasserie, une crêperie et des boulangeries s'activent sur zone avec un turn over.



Bandes Détournées, « Nouveau Petit Guide de l'Effondrement ».

Pour Philippe Descola, l'écologie (comme l'anthropologie) permet de revenir à l'inventivité et à la spontanéité des initiatives locales que les systèmes institutionnels actuels laissent de côté. **«détruisant d'une certaine façon la diversité des expressions collectives»**¹. En ce sens, des initiatives comme celles qui naissent sur la ZAD ou à la Ferme Légère remplissent ce double rôle d'écologie spontanée et de force collective.

¹ *Un sol commun*, pages 105 et 106

² Yona Friedman dans la revue *Stream* 04, novembre 2017

¹ Philippe Descola dans *Un sol commun: lutter habiter penser*, p. 155
Philippe Descola (1949-) est un anthropologue français.

Chacun des collectifs que nous avons rencontrés s'organise autour de convictions dont l'*écologie* fait toujours partie, de manière plus ou moins exacerbée.

Que veut dire être autonome ? Un cercle total, comme à la ZAD où une équipe sélectionne les arbres qu'il faut couper, une autre les coupe, ils sont délignés sur la scierie de la ZAD puis coupés en planches pour construire les cabanes qui bordent le lieu où l'arbre a poussé ?

Et puis Le Rouge et le Noir, ce lieu où chacun vient cultiver un potager et repartir chaque mercredi avec des légumes ? Le non-marché où les choses sont vendues à prix libre et garantissent une solution alimentaire pour tous ? La Ferme Légère qui peut vivre sans électricité ?

«écologie» : pour Hervé Kempf (journaliste et écrivain né en 1957), «c'est un mot qui me paraît bien fonctionner parce qu'il est universel et que tout le monde en France met un sens dessus (pas forcément le même, d'ailleurs). Le terme est problématique - ça implique qu'on doit en discuter, ce qui pour moi est essentiel - mais il est bien vivant et stimulant»

Hervé Kempf, *Un sol commun*, p.28

Il est facile de se faire des fausses idées sur l'autonomie.

Sur la ZAD, il y a un atelier vélo à la Wardine, dont les habitants s'occupent. Il est cependant un peu «délaisser». L'autonomie de déplacement (parfois appelée Vélonomie pour ce cas précis) a été d'une importance cruciale sur le territoire de la ZAD pendant la lutte. Maintenant que les routes sont utilisables en voiture et que les gens roulent vite, il y a moins de vélos.

Un atelier vélo, sur le principe, on peut penser : « c'est facile à mettre en place ». En réalité il faut un hangar, de l'espace pour étaler les pièces, un toit, une dalle pour ne pas perdre la moindre vis qui nous échappe ; et au-delà de ces aspects matériels, il faut de la dynamique, un groupe motivé. Que se passe-t-il si la personne qui porte le projet s'en va ? Tout s'essoufle si vite ? Ces «ateliers fantômes» questionnent la notion d'autonomie et l'énergie qu'ils nécessitent.

L'«écologie» ou la «meilleure manière de faire», avec un impact carbone bas, parfois ce n'est pas le chanvre ou le bois, mais les matériaux qu'on récupère dans une partie que l'on détruit, ou bien qui appartenait aux voisins, et qui constituera les nouveaux murs. À Chirols cette question du réemploi est très présente, ils ont des immenses ateliers bois, métal ... des grandes banques de matériaux récupérés lors de destruction, et qui vont servir à nouveau. C'est un peu le *Ikea* de l'écolo.

Et au milieu de tout ça, de tout ce travail méticuleux de choix, de tri, d'attention aux choses, on retrouve les grands méchants loups, Gedimat et autres grandes chaînes de la construction. Ils sont moins chers, disponibles partout, tout le temps. Ils sont très forts.

Et leurs sigles paraissent tout à coup nous étonner, ici au bout du monde.



④ Gedimat, en bas de chez vous, même proche de la rivière au fond de la vallée. Chirols, Ardèche.



④ Atelier bois du moulinage de Chirols

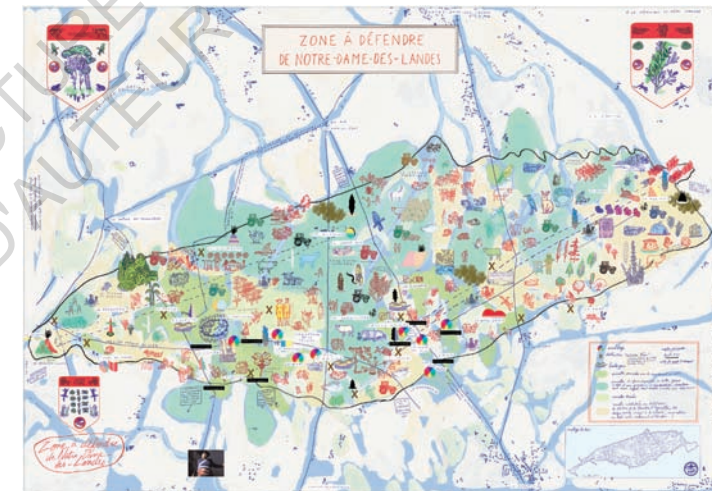


Gravure sur cuivre (1595-1596) par Abraham Ortelius
Utopia, de Thomas More.

«Origine mythique, lieu clos, parfaitement protégé de toute agression du dehors : *Utopie* est alors prête à devenir la société idéale. L'on voit que sa première caractéristique est le repli, la tentation de l'autarcie, ou du moins la volonté de limiter au maximum tout contact avec l'extérieur, conçu comme hostile et dangereux. Loin de vouloir promouvoir ou exporter leur modèle de société, les Utopiens, comme les habitants de toutes ces cités idéales, veulent surtout filtrer les entrées, garder intact et protégé de toute influence leur bonheur, et figer dans le temps leur mode de vie. Sociétés isolationnistes, elles échappent à l'Histoire.»

philo-lettres.fr, Thomas More, *Utopie* (1516)

Thomas More (1478-1535) est un juriste, historien, philosophe, humaniste, théologien et homme politique anglais.



représentation de la ZAD de NDDL
aux éditions *À la criée*

Sur le territoire de la ZAD, nous croisons tout un tas de gens. Certains d'entre eux habitent à la Clémenterie, un collectif des Cévennes dont on entend parler à Chirols par Léna qui y est allée. Certains habitants de la ZAD naviguent entre Notre-Dame-des-Landes, la France et même l'Europe pour soutenir d'autres luttes. Le territoire de la ZAD attire des marcheurs, des botanistes, des agriculteurs ; négocie avec le gouvernement pour légaliser l'occupation de parcelles ; s'accorde avec EDF pour se raccorder au réseau. Des voyageurs, des visiteurs, des chercheurs, des scientifiques, des spécialistes de sciences humaines et sociales, des écrivains ... arpentent la ZAD. C'est un croisement de chemins, un quai de gare qui voit entrer, passer, sortir des personnes et leurs convictions.

«Vous pouvez souhaiter le meilleur des mondes et vous avez le sentiment, en le faisant, que vous n'avez plus de comptes à rendre à la réalité.»¹

La volonté de «changement de mode de vie» qui accompagne beaucoup de personnes (de tout âge !) et qui pousse parfois à vivre en collectif peut amener à des désillusions totales. Vivre en collectif dans l'objectif de s'isoler d'un monde jugé mauvais ne nous a pas semblé être un moteur efficace pour assouvir un besoin de nouveauté, de légèreté, de joie.

Ainsi comme l'exprime Marielle Macé, le lieu nouveau qu'elle nomme «cabane» n'existe **«pas pour se retirer du monde, s'enclorre, s'écarter, tourner le dos aux conditions et aux objets du monde présent. Pas pour se faire une petite tanière dans des lieux supposés préservés, et des temps d'un autre temps (...) mais pour leur faire face autrement, à ce monde-ci et à ce présent-là. (...) C'est avec le pire du monde actuel que les cabanes souvent se font, (...) par ce pire et par les gestes qui lui sont opposés».**²

Pour elle, la cabane au sens de refuge s'inscrit nécessairement dans le «vrai monde». Les pensées développées par ce «refuge» (elle entend la cabane comme un lieu où créer de nouvelles pensées) peuvent être radicales, mais certainement pas omettre le monde dans lequel elles prennent racine. De la même manière, Yona Friedman dessinait la ville spatiale comme une utopie au-dessus de la ville, pensée dans la ville et non dans un monde imaginaire; pour que cette utopie soit un outil que l'on malaxe immédiatement dans le réel.

Florian, un ardéchois rencontré à Chirols, nous raconte son interprétation des «communautés» en Ardèche du sud. Il nous explique l'histoire d'un grand mouvement communautaire dans les années 70, qui a fait émerger des groupes importants (d'une dizaine à plus de cent personnes parfois) qui partageaient tout. Ces communautés étaient relativement fermées sur elles-mêmes et ont fini par s'auto-détruire car leurs idéaux étaient difficilement applicables au long terme. En comparaison, aujourd'hui il a l'impression de voir plus de petits collectifs qui fonctionnent en réseau avec une constellation d'autres collectifs alentours.

Ce réseau permet d'ancrer son mode de vie dans un engagement à plus grande échelle. C'est le cas des Soulèvements de la Terre. Chaque collectif qui lutte sur un territoire précis se déplace, soutient, et communique avec différents groupes qui soutiennent ces mêmes causes. «le local, c'est le global moins les murs», dit Michel Torga, ce à quoi Michel Lussault ajoute :

«Le local, c'est le global moins les murs, plus les systèmes de liens».

«Les systèmes institutionnels actuels, généralement basés sur des intégrations pyramidales, ont laissé de côté l'inventivité et la spontanéité des initiatives locales - détruisant d'une certaine façon la diversité des expressions collectives. (...) le défi absolument central de ce siècle semble être de trouver des articulations entre des façons locales d'habiter le monde et leur intégration à des systèmes institutionnels qui les fédèreraient sans détruire leurs particularités»

Philippe Descola dans *Un sol commun*

¹ Utopie de Thomas More dans philo-lettres.fr

² Marielle Macé, *Nos Cabanes*

Lorsque nous assistons à l'Assemblée des Usages à Notre-Dame-des-Landes, un débat houleux nous marque. Cette assemblée regroupe tous ceux qui ont un usage, quel qu'il soit, du territoire de la ZAD. Dans cette expérimentation à ciel ouvert, chacun est libre de s'installer où il veut. Ce qui fait parfois des remous.

Certains arrivent avec de beaux projets paysans, artistiques, artisans et un capital social conséquent. Ils ont choisi de venir ici par conviction politique. D'autres, plus démunis, trouvent le bocage zadiste pour se réfugier sans devoir rendre de comptes à personne.

Qui peut être accepté sur le territoire ? Est-ce que la question se pose ? Tous ne sont pas d'accord.

«attendez, on est sur la ZAD. On ne peut pas se permettre de parler comme ça, faut se rappeler d'où on vient, de quelle lutte, je suis désolé il y a du vocabulaire à ne pas employer», s'offusque un homme d'une soixantaine d'années.

Lorsqu'un feu intentionnel a été déclenché sur la scierie de la ZAD, il a fallu régler ce conflit en interne, et faire preuve d'intelligence collective pour ne pas répondre par la violence.

Les habitants de Notre-Dame-des-Landes ne veulent pas appeler la police, appliquer une sanction, ni avoir de texte de loi. Ils ne veulent pas devoir un certain nombre d'heures de travail au collectif.

Ils tentent de s'extraire d'un modèle qui ne leur correspond pas. Ils se retrouvent face à la nécessité d'inventer, de créer, d'imaginer de nouvelles réactions aux problèmes qu'ils rencontrent.

Est-ce qu'un lieu collectif destitue le pouvoir en place, ou institue une nouvelle forme de pouvoir ?

«Destituer, précisément, c'est ne pas réinstituer – mais le pouvons-nous ? Ici, une vue spinoziste des institutions répond que la puissance du collectif s'exerce nécessairement et que, par «institution», il faut entendre tout effet de cette puissance.

Donc que le fait institutionnel est le mode d'être même du collectif.

S'il en est ainsi, chercher la formule de «la vie sans institutions» est une impasse. En matière d'institution, la question pertinente n'est pas «avec ou sans ?» – il y en aura.

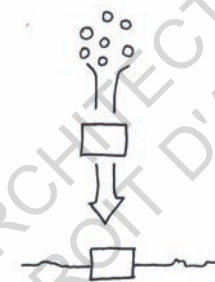
C'est celle de la forme à leur donner.

Assurément il y a des institutions que nous pouvons détruire (le travail).

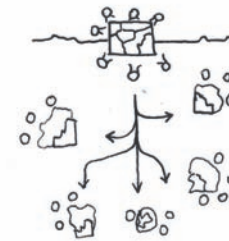
D'autres que nous pouvons faire régresser (l'argent).

D'autres enfin que nous pouvons métamorphoser. Pour, non pas « vivre sans », mais vivre différemment.»

Frédéric Lordon, *Vivre sans* (Frédéric Lordon est un philosophe et économiste et philosophe français, directeur de recherche au centre Européen de sociologie et de science politique du CNRS.)



Un groupe crée une organisation, un pouvoir, des normes qu'ils définissent eux-mêmes. Ils instituent cette organisation.



Une organisation est défilée par des groupes. Ils bouleversent la forme de pouvoir existante. Pour, peut-être, en créer de nouvelles à partir de celle défilée. C'est la destitution d'un pouvoir. Ou la ré-institution ?

Ce schéma tente d'illustrer la citation précédente de Frédérique Lordon.

Pour lui, le «changement» sera institutif. Il sera macro, il viendra des politiques, des grandes décisions. Mais est-ce qu'un changement macro arrivera grâce à tous les petits «micro» développés dans les collectifs ? D'ailleurs, y a-t-il du sens à opposer micro et macro ?

Peut-être qu'ils fonctionnent toujours de pair.

Et que «vivre différemment», plutôt que «vivre sans», c'est quelque chose qui est déjà éprouvé par des collectifs, tout autour de nous.

Une organisation minutieuse est développée dans chacun : la puissance «institutionnelle» du collectif s'exerce bien.

Un lieu collectif est toujours érigé par des règles plus ou moins nombreuses, écrites ou verbales, tacites parfois.

Chez les Compagnons, Cedric nous dit : *«ici c'est comme un lieu collectif mais un peu à l'inverse, ça veut dire, les règles elles sont affichées, là. On les respecte parce que c'est traditionnel, on joue le jeu, c'est la transmission notre moyen d'apprentissage donc les traditions sont très respectées, on ne remet pas ça en question»*.

A la Cie.Rit, ils vont accueillir un nouveau foyer, c'est l'occasion d'écrire des règles restées verbales. *«On avait pas de règle au départ alors on a tout testé, un jour j'ai étendu tout mon linge dans la rue couverte, il y avait des draps partout en l'air et Pierre il m'a dit : non là ça le fait moyen ton bordel, je l'ai rangé voilà c'est devenu une règle : pas de draps partout dans la rue couverte»*, nous raconte Yvan.

L'occupation transitoire (cf article **La Vallée aux volets fermés**, page 190) permet à un groupe de s'emparer d'un lieu pour une période définie.

Le collectif Zerm occupe le Monastère des Clarisses pour 4 années et répond aux demandes de la mairie de Roubaix.

En parallèle, ils ont eux aussi des objectifs précis pendant leur période de vie au Monastère.

Toute occupation transitoire institue un fonctionnement dans un lieu donné, pour un temps donné. On se questionne sur ce qui reste après l'occupation transitoire.

Tout ce qu'un collectif déploie pendant un temps finit un jour par disparaître. Mais ces dynamiques d'occupation s'inscrivent dans la réalité.

Et de nombreuses personnes viennent voir ce qui s'y passe, s'inspirent, discutent.

C'est ce qu'on se dit aussi à la Ferme Légère, qui n'a pas la portée «éphémère» d'une occupation transitoire, mais qui peine à s'ancrer dans son environnement car toute leur énergie est déjà utilisée pour faire fonctionner le lieu.

Chaque personne qui passe par la Ferme Légère repart cependant avec, en tête, la vision réaliste d'un collectif qui vit (presque) en autonomie énergétique et alimentaire. Cette vision se transmet. Elle existe sur une carte, elle existe dans les discussions.

Cécile Gaudoin, architecte du projet de la Cie.Rit insiste sur le caractère exceptionnel du projet des ciriens.

« La Cie.Rit c'est un contre exemple de l'habitat partagé ».

Ils ont mis en place une multitude de petits actes pour anticiper et limiter les conflits, ménager leur santé et trouver l'équilibre dans leur vie personnelle.

À commencer par le choix de l'architecte, ils ont renoncé à l'idée de faire travailler leurs amis; trouvant chacun le sien plus compétent que celui du voisin. Cécile Gaudoin l'heureuse élue rencontre le groupe puis chacune des 4 familles individuellement. Ils s'organisent de la manière suivante: lors des réunions avec l'architecte, 2 membres du groupe portent la parole du collectif à tour de rôle. Elle nous fait part de sa reconnaissance envers le groupe qui ne prendra jamais de décision face à elle sans s'être concertés collectivement d'abord.

Les habitants de la Cie.Rit et l'architecte nous racontent leur surprise face à la fluidité des échanges et des prises de décision. Tous inquiets lors de l'attribution des logements dans le bâtiment, ils ressortent pleinement satisfaits.

La communication doit être au centre des préoccupations d'un groupe (dès que 2 personnes sont concernées).

« Là ils sont à un point où ils n'arrivent plus à prendre de décisions » c'est la phrase choc de Guillaume.

Guillaume c'est un jeune homme de 25 ans qui a grandi dans un habitat partagé monté par un groupe d'amis dans les années 80. Sans cadre ni règles, le lieu a toujours fonctionné en communiquant lorsqu'il y avait la moindre friction.

Mais les temps changent et les gens évoluent. Les enfants partent et les parents retraités et seuls voient les choses différemment. Un des couples décide de partir vers de nouveaux horizons mais la question financière les rattrape.

Comment vendre sa part alors qu'elle a été achetée trois francs six sous, 30 ans auparavant, sans possibilité de spéculation ? Comment être le plus juste possible sans n'avoir jamais écrit de règles ? Comment prendre des décisions lorsqu'il devient impossible de communiquer ?

Et comment ça se passe lorsque la règle dirige le groupe ?

C'est le cas chez les compagnons du devoir. Le poids de la tradition est tellement fort qu'il régit la vie du collectif. Ici, c'est la mère de maison qui s'occupe du bon fonctionnement du lieu. Elle est la référente pour les demandes administratives, les soucis du quotidien, la gestion de la cuisine, etc.

« La vie en communauté ça passe par des règles, c'est pour ça qu'il y a un temps d'apprentissage. Plus t'es nombreux, plus t'es dans le rythme des règles, on est formatés à travailler » nous dit Flavie.

Les horaires de travail sont clairs et définis. Et le fonctionnement des maisons est quasiment identique dans chacune d'elles. Les compagnons sont amenés à beaucoup voyager et à changer régulièrement de lieu de vie (surtout pendant leur tour de France). Cette rigueur dans les règles crée une sensation d'appartenance qui permet une adaptabilité rapide à chaque changement.

Ce fonctionnement particulier est dirigé par un système hiérarchique très présent. Lorsque nous sommes arrivées dans la maison, chacun d'entre eux s'est présenté par un nom un peu étrange (périgord, blésois, alsacien, ...) venant presque gommer une individualité qui aujourd'hui rayonne seulement au sein de cette communauté.

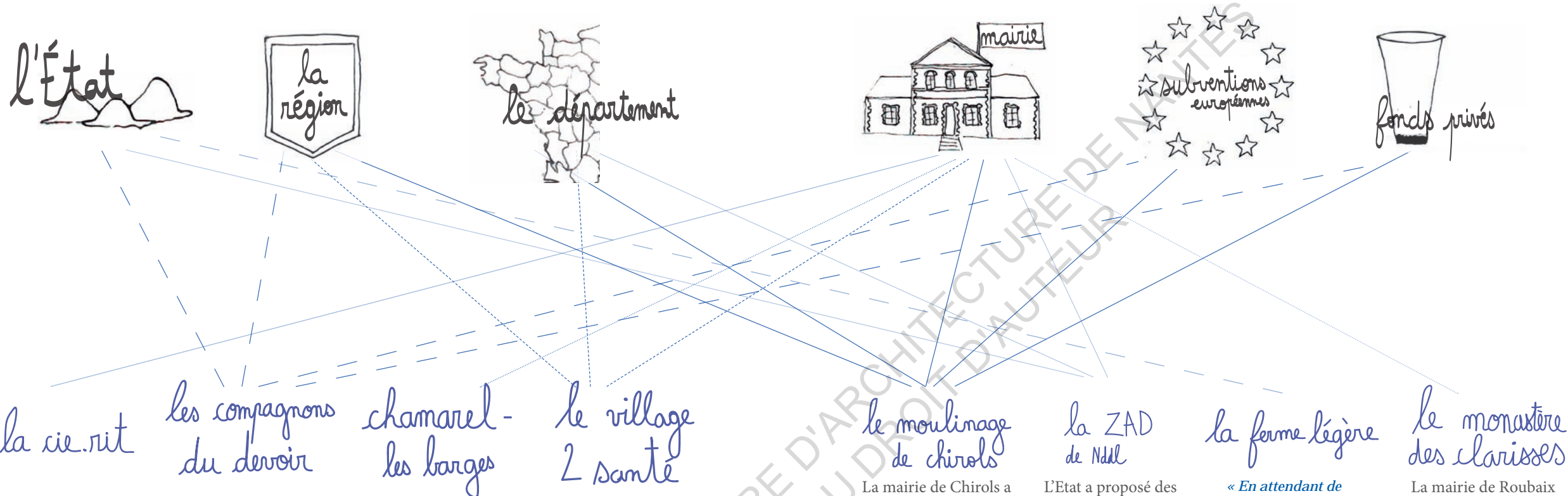
Tous ces collectifs s'auto-instituent par leur fonctionnement, et par des règles.

Cependant ils se sont institués dans une société précise, à un instant précis. Ils dépendent en quelque sorte d'institutions.

À Saint-Germain-sur-Ille, une liste électorale a été montée par des habitants du village et certains habitants de la Cie.Rit qui accueille les réunions dans sa salle commune.

Ces à-côté «politiques» sont en lien avec l'habitat de la Cie.Rit et entretiennent l'émulation collective du village. Les habitants développent la volonté de participer aux cadres qui les entourent ; à prendre part à ces institutions.

Sur la page suivante, on essaie de retracer lieu par lieu quelles institutions ont participé au développement de chaque projet.



La mairie de Saint-Germain-sur-Ille soutient le projet de la Cie.Rit. Elle aide le groupe à accéder au foncier. La SCCC de la Cie.Rit achète la parcelle puis la divise.

Le mouvement compagnonnique est une association, qui se finance par de multiples biais : les taxes d'apprentissage reçues en tant qu'organisme de formation, l'accueil des jeunes et les actions de formation, des subventions régionales au titre de la formation par apprentissage, le paiement des heures de formation payées par des entreprises pour les jeunes en apprentissage, des financements européens, des dons et legs, du mécénat, des cotisations de membres...

L'association Chamarel-les-Barges est locataire de la SAS coopérative du même nom, qui est gestionnaire de la construction de leur immeuble. La mairie de Vaulx-en-Velin a bien voulu aider l'association, s'ils pouvaient trouver un bailleur social qui se porte garant de l'immeuble. C'était donc une aide «à conditions». La mairie ne voulait pas aider une copropriété sans garant.

La ville d'Echirolles a aidé le Village 2 Santé à se créer, et notamment à faire les études de faisabilité. Ensuite, la métropole a aidé le lancement du projet à hauteur de 150 000 euros, la région à hauteur de 200 000 euros, et le département à hauteur de 100 000 euros.

La mairie de Chirols a apporté son soutien au projet du Moulinage. Elle a baissé le prix de la parcelle en vue du projet qui s'y préfigurait. La coopérative du Moulinage de Chirols a pu accéder à ces 6500m² de bâtiment pour 200 000 euros. L'association (et la coopérative) sont également soutenues par le Parc Naturel Régional des Monts d'Ardèche, par des subventions européennes, par la Fondation de France, la région Auvergne-Rhône-Alpes et la communauté de communes.

L'Etat a proposé des COP aux habitants : Convention d'Occupation Précaire. Ces baux signés à la mairie de Notre-Dame-des-Landes attestent que les constructions qui se trouvent sur les parcelles concernées ne seront plus détruites. Ensuite, le Conseil Départemental 44 et l'Etat comptent mettre 2,3 millions d'euros dans des projets collectifs d'agriculture sur le territoire de la ZAD, pour préserver les terres et soutenir l'agriculture biologique avec les habitants.

« En attendant de trouver la bonne idée économique, utilisons sans honte les subventions à la décroissance que sont les APL et le RSA ! Même si nos activités économiques s'équilibrent à peine sans nous offrir de salaire et que ce sont les subventions précédemment citées qui nous permettent de vivre, c'est toujours mieux que l'agriculture de synthèse. En effet cette dernière, en plus de dézinguer son lieu de travail et notre lieu de vie, n'est pas rentable non plus sans les subventions de la Politique Agricole Commune »

Un des habitants de la Ferme Légère dans la Revue Passerelle Eco, Carcelle 71190, La Chapelle sous Uchon.

La mairie de Roubaix lance un appel à projet pour une occupation transitoire du Monastère des Clarisses, dans le cadre du projet Lille Métropole 2020, capitale mondiale du design. Le monastère est la future «Maison de l'économie circulaire et le Zero déchet». Le collectif Zerm a signé un bail de locataire avec la ville qui reste propriétaire du bâtiment. Une gouvernance partagée a été convenue.

Protection participation citoyenne

Messages explicites, objets implicites

- p. 156 . le panneau des voisins vigilants
- p. 160 . histoire de la publicité et hiérarchie de l'information
- p. 168 . informer n'est pas communiquer
- p. 172 . outils du consensus
- p. 174 . outils du fonctionnement
- p. 178 . objet public, objet commun ?
- p. 180 . la boîte à livres
- p. 182 . sélection d'objets communs

Communiquer à un grand nombre, tel est le propos de cet article ! Quel langage employer ? Comment ne pas mélanger information, publicité, communication ? Loin des calculs manipulateurs des publicitaires, le collectif se parle. Il se parle comme le crieur du XVIIIème siècle. Il utilise les mots et les objets pour donner des informations efficaces, concises et compréhensibles par tous.

Ode à ce cher panneau qui peuple nos villes et villages.

Ce grand oeil qui vous regarde c'est celui de vos voisins. Méfiance, méfiance ! Regardez autour de vous et prévenez la «petite délinquance». Ce dispositif «simple, efficace et gratuit» (dixit le gouvernement) renforce les liens sociaux, rassure la population et améliore la réactivité des forces de l'ordre (dixit le site internet de la mairie de Thairé). Avec ça on est sauvés !
Et vous ne devinez jamais : pour faire partie de cette communauté des yeux ouverts, il faut vous manifester auprès de la Mairie, être retenu (!) et faire une petite formation auprès de la gendarmerie. Et l'on fera de vous un bon voisin vigilant.

Peut-être pourrions nous décortiquer un peu plus ce panneau. Et lui décerner le prix de la communication à autrui.

PROTECTION PARTICIPATION CITOYENNE

Le rouge c'est la couleur des panneaux d'interdits ou de dangers sur la route. Pas besoin d'une thèse en colorimétrie pour associer le rouge à la couleur du stylo de nos instits pour corriger nos fautes. Le rouge c'est l'autorité, et la majuscule agresse.



René Magritte,
Le Miroir Faux, 1928

Bien loin de développer ici une grande théorie complotiste, l'oeil est, malgré lui, un attribut de la divinité. L'oeil représente l'omniprésence, l'omniscience, la connaissance ultime du fait de tout voir, tout savoir et agir en conséquence. Les grands cils en triangle pointus vous piquent rien qu'en les regardant. Et cet anneau noir épais qui entoure ce doux bleu ciel sertie et contraint la grande pupille dilatée.

immédiate

définitions cnrtl:

- .Qui ne comporte ni agent ni moyen intermédiaire.
- .Qui met en rapport les deux termes d'une relation sans l'interposition d'un troisième terme.
- .Qui établit un rapport entre deux pensées sans aide intermédiaire, qui saisit causes et conséquences sans avoir recours au syllogisme.

Raisonnement déductif rigoureux se fondant sur les rapports d'inclusion et d'exclusion des propositions sans qu'aucune proposition étrangère soit sous-entendue.



nuances de panneaux «voisins vigilants»

si ça continue
je demande
l'asile à la
Birmanie

SAINT-GERMAIN
ZOUGES - LA-PÉR

08/12

On se retrouve au café?



Nous sommes quelques uns à trouver tristes les portes fermées du bar « Le Saint-Germain », alors le lundi soir, on se retrouve (désormais en visio) pour imaginer comment faire pour qu'elles ré-ouvrent. Et échouons sur ce qui pourrait nous faire rêver à l'intérieur. Nous en sommes au tout début, à la récolte.

En savoir plus en ligne sur saint-germain.org
ou à l'épicerie du village.



Rejoignez-vous connaître !
01 16 50 (Thierry) ou 06 20 99 58 01 (Hélène)

PROCHAINEMENT À SAINT-GERMAIN SUR-ILLE (35)
DÉCOUVREZ VOTRE NOUVEL APOICULTEUR

MIEL DE MENHIR

Pour cette belle initiative voit le jour,
NOUS AVONS BESOIN DE VOUS!
Soutenez le projet en contribuant à notre
campagne de financement participatif!

FINANÇEMENT PARTICIPATIF OPORTUNISABLE SUR [MIMOSA](https://www.mimosamoney.com)

LA PROTECTION DE LA BIODIVERSITÉ EST AU CŒUR DE NOS PRÉOCCUPATIONS - NOUS VOUS PROMETTONS UN MIEL DE QUALITÉ, LOCAL ET RESPECTUEUX DE L'ENVIRONNEMENT!

Pour en savoir plus, rendez-vous :
www.mieldehenhir.fr

D'ÉTÉ

BEAUX JOURS

HURON
TOI GE

JEAN-MARC NICOLAS
COMMISSARIAT : PHILIPPE COLIN

À CIEL OUVERT
→ PARCOURS D'ŒUVRES
DANS L'ESPACE PUBLIC

ART CONTEMPORAIN
À BAZOUGES - LA-PÉR - JUSTE



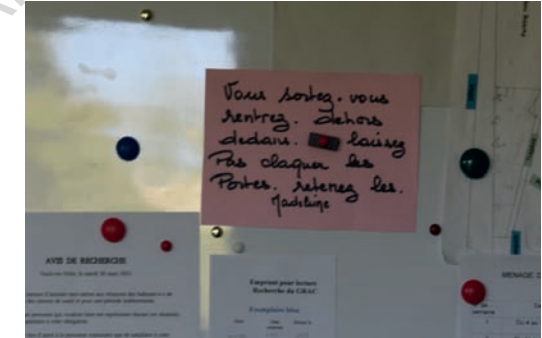
NOUS

④ photo page précédente prise à Saint Germain-Sur-Ille sur un panneau d'affichage public pour le projet d'un café associatif géré par les habitants du village.

«Aujourd'hui la société et les technologies de l'information ont confiné depuis longtemps ces rendez-vous solennels de communication gouvernementale, bien avant qu'une épidémie ne court les rues.»¹



Fig. 206. — Types parisiens : Le crieur public. — D'après Humbelot.



message de Madeleine sur le panneau d'affichage dans le hall d'entrée de Chamarel-les-Barges

Histoire de la publicité:²

.Au Moyen Âge, les ordonnances royales et annonces commerçantes sont diffusées auprès du peuple par des crieurs publics, représentant ainsi la publicité de l'époque.

.L'imprimerie au XVe siècle rend l'information accessible au grand public. Des feuillets publicitaires sont distribués à la main dans les rues et des affiches tapissent dès lors les murs des villes.

.En 1539, François Ier décrète que les ordonnances seront rédigées à la main en français et accrochées au mur, à la vue de tous après avoir été dites par un crieur.

«Le crieur attiré, voire assermenté, représente l'autorité lointaine qui s'exprime aux yeux et aux oreilles de toutes et tous. Sa présence familière signale la prise de parole politique dans le tumulte du paysage très sonore des villes médiévales.

Le plus important dans sa mission : l'efficacité dans la transmission du message.»¹

C'est parfois similaire dans les collectifs. Le message a une vertu souvent informative avec parfois des touches d'humour pour amuser la personne qui le lit, convaincre, séduire. Des codes de représentation sont utilisés pour tenter d'attirer l'œil: codes couleur, typo, taille du papier La hiérarchie des informations peut s'organiser sur un grand tableau: les choses à ne pas manquer, les infos urgentes ... ou se ranger dans un classeur, prêt à être consulté n'importe quand.

Ici, le sujet concerné n'est ni l'objet ni rien d'autre à visée commerciale. Le message est un simple moyen de communication.

L'information est aussi hiérarchisée.

À qui je m'adresse ? Quelle est l'échelle de mon écriture par rapport à une taille humaine ?

Mon message doit-il se voir de loin ?

C'est une question très importante pour les panneaux de signalisation.

Sur l'autoroute les panneaux sont très grands et visibles de loin pour être lus même en roulant vite. Dans les villes, les panneaux sont plus petits surtout lorsqu'ils indiquent des itinéraires piétons ou vélo.

Au Moulinage de Chirols, un immense panneau indique le lieu puis lorsqu'on s'approche à pied, une quantité d'informations supplémentaires est lisible: les horaires d'accueil du public, les prochains événements, quelques contacts du lieu...

Dans les intérieurs, on trouve beaucoup d'information papier.

Souvent affichés sur des tableaux, on peut aussi les retrouver plus discrets dans des classeurs.

C'est le cas à la Ferme légère où le mur affiche les plannings des semaines à venir, des événements dans le coin, les contacts des derniers visiteurs... Les classeurs rangés dans la bibliothèque contiennent des textes plus longs qui racontent l'évolution du lieu depuis son origine (chartes, témoignages, étapes de construction ...).

Les dernières informations sont punaisées sur des tableaux par dessus les plus anciennes.

À Chamarel-les-Barges, Madeleine a laissé un message écrit à la main sur un papier rose. L'écriture est grosse comparée aux autres documents tapés à l'ordinateur et le ton est chantant. Plutôt que d'écrire: «merci de retenir la porte» ou «attention à ne pas claquer les portes», l'expression choisie est réfléchie et amusante. Elle signe en son nom et admet alors que les portes qui claquent la dérangent.

¹ France Culture, *Quand la communication du pouvoir politique se faisait en criant*

² histoire de la publicité: wikipedia.org



2





Le MOULINAGE
De CHIROLS



FONCTIONNEMENT INTERNE

Document 1: Informations générales sur le fonctionnement interne.

Document 2: Tableau de suivi ou calendrier.

Document 3: Document principal de fonctionnement interne.

Document 4: Document de suivi ou liste.

Document 5: Document de suivi ou liste.

Document 6: Informations générales.

DANS LE SAC PÉRIODIQUE

À LA DÉCOUVERTE




INFORMATIONS PARTAGÉES



Document 7: Informations partagées.

Document 8: Informations partagées.

Certificat de Bon-Responsable



Document 9: Certificat de Bon-Responsable.

Document 10: Informations partagées.

Tour d'expression culinaire & Cie



Document 11: Tour d'expression culinaire & Cie.

ÉCONOMISER L'EAU DANS LA MAISON EN PÉRIODE CRITIQUE

Document 12: Économiser l'eau dans la maison.

Vous nous aimez ? Aidez-nous !

Document 13: Vous nous aimez ? Aidez-nous !

Recevez nos nouvelles

Document 14: Recevez nos nouvelles.

ASSOCIATION ENTRE VOUS ET WOOD, UN SAISON LA CHASSE DE WOOD

Document 15: Association entre vous et Wood.

COLENAZIONALE SUPERIEURE DOCUMENT SOUMIS

et

photos pages précédentes

1. panneau d'indication dans le centre-bourg de Saint-Germain-sur-Ille
2. Entrée vers le Moulinage de Chirols
3. Panneau d'affichage à la Ferme Légère

Ne mélangeons pas tout.

Différentes catégories de messages sont visibles dans l'espace public.

Tous relèvent d'une forme de publicité, qui se définit jusqu'au XVI^{ème} siècle comme l'action de rendre public, accessible et ouvert à tout un chacun: *res publica*, qui concerne le peuple dans son ensemble.

Deux siècles plus tard, le mot publicité prend la tournure de quelque chose de notoire, de très connu. Des artistes s'emparent de la réalisation d'affiches publicitaires. Se développe alors l'idée d'une globalité et donc de diffusion d'information.

Découle de cette évolution, la dimension commerciale et influente de la publicité.

L'information, à son origine, se veut objective. Les journalistes sont des donneurs d'information grâce à des sources et des points de vue variés. Or ils ont tendance à se perdre en ciblant leur propos et en guidant le lecteur vers un but bien précis.

Dans le collectif, on retrouve *information* et *communication*.

Dominique Wolton est fondateur et directeur de l'Institut des sciences de la communication au CNRS, il développe une théorie sur la communication dans un petit livre intitulé *Informer n'est pas communiquer*. Pour lui, l'information est un message tandis que la communication est plus complexe, elle induit une relation. «Elle pose la question de l'autre et n'a de sens qu'au travers de l'existence de l'autre et de la reconnaissance mutuelle.»

«Communiquer c'est organiser la cohabitation. Et la cohabitation est autre chose que la connexion ou la juxtaposition. On peut être connecté, notamment par internet, en réalité juxtaposé, sans qu'il y ait cohabitation. Cohabiter c'est le résultat d'une volonté et d'une action. C'est un choix qui demande du temps et de la volonté, et n'est jamais statique.»

<http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/publicite-lexique/>

Wolton Dominique, *Informer n'est pas communiquer* CNRS éditions, Paris 2009

«Il y a une inversion des rapports. Quand vous avez un système économique qui se base sur la publicité, vous n'êtes plus sujet de la transaction : vous en êtes l'objet. Le client, c'est le publicitaire, le vendeur est le développeur de l'application, et le produit qu'on vend, c'est vous. Ça change tout.»

Bayart Benjamin, *Le prix du gratuit*, France Culture épisode 3: *gratuité, données, publicité*

Benjamin Bayart (1973-) est un militant pour les libertés fondamentales dans la société de l'information.



Ⓔ règles de vie à l'usine Cavois-Mahieu, Roubaix

Dans l'ancienne filature de Roubaix gardée dans son jus, nous sommes tombées sur cet écriteau à la tournure surprenante. Plutôt que d'utiliser les mots qui interdisent, les ouvriers étaient ici autorisés à se laver les mains. Cette diction pourrait avoir une tournure donneuse d'ordres mais elle responsabilise plutôt la personne concernée à considérer cet acte comme un droit, un conseil, une liberté.



affiche vue sous un abribus

Que dire de cette belle publicité de l'agglomération lyonnaise ? Comment convaincre une majorité à utiliser le covoiturage ? L'humour bien sûr ! Et même l'amour ! Ce « coup de com » a décidé de miser sur la surprise du lecteur qui regarde les deux visages, lit le texte curieux au vu de l'écart d'âge important de ces deux hommes et s'interroge sur le sujet de la publicité. Il suffit alors de lire les petites lignes pour comprendre qu'il s'agit du covoiturage. Une hiérarchie de l'information est extrêmement pensée dans la composition de l'affiche. C'est un travail rarement visible dans les lieux collectifs où le but est avant tout de communiquer de manière efficace pour faire passer un message.



Ⓔ publicité dans les rues de Saumur

Saumur, le 13 mars 2021. Cette publicité utilise des mots « flash » pour interpeller le passant. Il donne une deuxième leçon, sous entendu qu'au moins une autre existe. Les tontons flingueurs, normalement penchés au dessus de bouteilles d'alcool et de cookies, sont ici entourés de savons. Une référence cinématographique est revisitée pour parler à un plus large public et « créer et maintenir un climat le plus apaisé possible tout en faisant passer le message important du respect des gestes barrières ». (cf le maire de la ville de Saumur) La ville de Saumur a appelé à penser une campagne de communication spéciale « covid » ; ce que les lycéens en arts appliqués ont fait en proposant leur travail au Maire.



Ⓔ affiche informative à Saint-Germain-sur-Ille

Sur ce petit panneau d'affichage pris en photo dans le village de Saint-Germain-sur-Ille, le but du message est bien précis. La tournure quant à elle peut poser question. Est-ce une forme de critique de notre société où la moindre action coûte de l'argent ? Est-ce un message très sérieux encadré en rouge et terminé par un point d'exclamation donneur d'ordre ? Nous avons préféré le mettre dans la catégorie humour...

Toutes ces communications visuelles découlent souvent d'informations d'abord énoncées à l'oral. Sur l'affiche «Bien se laver les mains», une information relativement banale est donnée. Comment représenter ces informations ? Sous quel format ? Quel langage ? ... L'affiche finale découle d'échanges, de conversations. Et converser n'est pas seulement échanger verbalement mais c'est aussi, «au sens attribué autrefois de vivre ensemble, de s'associer» comme le formule Kwame Anthony Appiah, philosophe qui s'intéresse au langage. Cette manière de s'associer, de converser constitue le socle du fonctionnement des 8 collectifs rencontrés.

La plupart fonctionnent au consensus: *«le but n'est pas que tout le monde soit d'accord mais que personne ne soit contre la décision finale»*, nous dit Alex du Moulinage. Arriver à ce consensus implique de se retrouver, de débattre, de négocier.

Dominique Wolton explique que la communication n'est jamais une pratique naturelle mais le résultat d'un processus fragile de négociation. Et la communication existe parce qu'il y a *incommunication*. L'*incommunication* suppose l'acceptation de rapports humains et sociaux égaux. S'installe alors une cohabitation.

Pour communiquer, les collectifs utilisent des réseaux internet (listes de mails, groupes signal, whatsapp, facebook etc...).

Cette manière de communiquer permet de s'organiser, d'échanger des informations factuelles mais n'est pas le lieu du débat.

Sur la ZAD de Nddl, les habitants échangent via l'application *Signal* (qui assure un maximum de confidentialité) pour s'envoyer des informations en nombre et programmer des rendez-vous collectifs de visu. Pour communiquer plus largement vers l'extérieur de la zone, ils utilisent des chaînes de mail. Une conversation existe, entre autre, pour faire appel à des bénévoles sur le chantier de la future «école des Tritons»

À l'échelle du village de Saint-Germain-sur-Ille (environ 900 habitants) une grande partie des habitants sont liés par des chaînes de mails qui permettent de s'échanger des services, de mettre en commun des objets ou des idées.

Ces échanges ont fait naître l'envie de remettre en route le café du centre bourg qui n'a plus d'activité.

Pour concrétiser des envies et des projets, il faut que les gens se sentent libres de parler, de communiquer, de se sentir chez eux. Il faut mettre en place un système qui permet de renouveler facilement les occupants et de les intégrer le plus fluidement possible au projet.

Les réunions sont à l'oeuvre dans tous les lieux visités.

Plénières, AG des usages, réunion émo (émotions), ...

Derrière leurs intitulés sophistiqués se cache souvent un fonctionnement similaire au consensus (pas de vote, mais des décisions prises par la discussion et le débat pour arriver à un accord commun).

Une fois par mois, une fois par semaine, deux fois par semaine, en groupe entier, en sous groupe, en ateliers sur un week-end; toutes les formules et tous les formats existent.

Pour la ZAD de Notre-Dame-des-Landes où l'échelle de décision s'étend sur un village entier, il faut diviser les temps de réflexion.

Ils s'organisent en commissions et travaillent sur des thèmes différents: travaux, plan local d'urbanisme, rédaction d'un pacte coutumier, pacte sur le vivant, accueil et installation, gestion des conflits...

Au Monastère des Clarisses, ils sont habitués à échanger en interne avec un fonctionnement fluide. Nous avons pu assister à une de leurs réunions où chacun peut suivre le document google doc sur lequel tous les points à l'ordre du jour sont notés et modifiés.

Les points s'enchaînent à vitesse grand V et de nombreuses choses nous échappent.

«On est désolés, on n'a pas beaucoup pris le temps de parler avec vous cette semaine. Parfois on est super motivés à rencontrer des gens et les intégrer et parfois c'est plus compliqué, on est fatigués, on a plein de projets à gérer, on n'a pas le temps». Léo

Sur les pages suivantes, nous résumons les différentes formes d'échanges à l'oeuvre dans les 8 lieux visités.

À la Cie.Rit



.Groupe whatsapp des habitants et liste de mail à l'échelle du village
.google calendar pour réserver la salle commune

Rassemblement de tous les habitants des 4 foyers une fois par mois pour discuter des points ajoutés au préalable à un document en ligne (les enfants sont conviés s'ils le souhaitent).

Ils se retrouvent dans la salle commune, assis dans les canapés. Un des membres du groupe est chargé de taper à l'ordinateur ce qui se dit.

JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	...
1	1	1	1	
2	2	2	2	
3	3	3	3	
4	4	4	4	
5	5	5	5	
6	6	6	6	
7	7	7	7	
8	8	8	8	
9	9	9	9	
10	10	10	10	

Handwritten notes: 'RÉUNION' is written in boxes on the 3rd, 5th, and 7th of January, and the 3rd and 5th of April.

À Chamarel-les-Barges



.listes de mail entre habitants
.beaucoup de messages et informations écrits sur des tableaux affichés au RDC du bâtiment

SEMAINE 12	SEMAINE 13
LUNDI	LUNDI
MARDI	MARDI
MERCREDI	MERCREDI
JEUDI	JEUDI
VENDREDI	VENDREDI
SAMEDI	SAMEDI
DIMANCHE	DIMANCHE

Handwritten notes: 'RÉUNION' is written in boxes on the 3rd of both weeks.

Tous les habitants de l'immeuble se rassemblent une fois par semaine pendant 2 à 3 heures dans la salle commune au rez-de-chaussée du bâtiment, assis autour d'une grande table

Ches les Compagnons du Devoir



.La mère de maison est référente pour toute information sur le fonctionnement du lieu.
.Manceau, le chef de maison à Saumur, donne les infos orales à tous.

Réunions communautaires tous les 1ers jeudi du mois dans les petites maisons
Réunions responsables toutes les 2 semaines dans les grandes maisons
Et «itineraire bis» quelques fois dans l'année pour discuter de leur parcours professionnel.

À Saumur ils se retrouvent dans la salle de travail à l'étage du bâtiment administratif.

JANVIER	FÉVRIER
LUNDI	LUNDI
MARDI	MARDI
MERCREDI	MERCREDI
JEUDI	JEUDI
VENDREDI	VENDREDI
SAMEDI	SAMEDI
DIMANCHE	DIMANCHE
LUNDI	LUNDI
MARDI	MARDI
MERCREDI	MERCREDI
JEUDI	JEUDI

Handwritten notes: 'RÉUNIONS RESPONSABLES' is written in a box on the 3rd of January. 'RÉUNIONS COMMUNAUTAIRES' is written in a box on the 3rd of February. 'ITINÉRAIRE BIS' is written in a box on the 3rd of February.

Au Village2santé



.pour les visiteurs et patients: tableaux d'affichage avec planning des semaines à venir

SEMAINE 21	SEMAINE 22
LUNDI	LUNDI
MARDI	MARDI
MERCREDI	MERCREDI
JEUDI	JEUDI
VENDREDI	VENDREDI
SAMEDI	SAMEDI
DIMANCHE	DIMANCHE

Handwritten notes: 'RÉUNION' is written in boxes on the 3rd and 5th of both weeks.

Chaque semaine tous les praticiens se retrouvent: 3 heures sur le fonctionnement interne du centre.

2 heures sur les parcours de soin les + complexes dans la grande salle Ambroise Crasat qui sert aussi de salle de kinésithérapie.

Au Moulinage de Chirols



- .newsletter pour tous les inscrits dans l'association
- .échanges oraux et SMS entre les habitants permanents

.Les plénières une fois par mois avec tous les coopérateurs.
 .Les réunions commissions toutes les 2 semaines par groupes de travail (chantier bénévoles, administratif, jardin, architecture...)
 RDV dans la salle polymorphe ou dans la grande salle à manger.

JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	...
1	1	1	1	
2	2	2	2	
3	3	3	3	
4	4	4	4	
5	5	5	5	
6	6	6	6	
7	7	7	7	
8	8	8	8	
9	9	9	9	
10	10	10	10	
11	11	11	11	
12	12	12	12	

À la Ferme Légère



- .newsletter pour les visiteurs qui souhaitent continuer à avoir des nouvelles
- .entre habitants: beaucoup de messages et informations écrits sur des tableaux affichés à la vue de tous

SEMAINE 11	SEMAINE 12	SEMAINE 13
LUNDI	LUNDI	LUNDI
MARDI	MARDI	MARDI
MERCREDI	MERCREDI	MERCREDI
JEUDI	JEUDI	JEUDI
VENDREDI	VENDREDI	VENDREDI
SAMEDI	SAMEDI	SAMEDI
DIMANCHE	DIMANCHE	DIMANCHE

→ Réunion *émotions* toutes les 3 semaines et une réunion hebdomadaire pour les habitants de la Ferme

 RDV dans la pièce commune sur le grand palier espace commun des chambres

À la ZAD de Nddl



- .échanges de messages sur *signal* entre habitants de la ZAD
- .listes de mails via le réseau *riseup* pour les extérieurs
- .plannings écrits dans les maisons des hameaux

.L'AG des usages une fois par mois ouverte à tous les usagers de la ZAD
 .Et des réunions thématiques en groupes de travail (groupe travaux, groupe rédaction d'un pacte coutumier, groupe accueil installation, groupe repenser l'architecture du mouvement, groupe gestion des conflits ...)
 Ils se retrouvent dans les maisons communes des différents hameaux (il y a un roulement entre la Wardine, Bellevue, le Rouge et le Noir ...)

JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	...
1	1	1	1	
2	2	2	2	
3	3	3	3	
4	4	4	4	
5	5	5	5	
6	6	6	6	
7	7	7	7	
8	8	8	8	
9	9	9	9	
10	10	10	10	
11	11	11	11	
12	12	12	12	

Au Monastère des Clarisses



- messages SMS, whatsapp pour échanger des informations

SEMAINE 12	SEMAINE 13
LUNDI	LUNDI
MARDI	MARDI
MERCREDI	MERCREDI
JEUDI	JEUDI
VENDREDI	VENDREDI
SAMEDI	SAMEDI
DIMANCHE	DIMANCHE

.Une réunion une fois par semaine avec tous les membres de Zerm
 .Réunion avec les différentes associations locataires des locaux du monastère
 .Une «mise au vert» tous les 6 mois: week-end entre membres de l'association Zerm hors du monastère

Un espace est prévu pour, dans leur bureaux (grande table agencée en rond pour tous se voir) ils suivent un document google drive

« Les opérateurs du pouvoir tendent à dénier aux individus leur condition essentielle de cohabitants et les réduisent, en général, à des « clients » agis par des technologies d'aménagement spécifiques, assignés à des usages spatiaux et à des résidences. Cette pratique urbanistique est de plus en plus normée. (...) Tout cela est de plus en plus contesté par des actions pragmatiques et situationnelles, ouvertes à la prise en compte des rythmes individuels et sociaux et de la variété des spatialités, et qui partent des situations elles-mêmes. Dans les lieux d'occupation, pour peu que les conditions soient remplies de pouvoir stabiliser une expérience de vie en commun, on voit des individus, à partir de la pratique collective, se réappropriier leurs compétences spatiales et leur expertise des habitations ; se dessine alors la perspective d'une tout autre société politique »

Michel Lussault, géographe, professeur des universités à l'école normale sup de Lyon dans le livre *Habiter le campement*, chapitre VI contestataires

Nous observons en France, une tendance à détériorer les espaces et objets du domaine public. Michel Lussault exprime le fait que les institutions cloisonnent les usages spatiaux et contraignent l'utilisation d'infrastructures et d'objets publics. Pour lui, les pratiques collectives permettent d'interroger ces utilisations et d'inventer de nouveaux usages qui découlent d'une plus grande conscience collective.

Pourquoi les WC publics en France sont-ils souvent détériorés ?
Les tables des salles de classes rayées ?
Tous ces objets pourtant publics, nous appartenent tous mais nous agissons comme si ils n'appartenaient à personne.
Ai-je besoin de savoir qu'un objet est clairement à moi pour en prendre soin et le considérer ?



④ la table de pique-nique devant le Village2santé

La table de pique-nique du Village2Santé

C'est l'histoire de 3 tables qui voyagent dans le quartier.
Pas de vis pour les clouer au sol.

«Vous voyez celle-ci ? Normalement elle est dans l'autre sens, et on en avait une ici mais régulièrement elles se promènent.

Au gré des pique-nique elles s'installent à différents endroits.

Et avant qu'on mette les tables, les gens venaient boire des coups sur le rebord en béton.» Mélanie, praticienne au centre de santé

Est-ce qu'une plus grande conscience collective ramènerait chaque soir cette table à son emplacement d'origine ?



photo prise devant la boîte à livres de Saint-Germain-sur-Ille



Les ouvrages de la boîte à livre de Saint Germain Sur Ille

Petite histoire de la boîte à livre décevante

Celle-ci a été prise en photo dans le village de Saint-Germain-sur-Ille. Nous commençons tout juste notre périple et découvrons ce village avec de belles initiatives habitantes. Et le premier objet sur lequel nous tombons dans le bourg du village, c'est cette boîte à livres grande ouverte sous un abribus.

Ce lieu semble être celui qui affiche l'expression de messages d'habitants. On lit plusieurs messages, petites annonces, informations ...

Un fragment de commun se crée ici, sous cet abri.

Chacun a apporté le livre qu'il n'a pas particulièrement apprécié. Sinon, il se serait gardé de le laisser se remplir d'humidité dans ce coffre en bois non ?

Alors on se dit ... les goûts et les couleurs ? après tout? chacun pourra y trouver corde à son arc.

On feuillette, on prend quelques photos parce

qu'on se souvient des conseils de Frédéric Barbe sur les bibliothèques. C'est vrai, chez les gens, leur bibliothèque en dit beaucoup sur eux.

Mais ici ? Comment devrions-nous interpréter les personnalités des habitants de Saint Germain ?

Une espèce de mélange historico fantastique groupie ?

«tu as déjà trouvé un super livre dans ce genre de dépositaire ?»

«mmh peut-être une fois oui ! un coup de bol quoi !»

«parce que moi, jamais !»

Il est difficile de critiquer la boîte à livres parce que l'intention est là: des gens généreux, dévoués, friands de lecture, remplissent un cabas de livres qu'ils ont sans doute achetés avec leur argent et un jour transportent ce sac jusqu'à cette boîte et rangent un par un leurs donations.

Ils mettent à la disponibilité de tous, sans attente de rendement ou de remerciement, une histoire, un savoir, une forme de culture.

Léon Blum doit se réjouir dans sa tombe, lui qui a tant défendu l'accès à la culture pour tous.

Et c'est vrai, la boîte à livres répond à de nombreux critères: elle permet une familiarisation avec la lecture ne serait-ce que par le fait de voir des livres jaillir dans l'espace public.

Un programme pour équiper les gares d'Île-de-France est en phase d'expérimentation. Cette initiative pose

question sur l'institutionnalisation d'une initiative au départ à la marge.

L'utilisateur est complètement autonome et libre de s'y rendre à tout heure.

«Et son succès réside dans son adéquation à la revendication d'autonomie personnelle qui caractérise notre société. Bien sûr l'offre de livres n'est pas très large mais elle témoigne d'un souci d'individus de donner à lire (même s'il s'agit pour certains d'entre eux de se débarrasser de titres qu'ils n'ont pas aimés). Le livre est le support d'un lien curieusement anonyme mais personnalisé et souvent inscrit dans un territoire de proximité.»¹

Ce souci des individus de «donner à ...» est présent dans les collectifs par des objets du quotidien. Ces objets sous-entendent la possibilité de vivre à plusieurs.

¹ www.livreshebdo.fr le 29.11.2017 par Claude Poissenot



1
La desserte Raskog de chez Ikéa. Sur ses 4 roulettes elle permet de transporter, ici à Chamarel, une partie du repas préparé par Patrick et mangé chez Chantal.

3
Un sac de 5kg de riz long demi complet biologique stocké à la Ferme légère sur l'étagère du vrac. Ces gros sacs commandés sur internet sont livrés tous les 6 mois.

2
Dans la salle commune de la Cie.Rit, un rack à raquettes et balles de ping-pong pour jouer à 14 maximum.

4
La vaisselle dépareillée, en nombre au Monastère. Il y a 2 cuisines, il faut veiller à ne pas ramener les tasses de la cuisine «invités» dans celle des «habités».

5
Une grande table dans la cuisine des professionnels du Village2Santé sur laquelle on trouve des grands pichets d'eau, signe d'un lieu qui rassemble un bon nombre de personnes pour les repas.

7
Le grand four à pain de la Ferme Légère avec une cuisson par semaine pour les 6 résidents permanents et les invités de passage.

6
La salle de bain commune de Chirols et ses grandes étagères en fond de décor recyclés. Certaines sont définies comme les étagères «servez-vous dans nos produits de beauté faits maison».

8
Encore à la Ferme Légère, un grand distributeur à épicerie est en cours de finition. Il a été récupéré dans un magasin du coin et reconfiguré pour servir une grande maison.

La vallée aux volets fermés

Ce que les pratiques collectives disent de l'état des lieux du logement

- p. 186 . le rôle des politiques
- p. 188 . contre la spéculation
- p. 190 . la vacance immobilière
- p. 194 . diagnostiquer un territoire
- p. 198 . «le savoir-habiter»
- p. 202 . le lieu comme lien commun

*C'est un titre digne
d'un sombre scénario,
presque semblable à
une intrigue policière ...
Le mystère de la vallée ..
On en est là, oui, peut-
être. Les villages
désertés, les loyers
loin d'être modérés,
les magouilles des
investisseurs et des
propriétaires, les
résidences secondaires !
Mais en réalité c'est bien
plus tempéré.
C'est plein de belles
histoires de collectifs
et de groupes qui
s'unissent pour tenter
de vaincre les grands
méchants.*

Saint Jean-Pied-de-Port, le 18 mai.

Sur notre parcours on a décidé de rendre visite à la famille Vincens.

On a imaginé cette dernière rencontre comme le point d'orgue du voyage. Ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça.

L'histoire de la vallée aux volets fermés c'est 103 maisons vacantes sur 570 sur un petit bout de terre au Pays Basque (voir carte). Ce qui fait un total de 18% de maisons vides (la moyenne nationale est de 8%). L'association Aiba (groupe d'habitants engagés) s'est emparée de la question et a fait appel au CAUE (Conseil d'architecture d'urbanisme et de l'environnement) pour proposer des solutions.

Lorsqu'on lit l'extrait du registre des décisions du président de la communauté d'agglomération pays basque, les mots «communautés», «collectivités», «communes» sont redondants.

**LE PRÉSIDENT DE LA COMMUNAUTE D'AGGLOMÉRATION
PAYS BASQUE**
des collectivités territoriales,
délibération du Conseil communautaire de la Communauté d'Agglomération Pays Basque
les 3 communes de la vallée des Aldudes

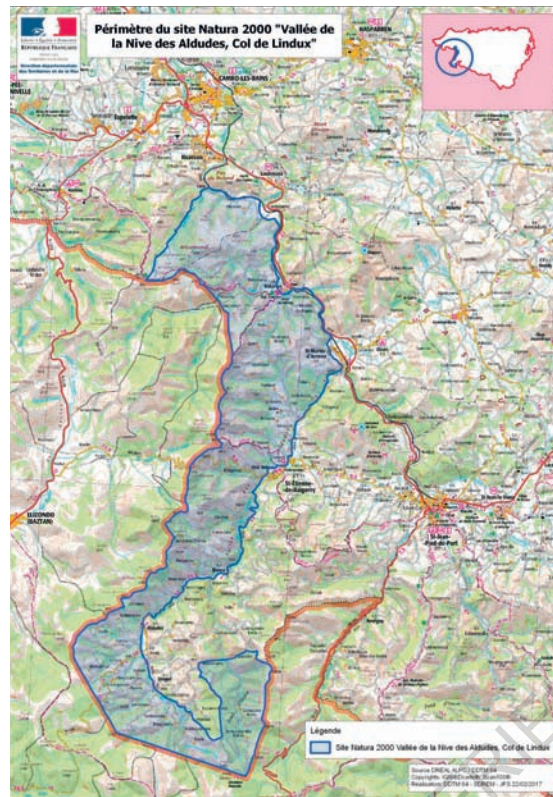
Cette problématique devient donc un souci collectif. Des groupes d'individus de divers milieux s'emparent du sujet pour tenter de trouver des solutions.

Ce sont les prémices de l'intelligence collective.

Ce genre d'initiative concrète émerge chez les Vincens. La famille a acheté une vieille bâtisse basque sur un grand terrain au pied de la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port. En réunissant les énergies du coin, ils veulent en faire un lieu partagé.

La maison en trop mauvais état sera démolie dans peu de temps. Un nouveau projet se dessine pour imaginer une grande maison collective et des espaces pensés pour l'accueil des gens du coin.

La propriété individuelle doit être chamboulée. Il faut repenser les lieux vacants en unissant les forces collectives et en imaginant des usages au delà de l'individualisme.



C'est l'émergence
d'une action
collective
par une petite
constellation
d'acteurs et d'actrices
du territoire.

«L'agrégation de cas isolés de victimes en vue de créer une cause collective pérenne nécessite la médiation d'acteurs associatifs, administratifs ou judiciaires».

Controverse, mode d'emploi; passage sur le glyphosate par Inès Mosgalik (autrice française)

Tous les lieux visités racontent de nouvelles pratiques collectives qui remettent en question notre rapport actuel au logement en France.

Il ne s'agit pas ici de faire un état des lieux global du logement mais plutôt d'observer comment des collectifs s'emparent de sujets problématiques pour questionner nos manières d'habiter.

Les principaux désaccords concernent les prix exorbitants des loyers, le problème des résidences secondaires, les bâtiments vacants, les difficultés administratives et la mauvaise qualité des logements.

De ces constats, naissent des initiatives nouvelles.

Les mairies ont souvent un rôle dans le développement des envies collectives car sans parcelle habitable, il est impossible de monter un projet.

Les élus ont une influence sur le degré de facilité à accéder au foncier de leur commune.

Trouver des maires en accord avec le projet a été une aide dans plusieurs lieux visités. (cf. article **semi-remorque à la Ferme Légère** pages 152 et 153).

Au Moulinage de Chirols, en Ardèche, le prix d'achat du bâtiment a pu être négocié. Le Maire était en accord avec les volontés du collectif.

Pour un projet d'une telle envergure (5000 m² de bâti et une vingtaine de résidents permanents) il était important d'avoir la confiance des élus dans ce village d'environ 200 habitants.

Cette souplesse et cette curiosité de la mairie permettent de faire émerger des réflexions sur de nouvelles manières d'habiter. Se rassemblent alors des projets d'habitats légers (yourtes, maisons tournantes, maisons sur pilotis ...) mais aussi des projets collaboratifs comme un fournil associatif.



carte postale réalisée dans le cadre d'un appel à projet pour une exposition à Douarnenez. L'association Droit à la ville - Douarnenez lutte contre la spéculation sur le littoral et l'impossibilité de se loger pour les habitants locaux précaires.

Dans certaines régions particulièrement convoitées, bon nombre de résidences sont secondaires. C'est à dire vides d'habitants la majeure partie de l'année. Le littoral est particulièrement touché et voit sa population tripler durant l'été. Le reste de l'année, les jeunes peinent à se loger tandis qu'ils gravitent dans un environnement dépeuplé.

Cette constatation mène à des rassemblements associatifs en lutte contre la spéculation sur le littoral.

Des collectifs s'allient pour résoudre un problème absurde mais très puissant et presque insoluble à cause, encore une fois, de cette accroche toute particulière à la propriété privée (cf article **Laine de mouton** page 184).

À nouveau, le collectif est utilisé comme une opportunité pour ouvrir des possibilités et aller chercher des solutions. La parole collective a évidemment plus de poids auprès des autorités publiques.

Un mouvement global s'engage en France.



unitycube

124 posts 450 followers 122 following

Unity Cube
Solution d'hébergement d'urgence alternative pour espaces inoccupés
#occuperlinoccupé
www.unity-cube.com



alda_eh

67 posts 1,122 followers 330 following

Alda
👉 Toi aussi, signe la pétition « se loger pas spéculer » ! Zuk ere, "Herrian bizi, ez espekulatu" petizioa izenpetu
www.alda.eus/logement



droit_a_la_ville_douarnenez

114 posts 635 followers 147 following

recherche action
Recherche action participative sur la mise en tourisme et le logement.
www.droitaville-dz.org/article/entretien-dans-le-peuple-breton



plateau.urbain Message 👤 ⌵ ⋮

402 posts 8,144 followers 374 following

Plateau Urbain
Coopérative proposant de redonner vie à des espaces vacants - Émergence de projets associatifs, culturels, solidaires ou de jeunes entreprises.
www.plateau-urbain.com



basecommune

13 posts 560 followers 270 following

BASE COMMUNE
Property
Foncière solidaire qui porte des projets de rez-de-chaussée actifs, solidaires ouverts sur le quartier !
Lien vers notre site web
zcu.io/wBwb



droitaulogement

47 posts 1,507 followers 221 following

DAL 🏠
Housing assistance service
● UN TOIT C'EST UN DROIT !
● INFORMATIONS & ACTIONS
● VOS DROITS, NOTRE COMBAT !
droitaulogement.org

échantillon de collectifs engagés contre la spéculation et/ou pour le droit au logement

Au Monastère des Clarisses à Roubaix c'est une situation encore différente.

L'association Zerm a répondu à un appel à projet de la mairie dont l'objectif est de faire de Roubaix l'étendard du zéro déchet. Ils occupent les lieux en accord avec la mairie qui exige d'eux un travail de médiateur. Ils ont pour mission de rassembler de nouveaux acteurs locaux engagés sur les questions de réemploi, zéro déchet et prêts à occuper des locaux de cet ancien couvent.

Cette opportunité est, pour l'association, l'occasion d'occuper un lieu en y habitant et en expérimentant ses usages.

Les membres du collectif ont construit des petites boîtes de logement dans les combles du Monastère. Il leur suffit de descendre les escaliers pour atteindre leurs bureaux au rez-de-chaussée.

Cette manière d'occuper un lieu résonne avec de nombreux sujets évoqués dans le mémoire. Une valeur d'usage donne une autre dimension au lieu. Il n'est plus simplement un lieu voué à des expositions, des rencontres etc mais il est amené à être pensé de l'intérieur, par un groupe qui expérimente quotidiennement l'espace et ses potentialités.

Il questionne l'idée de propriété; sujet qui a tendance à créer des désaccords dans le quartier !

«on ne touche pas à un lieu religieux»

Cette initiative de la ville à mettre à disposition un lieu vacant et la proposition d'occupation de Zerm amène à repenser nos logements. Ils essaient de développer et de faciliter l'«urbanisme transitoire» et permettre à des bâtiments vacants d'être occupés temporairement par des projets. Actuellement c'est une démarche qui existe et se développe, notamment avec l'association Yes We Camp (partenaire du projet du Monastère).

Le vaste sujet de l'occupation transitoire est, à nos yeux, discutable (cf article **Semi-remorque à la Ferme Légère** page 150). Simon (un des membres du collectif) travaille avec la mairie de Roubaix sur cette question et tente de créer de nouvelles législations et de nouveaux documents qui faciliteraient la mise en place de ces occupations transitoires.

Ces actions permettent de répondre collectivement à des problèmes de notre temps.

Et les jeunes s'emparent de ce challenge.

Nous-mêmes, soucieuses de notre futur d'habitantes, tentons d'imaginer d'autres possibles pour palier à l'habitat individualiste et à l'endettement jusqu'au cou.

**« L'avenir de ce métier
c'est que l'architecture ne
se voit pas, qu'elle semble
avoir toujours été là,
comme évidente (...)
prendre comme matière
première non le temps
mais la durée, afin que les
choses puissent exister et
se révéler. »**

Mathieu Poitevin- architecte chez Caractère spécial p.282
dans *Lieux Infinis* ed. B42

Dans le même registre de l'occupation transitoire, l'association Caracol investit des appartements en vacance locative (logements inoccupés pour un temps parfois indéterminé) souvent en attente de travaux de réhabilitation.

Ils proposent alors de créer des colocations à des prix abordables pour faire face à la flambée des prix dans les grandes villes (notamment Paris, Toulouse et Strasbourg).

En s'arrangeant avec les bailleurs sociaux ils réussissent à récupérer des appartements pour un temps limité (généralement 1 an) et misent sur la mixité culturelle pour remplir leur colocation.

Ils gèrent l'installation des habitants (étudiants, migrants, personnes en difficulté de logement) qui participent à la re-valorisation des appartements en auto-construction encadrée par des équipes expérimentées (Unity-cube, entre autre).

Nous avons prévu de rendre visite à cette association mais lors d'un échange téléphonique début mars 2021 avec Simon, coordinateur national, il nous a expliqué la complexité de la situation.

«La coloc a démarré au mois de septembre, mais le chantier qu'on fait toujours en mode participatif a commencé au mois d'août. Le bâtiment appartient à la RIVP qui est un bailleur social de la ville de Paris qui s'est appuyé sur une démarche assez formelle pour prévenir les habitants historiques du lieu (car il y avait déjà quelques habitants qui vivaient sur place, pas beaucoup mais quelques uns). Ceux-ci ont été prévenus par courrier au milieu des vacances, et le courrier est arrivé 2 jours avant que les chantiers démarrent. Donc les gens se sont sentis un peu bernés. On a démarré le projet avec une grande défiance. Et une défiance qu'on a jamais pu remonter malgré pas mal d'échanges, de petits ateliers qu'on a organisés».

Ces tensions vont avec la différence d'échelle qui existe entre les instances juridiques/promoteurs/bailleurs sociaux, et les associations qui font du lien de personne à personne.

Même si les associations arrivent à s'ancre dans les réseaux politiques des villes et obtenir des aides et des subventions, ça semble très fastidieux de faire correspondre les attentes de personnalités individuelles avec des plannings de villes, avec l'argent public et les calendriers de chantier. Prendre possession d'un projet en tant qu'individu ou association, quelle que soit l'énergie que l'on y met, force toujours à jongler avec des acteurs plus immenses les uns que les autres à un moment donné.



Château
← 400 m.

④ photo page précédente prise dans une rue du centre ville de Saumur.

Dans cette immensité d'initiatives il y a Florian. Étudiant en architecture, il a répondu à une petite annonce de job au fin fond du Puy-de-Dôme, à Sauviat.

La mairie recherche une personne apte à sonder la population pour «développer l'implication des habitants autour de la création d'un futur tiers lieu, dans la commune».

En effet, un important bâtiment est vide et la vie de Sauviat est loin d'être foisonnante. Ce projet a pour ambition de créer du collectif là où il n'y en a pas.

Le rôle de Florian est donc de partir à la rencontre des habitants et de les écouter parler. En entendant leurs histoires, le passé, les besoins de chacun il doit tenter de motiver un groupe de Sauviatois pour s'occuper de ce lieu.

Épicerie participative ? Bar associatif ? salle des fêtes co-gérée ? Tout est possible.

«L'architecte est l'émissaire d'une utopie: il s'agit de rendre pensable ce qui n'existe pas encore. «mobiliser et agencer des désirs»».

Sébastien Thiéry, politologue et coordinateur du PEROU (pôle d'exploration des ressources urbaines)
Dans *Lieux Infinis* ed. B42

Ce cas concret montre la volonté des municipalités à oeuvrer pour la remobilisation des individus face au déclin des petites communes.

Une tripotée de plans de relance, d'aides de l'État, d'appels à projets sont proposés aux mairies et le regain de vitalité dans les petits villages est indispensable à leur sauvegarde.

C'est un mouvement d'ensemble qui permet ces opportunités. L'État donne le La, les localités y répondent et oeuvrent pour rassembler des individus autour de ce sujet.

Et les projets se construisent à plusieurs; par des échanges et des discussions.

La Preuve par 7 c'est une démarche à l'initiative de Patrick Bouchain, architecte.

Au travers de 7 échelles de territoires différentes, (le village, le bourg, la ville, la commune de banlieue, la métropole régionale, le bâtiment public désaffecté et l'outre-mer) il souhaite montrer la possibilité de répondre localement et justement à des problématiques diverses. L'axe majeur c'est la permanence architecturale: habiter, en tant qu'architecte, un lieu pour capter au mieux ses enjeux.

«*La Preuve par 7* tire son insolent optimisme d'un simple constat : si les expériences d'architecture et d'urbanisme dites alternatives sont de plus en plus nombreuses, c'est qu'elles répondent à un besoin de trouver des solutions viables à la crise en cours et à venir. Leur foisonnement montre que des citoyens, des élus, des professionnels, des usagers, s'emparent de ces questions localement et quotidiennement, à travers de petits ou de grands projets d'habitat, d'espaces publics, d'équipements, de lieux pour rassembler à nouveau.»

Pour multiplier les possibles, *La Preuve par 7* <https://lapreuvepar7.fr/la-preuve-par-7/>



④ Florian depuis son logement de fonction à l'étage de la mairie de Sauviat

Nous rencontrons le Clarpa56, une association qui accompagne des projets d'habitats partagés pour personnes désorientées : des retraités plus ou moins jeunes qui sont touchés par des dégénérescences telle que la maladie d'Alzheimer.

Cette association s'est montée suite à un constat face à la difficulté des EHPAD et autres structures spécialisées à gérer convenablement ce type de maladie. Elles nécessitent une présence et une disponibilité constante pour ces personnes aux réactions et comportements parfois compliqués.

La réponse du Clarpa56 est de créer des maisons partagées pour accueillir un public défini. Le fait de les rassembler par 4, 5, 6 personnes permet d'avoir un.e aide soignant.e jour et nuit pour l'ensemble de la maison. Les malades ont chacun une chambre et partagent des espaces communs comme la cuisine ou le salon. L'association a commencé son activité il y a 15 ans et recense aujourd'hui une quarantaine de maisons dans le Morbihan.

Suite à la parution d'un article sur notre périple dans Presse Océan, Le Clarpa56 nous contacte pour une rencontre.

Le 15 juin, nous sommes dans leur locaux à côté de Vannes. Ils nous présentent solennellement leur association et nous demandent de détailler un peu plus explicitement notre travail. Ils comprennent que nous avons, grâce à notre expérience, une petite expertise sur les lieux communs.

Pour leurs maisons partagées ils sont curieux de nos retours sur expériences. Nous comprenons au fil de la discussion notre potentielle utilité pour faire évoluer le rapport à l'espace commun dans ces maisons partagées. Nous nous quittons amicalement en espérant un jour travailler ensemble.

C'est quelques mois plus tard, suite à l'échec d'une première tentative de partenariat pour notre projet de fin d'étude que l'idée émerge.

Nous souhaitons travailler avec eux et engager notre travail d'étudiantes en fin de cursus d'architecture sur ces questions politiques et sociales. Nous leur proposons de monter un partenariat avec l'école d'architecture.

Cela nous semble la meilleure manière à l'heure actuelle d'agir collectivement à une amélioration des conditions de vie d'un public concerné. Et de mettre en forme, grâce à eux, toutes nos réflexions sur une possible évolution du logement.

24 novembre 2021, les démarches sont en cours.

« le commoning s'assimile à un processus de "création du monde" – une création collective d'un système social à travers l'expérience. Il établit un cadre ontologique qui est relationnel, ce qui implique d'être ouvert et capable de mutation. De plus, un tel cadre est pluriverse, en ce que les participants, malgré leurs grandes différences, se retrouvent pour collaborer ; et finalement, il est préfigurateur d'un nouveau type de système politique. »

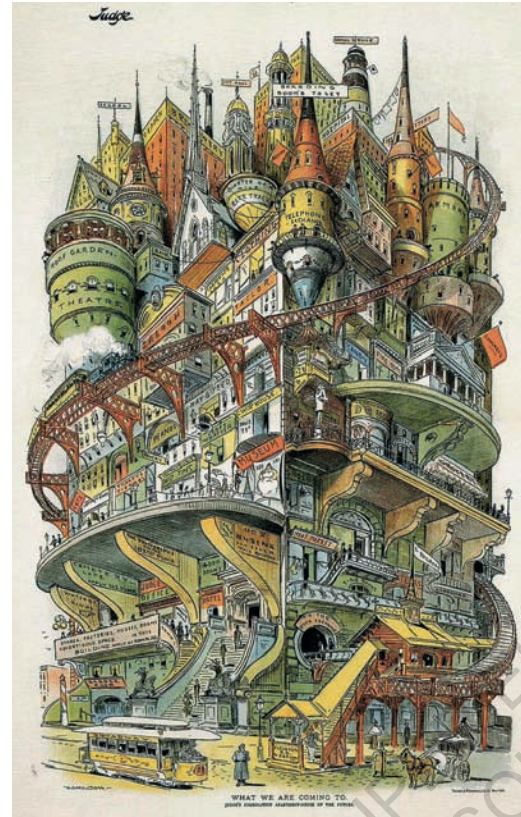
Extraits de Bollier David et Helfrich Silke, « *commoning* ». Notice pour le Dictionnaire des communs, PUF, coord. Par Marie Cornu, Fabienne Orsi et Judith Rochfeld, 2017

«un «savoir partager» des lieux dont chacun peut se produire en acteur légitime»

Denis Lamache dans *Du Voisinage*, d'Hélène L'Heuillet p.176



1



2

- 1 Immeuble pris en photo à Échirrolles dans la banlieue grenobloise aux alentours du Village 2 Santé
- 2 Illustration de Grant Hamilton - Ville futuriste appelée 'What We Are Coming To' publiée dans Judge magazine en 1895.

Et évidemment, le logement collectif c'est aussi celui subi, pas toujours choisi. La nuance devient alors subtile.

On en est où du logement collectif dont tout le monde parle ?

Celui qu'on appelle aussi logement social, habitat à loyer modéré, barres, tours ?

Mais celui jamais appelé habitat partagé, participatif, coopératif.

Parce qu'en général, les gens qui y vivent n'ont pas choisi d'y être. Et les espaces collectifs ne sont pas pensés comme de vrais espaces de rencontre, d'échange, de pause.

Ce sont des courbes pour se croiser sans s'arrêter, des escaliers étroits, des paliers étriqués.

L'espace «secondaire», «perdu», «optimisé» est source de conflit. Les chaussures sur le palier dérangent. Peut-être qu'il suffirait de quelques mètres supplémentaires dans ces espaces communs pour que de nouveaux usages se créent; pour que les habitants sentent la possibilité de pouvoir les investir sans avoir l'impression d'empiéter sur le territoire de l'autre.

À la Cie.Rit, l'espace collectif a une surface presque équivalente à celle des logements. Lorsque l'architecte Cécile Gaudoin a proposé de créer une large rue couverte communiquant avec les 4 logements, les habitants étaient dubitatifs.

«*À quoi va nous servir cette «zone» sans usage prédéfini ?*»

Aujourd'hui, ils sont tous ravis de la rue couverte qu'ils occupent comme le prolongement de leur appartement. Cet espace a plusieurs fonctions: il permet de créer des ouvertures sur la façade nord ce qui aurait été impossible sans la rue couverte qui les met à distance de la parcelle des voisins. Faite de polycarbonate et de bois, elle est considérée comme une façade aveugle mais permet un apport de lumière (voir photo page suivante). Elle a un rôle de tampon thermique et de deuxième accès aux logements.

Nous avons compris petit à petit que le commun pouvait se former là où on ne l'attend pas

toujours. Il suffit, en tant que penseur d'espace, d'offrir suffisamment de surface pour laisser place à l'imagination des habitants.

Dans l'immeuble de Chamarel-les-Barges, les paliers orientés au nord font environ 3 mètres de large. Cet espace devient une vraie pièce aménageable, vivable et appropriable (cf article **On ponce donc j'essuie** pages 98-99).

Dans les barres, tours et logements collectifs plus classiques, les boîtes de logement entassées les unes sur les autres ne permettent aucune liberté et au contraire provoquent une méfiance, une crainte quant à l'usage des espaces dits «collectifs». Hélène L'Heuillet dans son éloge au voisinage explique la différence entre la proximité et la promiscuité.

PROMISCUITÉ ≠ PROXIMITÉ

Elle est propre à la société de masse. Il y a une indistinction des places

Elle laisse la place pour l'altérité et empêche donc la promiscuité. Mais elle requiert une aptitude à sentir l'altérité de l'autre.

Elle devient la proximité lorsque la place de chacun est garantie

Elle devient la promiscuité lorsque chacun veut la place de l'autre



el photo page précédente prise dans la rue couverte de la Cie.Rit

La plupart des collectifs rencontrés défendent cette idée de cohabiter en petites entités. Hélène l'Heuillet encore, parle de *l'unité de voisinage*. Elle précise que petits villages ne veut pas forcément dire bonne entente du voisinage et que grosses villes n'est pas synonyme de mauvaise entente.

«Il n'est de solidarité que lorsqu'autre chose que la proximité physique unit les habitants d'un lieu».

Et cette phrase s'avère véridique dans la plupart des lieux visités. Les habitants sont liés par des convictions communes, un projet créé ensemble ou encore des projets à venir. Et c'est cette énergie de groupe qui permet de «*vivre ensemble*» (expression nuancée et explicitée dans **du vocabulaire** page 36).

Hélène L'Heuillet écrit avec justesse que «c'est dans cet «à côté» que réside une possible acceptation de l'hétérogénéité des places, et par conséquent, d'un lien par le lieu autour d'un espace qui relie en séparant». Nous avons déjà décortiqué cette phrase dans l'article sur l'individu: **On ponce donc j'essuie** page 98 mais ici, c'est la notion d'«à-côté» et de lien par le lieu qui nous intéresse.

Un exemple flagrant pourrait être celui de la Cie.Rit bis.

Une des familles s'est agrandie, leur logement dans la Cie.Rit actuelle commence donc à être petit pour accueillir tout le monde. Sans vouloir quitter le projet, ils ont réfléchi à des alternatives possibles: l'agrandissement du bâtiment n'étant pas envisageable, ils ont pensé à créer une deuxième petite Cie.Rit avec une autre famille.

Deux grands logements seraient reliés par une pièce commune. La parcelle de l'actuelle Cie.Rit et de la future Cie.Rit bis seraient reliées.

Elle est pensée par la même architecte, Cécile Gaudoin, qui réfléchit avec les habitants à une homogénéité des matériaux et du rendu final.

L'actuelle Cie.Rit donne des petits, et jusqu'où cela ira ?

Certains fervents défenseurs du petit village de Saint-Germain-sur-Ille sont sceptiques à cette idée. L'actuel bâtiment a fait jaser les plus vieux qui l'acceptent douloureusement. L'idée d'une prolifération de bois et de polycarbonate sur leur chère commune les contrarie.

Le collectif doit jouer avec les intérêts de chacun pour tenter de s'insérer. Loin de nos moeurs, la vie en collectivité effraie certains. D'où l'importance de prendre le temps d'appréhender un territoire, de se présenter, de communiquer (cf article **Protection participation citoyenne** page 168).



<http://www.cecilegaudoin.com/index.php?/projet-en-cours/la-cie-rit/>

Nos cabanes

Fabriquer son lieu à l'image de ses idées

- p. 206 . brève histoire de l'habitat intime
- p. 210 . rendre appropriable
- p. 214 . intimité appliquée
- p. 216 . notre cabane roule au diesel
- p. 218 . prendre le temps d'un lieu
- p. 220 . prendre le temps tout court
- p. 222 . altérité, temps, civilisation

Hütte, shack, cabana, καλύβα, (fa)házikó, capanna, koja, cayute, cabane.

Ce mot est universel et existe dans toutes les langues.

C'est beau la cabane, on s'invite dans nos cabanes, ou alors c'est intime la cabane. Elle fait partie de l'imaginaire commun et parfois, elle prend forme.

Nous rencontrons les collectifs dans de grandes cabanes construites selon leur vision du monde. En groupe, ils prennent le temps du chantier pour impliquer chacun dans la fabrication de leur univers. Avec le temps, ils s'aménagent un lieu pour pratiquer une activité ou en réponse à un besoin. Intime, isolé, central, éloigné... Ces curseurs bougent, tangent, s'adaptent pour refléter la diversité des individus qui constitue le groupe.



L'abbé Laugier publie en 1753 son *Essai sur l'architecture*. Il préconise d'utiliser les ordres architecturaux classiques et de revenir aux origines de l'architecture, à savoir : la cabane primitive.

Marc-Antoine Laugier (1713-1769) français et Jésuite devenu abbé bénédictin, historien et théoricien de l'architecture.

Pour Gottfried Semper, le tapis est un élément majeur de l'architecture primitive ; il est à la fois créateur de l'ambiance spatiale, et habillement de la structure. Les ornements anciens (et notamment textiles) doivent pour lui être un précepte de nos manières de construire.¹

Gottfried Semper (1803-1879) est un architecte, historien et professeur d'architecture allemand.

En 1929, Virginia Woolf reçoit une commande, celle d'écrire un essai sur les liens entre femme et roman. Elle énonce alors cette idée : pour écrire, une femme a besoin de deux choses, une rente de 500 livres par an et une chambre à soi. L'esprit s'incarne dans la chambre.¹

Virginia Woolf (1882-1941) est une femme de lettres britannique.

Les toilettes, un lieu hors-les-lois... Un lieu régi par les accords tacites de la tranquillité. On peut s'y laisser aller dans un livre, dans l'infini déroulé d'Instagram ou d'un journal qui traîne là. Personne n'a le droit de venir déranger ici.

Cet homme lambda du XXI^e siècle pourrait notamment être Maël ou Victor, nos frères cadets. Nous attestons ainsi du réalisme de cette image.

¹ Estelle Thibault, *La confection des édifices: Analogies textiles en architecture aux XIX^e et XX^e siècles* ; Gottfried Semper, *Du style et de l'architecture : écrits, 1834-1869*, Marseille : Parenthèses, 2007, (Eupalinos)

¹ Podcast France Culture, 12/05/2020. *La chambre : enfer ou paradis ? Ep. 2*, Virginia Woolf, « Une chambre à soi ». Emission Les chemins de la philosophie, Adèle Van Reeth

L'habitat primaire nous apporte un abri, un refuge.
Pour certains ce refuge c'est un toit, pour d'autres un sol.
La «cabane» est ici entendue comme un outil pour appréhender le monde physiquement.

« le rapport à l'environnement de tout être humain repose sur un fond commun : on cherche toutes et tous à s'aménager un lieu où vivre bien - physiquement et psychologiquement. »¹

La cabane sert-elle à regarder le monde, et à s'y adapter ? Ou bien est-elle un outil de conquête ? Est-ce qu'on change de maison comme un serpent change de peau ? Pour se réinventer ? Pour Marc Breviglieri (docteur en sociologie et chercheur au Centre de Recherche Ambiances Architectures Urbanités) on s'approprie un lieu par étapes. D'abord, on se crée un accès à l'eau, on se réfugie ; ensuite, on passe à des étapes plus intimes, on approfondit son ancrage dans un lieu. On trouve l'espace où se blottir, où être seul, où aimer la lumière sur le mur.

Quand Virginia Woolf dit qu'une femme ne peut pas écrire si elle n'a pas une chambre à elle, nous entendons : la possibilité de l'intimité permet de développer des activités qui dépassent nos besoins primaires.
L'intimité nous offre une cachette pour faire ce qu'on ne fait nulle part ailleurs ?
Elle nous permet d'avoir le temps, ou l'espace de faire et de penser ce qu'on veut ? Elle offre un espace qui laisse prendre le temps.

« Dans nos maisons mêmes, ne trouvons-nous pas des réduits ou des coins où nous aimons nous blottir ? Se blottir appartient à la phénoménologie du verbe habiter. N'habite avec intensité que celui qui a su se blottir. » Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, 1957

Gaston Bachelard (1884-1962) est un philosophe français des sciences, de la poésie, de l'éducation et du temps. Il a écrit *La poétique de l'espace* où il développe le lien poétique que nous entretenons avec notre habitat (au sens large du terme, cf. vocabulaire).

Faire des cabanes «non pas pour tourner le dos aux idées et aux objets du monde présent mais pour leur faire face, pour les réinventer» ; pas pour s'isoler du monde comme Thoreau dans Walden ou la vie dans les bois ; mais créer proche des villes, « sans ignorer que c'est avec le pire du monde actuel que les cabanes se font, construites par ce pire et par les gestes qui lui sont opposés. »
Marielle Macé, *Nos cabanes*, pages 28 et 29

Marielle Macé (1973-) est une historienne de la littérature et essayiste française. Elle travaille notamment sur les solidarités entre la poésie et une anthropologie élargie aux choses, aux environnements, aux communs, aux plantes et aux animaux.

L'homme construit des maisons parce qu'il est vivant, mais il écrit des livres parce qu'il se sait mortel. Il habite en bande parce qu'il est grégaire, mais il lit parce qu'il se sait seul. »

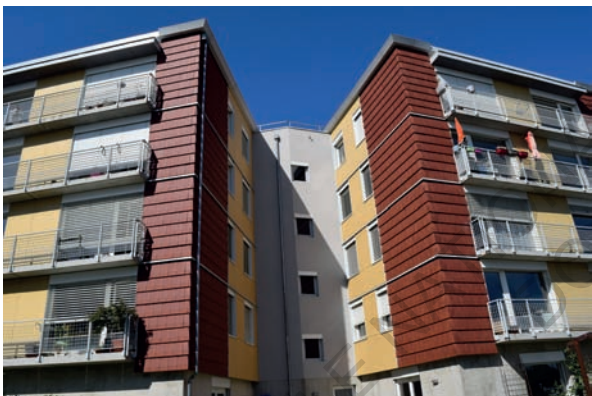
Daniel Pennac, *Comme un roman*, 1995

Daniel Pennac (1944-) est un écrivain français qui a écrit, entre autre, *Comme un roman*. C'est une invitation à réfléchir à la manière pédagogique d'appréhender la lecture

« Ne m'intéresse que ce qui distingue en somme le fait de loger de la réalité d'habiter. Loger c'est donner tout ce que le confort peut offrir. Habiter intéresse toutes les notions du subconscient de l'individu. L'histoire du lieu, le fait qu'il soit humainement et très tendrement habitable, m'importe plus que tout. »
«Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est son manque de tendresse. » Roger des Prés, *La Ferme du bonheur*

Roger des Prés a créé la Ferme du Bonheur à Nanterre et a écrit un livre en 2007 à ce sujet avec l'architecte Patrick Bouchain: *La Ferme du bonheur, reconquête d'un délaissé*

¹ Alexandre Laumonier, *Un Sol Commun* p104



- 1 Cuisine publique au Village
2 Santé
- 2 Immeubles dans le quartier
Village II, Échirrolles
- 3 Chamarel-les-Barges, Lyon

Chacun des 8 lieux que nous avons visités est une «cabane» qui permet aux collectifs d'appréhender le monde. Ce sont des microcosmes à plusieurs échelles. Le Village2Santé s'installe entre les grandes tours d'immeuble du quartier. Il donne la sensation de laisser de l'air autour de lui. C'est une «cabane» en soi, avec ses tables et ses bancs. Le café public qui prend place devant ce bâtiment à échelle humaine chaque mardi renforce son caractère appropriable, dedans et dehors.

Une fois à l'intérieur, on rencontre une succession de petites cabanes. Le hall permet au patient d'attendre confortablement. Il peut faire usage de la petite cuisine adjacente pendant que les enfants occupent les tables de dessin et de jeu. En face du hall et de l'accueil, la «salle des habitants» permet à qui veut de venir s'y installer pour une réunion de famille, pour coiffer à prix libre, une journée.

Les couloirs décorés mènent aux salles de consultation. Certains praticiens ont une salle dédiée et certaines salles sont utilisées par plusieurs praticiens. Chacune est décorée, chaleureuse, et porte le nom d'activistes engagés (salle Angela Davis, salle Salvador Allende...). L'ambiance générale du bâtiment doit permettre à des patients inconnus de pouvoir se sentir bien au Village2Santé, quelle que soit la raison de leur venue.

Les praticiens ont créé un fonctionnement qui leur est propre et les rassemble autour d'une pratique unique des métiers de la santé. Ils ont construit de toutes pièces leur cabane, par leurs choix éthiques traduits dans une architecture adaptée. Une des patientes du Village2santé nous raconte comment ce lieu est devenu la place de rassemblement du quartier. Elle-même compare ce lieu à son propre immeuble de logement dans lequel elle trouve difficilement des espaces appropriables.

À Chamarel, dans la banlieue lyonnaise, les habitants et l'architecte Clément Bel ont réfléchi à des espaces appropriables au sein de l'immeuble. Les coursives sont des lieux communs où il est possible de s'installer, d'emprunter les livres de tous les habitants. Elles sont décorées, elles sont meublées, et elles sont grandes (cf article **On ponce donc j'essuie**, page 98).



Ⓢ Photo page précédente : atelier des Compagnons du Devoir, Saumur

La maison de Saumur est décorée d'œuvres de compagnons passés par là. Les jeunes en formation à Saumur réfléchissent à l'aménagement d'un endroit confortable, avec des canapés ; un lieu qui permet de passer du temps entre eux ou regarder un film. Pour le moment, la cave est le seul endroit où ils se retrouvent. Ils passent le plus clair de leur temps à travailler. L'investissement qu'ils mettent dans l'appropriation des murs est proportionnelle au temps qu'ils y passent. Les ateliers sont habités, vivants et foisonnants. C'est leur lieu de création, d'expression, de tentatives, d'échecs, de tâtonnement. Un soir, nous allons travailler à l'atelier pour passer du temps avec eux. Ils font un apéro, grillent du fromage sur la fonte des ferronniers. Et travaillent jusqu'à la nuit dans l'atelier, tous ensemble.

À la Ferme Légère, peut-être que la «cabane» de Silvère, c'est le jardin. Il sait où trouver chaque plante et quel caillou soulever pour récupérer la bonne terre. Et nous savons qu'il est possible de le rejoindre en lui proposant simplement un coup de main au jardin. Tandis que d'autres ont besoin de lieux plus solitaires, plus exilés. À la Ferme, la chambre est le seul endroit d'intimité. Le reste de la maison est partagé (cuisine, salon, salles de bain).

À Chirols sur le même principe, les espaces de cuisine, salon et salle de bain sont communs. Chaque habitant dort en camion, caravane ou «carabane» regroupés proche du bâtiment principal qui est en travaux de rénovation.

La carabane est une caravane prolongée par une structure en bois qui l'entoure et agrandit cet espace.

Quand des visiteurs vivent au Moulinage pour quelques temps, ils dorment dans le dortoir qui est à l'intérieur du bâtiment. Ils utilisent donc la même salle de bain, cuisine, salon communs mais les habitants permanents ont un périmètre qui leur est «réservé».

C'est aussi le cas au Monastère où les habitants permanents ont aménagé chacun leur cabane sous les combles tandis que les visiteurs de passage sont hébergés dans l'auberge du Monastère. Chacun a droit à sa cabane, même sur un lieu collectif.

À la Cie.Rit, les enfants plaident le droit d'avoir la leur, car ils se sentent «chez les adultes» dans la salle commune. Pierre les aide à construire leur endroit à eux, en hauteur dans un coin du jardin. C'est la cabane «des enfants». Ce qui provoque parfois des luttes de territoire, «*les grands ont accaparé la cabane et on n'a plus le droit d'entrer !*» raconte Anna.



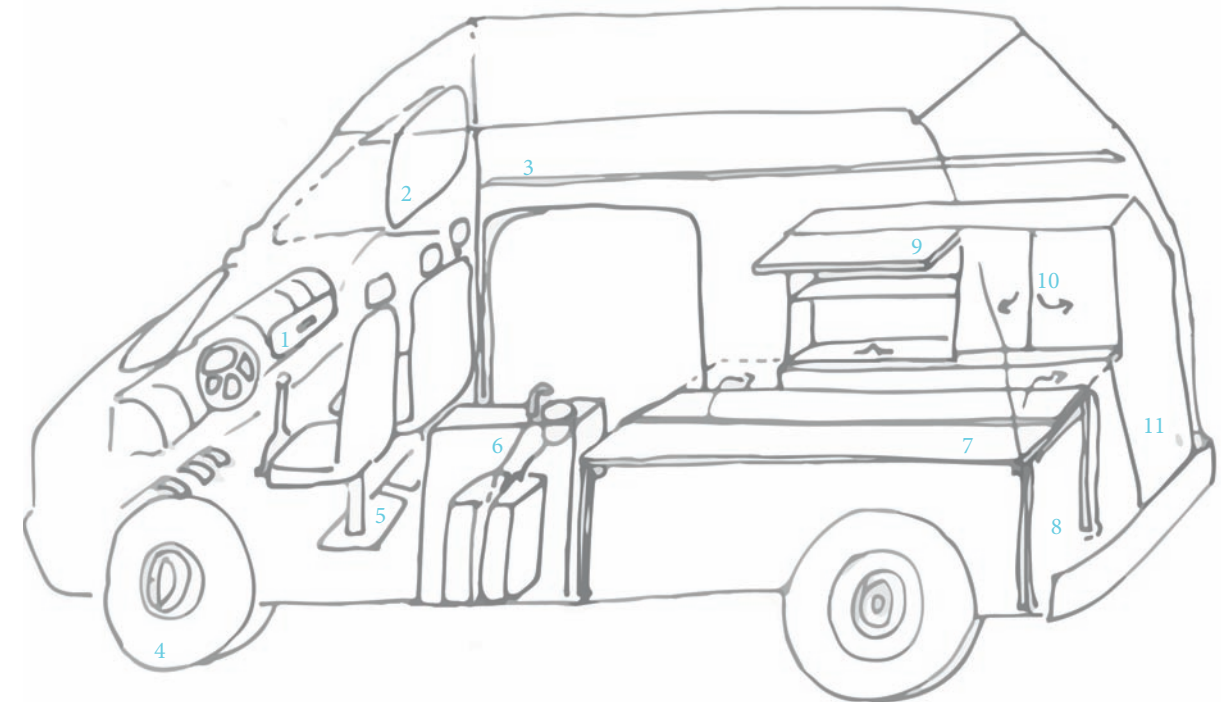
1 Chambre de Christiane à la Ferme Légère.
2 La cabane des enfants, à la Cie.Rit



et 24 mars 2021 : fabrication des tiroirs, sur le trottoir rue du levant, chez les parents de Lila. Demain, nous partons pour le sud-est : Chamarel, Échirrolles, Chirols, Sauviat.

Comme dit Henry-David Thoreau (1817-1862), philosophe, naturaliste et poète américain dans *Walden ou la vie dans les bois*, la cabane est universelle. Tout le monde a déjà construit une cabane. Pendant ces mois de voyage, le camion a été la nôtre. Chaque chose a sa place. Si le couteau, la brosse à dents ou la cape de pluie sont rangés différemment, on est perdues tout à coup. Plus la cabane est petite, plus chaque objet a une importance capitale: on n'a pas le luxe du comptoir qui est toujours rempli de bazar. Il y a 2 espaces filants sur la longueur du camion qui servent de vide-poche toujours accessible. Dans notre cabane, nous ajoutons deux tiroirs. Ce sont ceux que l'on utilise le plus. Ils répondent à nos besoins. On a aménagé la cabane pour y être mieux.

- 1 Boîte à gants réparée par St François : cartes de périple, micro et caméra, portrait de St Christophe le protecteur des voyageurs
- 2 Trappe toujours accessible : batteries du panneau solaire, trousse de toilette, bougies chauffe-plat de Jules, trousse de secours (!), carnets, appareil photo, habits de la veille
- 3 Vide-poches tout en longueur de chaque côté du camion : soupes Royco spéciales pénurie de nourriture, allumettes, brosses à dents, bougie escargot offerte par Henri et Lourdes, rouleau de calque, kutsch, baume à lèvres, Uno...
- 4 Nouvelle roue posée à Saint-Jean-Pied-de-Port. L'ancienne roue avait éclaté et un agriculteur nous a aidées à poser la roue de secours grâce à sa visseuse à choc magique
- 5 Sièges avant pouvant se retourner, très pratique les jours de pluie
- 6 Petit lavabo très pratique pour se brosser les dents sans avoir à sortir. (dessous : bidon d'eau propre, bidon d'eau sale)
- 7 Le lit est composé d'une planche épaisse qui se rabat pour laisser une allée dans le camion. Le plus souvent, nous avons laissé le lit déplié, et nos sacs de vêtements étaient disposés dans l'allée sous le lit.
- 8 Grand rangement sous le lit : bidons d'eau, caisse de bricolage, réchaud, matelas et duvets supplémentaires, chaussures peu utilisées, ...
- 9 Placard petit-déjeuner, épices indiennes et bicarbonate de soude (à ne pas confondre avec du sucre)
- 10 Bibliothèque ambulante du camion : livres de l'école, de nos familles, ou bien récoltés en chemin.
- 11 Grand placard sous les placards. Couettes, draps, serviettes de toilette supplémentaires. Au bout, il y a les deux tiroirs, qui donnent sur la porte latérale.





Ⓔ Chantier dans la future salle de spectacle, à Chirols.

«Un lieu infini est un lieu appropriable. Il manifeste l'idée que ce qui n'est pas fait pour être habité est plus habitable que ce qui est fait pour l'être. (...) Une architecture à ce point intégrée dans la vie est d'avantage un processus qu'un objet. Elle permet de comprendre ce qui est primordial : les échelles, le temps, les étapes, les individus, ce qui fait de l'architecture une forme essentiellement contextuelle, sociale, et culturelle.»

Edith Hallauer et Patrick Bouchain, *Lieux infinis*.
Edith Hallauer est enseignante et coordinatrice des mémoires à l'ENSCI Les Ateliers

Au Moulinage, tous les jours, on habite un grand chantier. On éprouve à tout moment ces lieux en construction, leur température, leur résistance, leur ambiance. Certains espaces sont dits «temporaires» : ils ne sont ni temporaires, ni définitifs. Ils laissent place à une possible évolution au cours du temps. Le fait de les user (utiliser, appréhender, arpenter) quotidiennement permet d'orienter leur préfiguration.

Habiter un chantier, c'est rechercher continuellement comment améliorer le rapport entretenu avec son habitat. Et ça passe par la connaissance de ses étapes de construction, ou la manière d'en prendre soin. Nous abordons plus ce sujet dans l'article **Habitabilité** page 228.



Ⓕ Chantier dans la petite chapelle, au Monastère des Clarisses à Roubaix.

Le fait d'auto-produire et de composer un habitat en groupe participe à sédimenter ce que l'on nomme «commun». Par la discussion, le groupe prend des décisions sur le devenir de leur lieu collectif. Un ouvrage doit rester ouvert, non fini, laisser la place. Le chantier permet cette marge de manoeuvre, cette souplesse à l'appropriation du lieu. Dans cette démarche de construction, l'inattendu s'invite par le chantier qui éprouve matériaux et méthodes. Ce qui rend adaptable, et qui permet à tout un chacun de trouver une place, un rôle dans la construction et donc dans la future habitation. Donner le goût de construire fabrique le désir d'habiter (ensemble).

«Il faut entraîner le plus grand nombre d'individualités, les révéler pour ce qu'elles sont, expérimenter ces différences et créer de nouveaux rapports communs.»

«Il faut faire l'expérience du désir d'éternité : ce qui compte, ce n'est pas de vivre plus longtemps, mais de transmettre la vie. L'architecture devrait ressembler à cela : désir, alliance, tendresse, passage...»

Patrick Bouchain, Edith Hallauer, *Construire autrement*



Ⓜ Nous nous faisons doubler par une livraison de Fertilisants venus d'Espagne, sur la nationale du Mans.

L'efficacité, la productivité, la vitesse sont exigées en permanence.

Pendant ce temps, «l'escargot se déplace, seulement vers l'avant (...) il peut ainsi également franchir des obstacles particulièrement agressifs», d'après wikipédia.

Mais alors, quoi de mieux qu'un escargot pour affronter la vie ? Dans la plupart des collectifs rencontrés, le rapport au temps est très particulier. Chacun respecte le rythme de l'autre, et le groupe se tient à un temps d'échange collectif régulier (cf article **Protection participation citoyenne** pages 174-177).

Pour vivre en groupe, il faut être capable de savoir considérer que «perdre du temps» n'a rien de grave, et que le concept même de «perte de temps» n'existe plus.

Le temps n'est pas une valeur.

Sur la ZAD de Nddl, se déplacer à pied ou à vélo, réparer des outils, se concerter, cultiver, faire un repas en commun fait partie du quotidien. Ce rythme de vie n'est pas moins actif qu'un autre (au contraire). Les interactions sont foisonnantes de tous côtés, et cette prolifération d'actions est indispensable à la vie sur zone. À la Ferme Légère, l'objectif d'autonomie énergétique modifie le rapport au temps. Cuisiner sur un poêle dragon, ça signifie allumer un feu, l'entretenir, mettre une casserole dessus, faire bouillir de l'eau et des légumes ; les placer dans une cocotte norvégienne, et laisser ça au chaud pour 6 heures : la soupe est prête... Le quotidien est régi par ce que l'on nomme couramment «les tâches ménagères».



“L'homme lent est non seulement inefficace mais il finit par être perçu comme dangereux.” Laurent Vidal, historien



Tout va trop vite
Eloge de la lenteur



Bougie escargot offerte par Lourdes et Henri, à qui nous prêtons le camion pour un week-end.

Pendant notre périple, nous expérimentons un rapport au temps différent.

Nos 5 années à l'ENSA sont très rythmées. On court après le temps : un semestre, un projet, des rendus, quelques cours autour et finalement assez peu de rencontres, en comparaison de ces trois mois de périple durant lesquels nous laissons le temps couler. Ce rythme

choisi nous a permis des rencontres imprévues, qui ne seraient jamais arrivées sans se rendre disponibles spatialement et temporellement. Le temps est fondateur de l'espace et être là, c'est déjà donner du temps. Donner du temps, c'est aussi donner de l'importance et permettre aux choses de se passer.



Ancienne usine Cavrois Mahieu, Le Non Lieu, Roubaix

la halle de
conditionnement à
Roubaix

la Condition Publique à Roubaix

Nous rencontrons Olivier dans l'usine Cavrois Mahieu où s'est installée l'association *Le Non Lieu*. Ils conservent l'ancienne usine dans son état d'origine et organisent au milieu des anciennes bobines de fils, des bances et de l'odeur d'huile, des expositions, des événements, des apéros. *«Vous savez, il y a des gens, ils entrent dans la salle, ils se mettent à pleurer...»* nous dit Olivier.

Roubaix fût le siège social de La Redoute, Les 3 Suisses, le siège social du fil et du textile.

En 1911, plus de 250 usines pointent leurs cheminées de brique vers le ciel. La ville accueille des familles de travailleurs et les manufactures, filatures, sont à tous les coins de rue. La fin de l'ère industrielle emporte avec elle ses usines. L'industrie a été gommée de la ville et l'usine Cavrois Mahieu est une des dernières à nous replonger dans cette époque.

Nous visitons *La Condition Publique*, une manufacture réhabilitée par Patrick Bouchain. La grande halle en forme de U qui servait au déchargement des marchandises a été coupée en deux et remise à neuf. On garde l'héritage et la mémoire industrielle mais on la lave au javel. On désépaisse l'Histoire. Et le fait de montrer des choses lavées, brossées, propres, qui ne racontent plus l'histoire du lieu, c'est exposer aux gens que la beauté des choses, ce n'est pas ça, ni les faits réels, ni l'industrie, ni leur passé.

Olivier déclame avec humour, *«on ne doit pas prendre les gens pour des cons»*, lui qui s'efforce tant à conserver l'identité de cette ancienne usine textile.

Et c'est vrai que le temps d'une visite, on lit les écriteaux de l'époque sur les murs, Olivier nous raconte chaque détail du papier dans le placard, de l'ancien conduit qui passe dans le mur, des traces d'huile entre les machines. Ce n'est pas une représentation créée de toutes pièces : au contraire, nous y sommes pour de vrai.

Au Monastère des Clarisses, l'association Zerm occupe le lieu pour 4 années. Ils ont répondu à l'appel à projet avec YesWeCamp (association «pour une utilisation inventive des espaces disponibles»), Gilles Maury, historien et ICAR (société de rénovation immobilière). Dans ce site patrimonial, ils ne peuvent pas s'ancrer trop profondément dans les murs existants ou modifier excessivement leur aspect. Ils essaient donc de trouver des solutions qui passent entre les lignes de cette contrainte. Par exemple, chaque couple s'est construit une petite «boîte d'habitat» dans les combles du Monastère : ils ne s'appuient pas sur les murs existants mais réussissent à s'isoler thermiquement. Dans l'ensemble du Monastère, ils font le choix de peindre les murs à la moitié : cela permet de leur donner un aspect «propre» tout en conservant leur identité. C'est une autre manière d'occuper un lieu historique. Leur occupation du Monastère est transitoire et peut-être que les prochains occupants peindront à leur tour ces murs d'une autre manière.



la cuisine collective de Zerm au Monastère des Clarisses

« parler de la relation entre l'architecture, le paysage, la culture, l'histoire et la géographie signifie donc introduire la variable du temps dans notre lecture du monde »

Construire avec l'immatériel, Paulo David dans la partie L'histoire, la géographie p41.

Habitabilité

Être quelque part chez soi

- p. 226 . habiter, conquérir ?
- p. 228 . ce que l'habitat rend possible
- p. 230 . anti-distanciation sociale
- p. 232 . l'hospitalité par le corps
- p. 234 . l'attention aux petites choses
- p. 236 . centrifuge et centripète
- p. 238 . faire partie du paysage
- p. 244 . chez soi comme repère

«Habiter» est un grand concept que nous aimons secouer, détourner, interroger.

Vouloir rendre habitable ce qui ne l'est pas, est-ce conquérir ? muter ? ou bien s'adapter ?

Habiter un lieu, est-ce y être bien ? Savoir le réparer ?

Pouvoir y accueillir ses proches ?

Est-ce que notre habitat nous représente ?

Si nous n'habitons pas, qui serions-nous aux yeux d'autrui ?

Durant ces 5 mois de voyage nous étions sans habitat fixe.

Et pourtant nous n'avons jamais autant habité !

Habiter, est-ce partager ?

Partager grâce à la parole, aux échanges, à l'apprentissage ?

Habiter est peut-être avant tout une posture éphémère que l'on emprunte.

Les faysses sont un des éléments les plus importants du patrimoine ardéchois. Elles permettent de cultiver les terrains pentus.

On en a portés des cailloux pour consolider celles du moulinage !

Entretien ces faysses prend un temps fou, une énergie de dingue et il faut le faire régulièrement car elles s'affaissent avec le temps.

Mais sur la pente, pas d'autre choix que de s'adapter.

«des heures de travail pour deux plants de tomate», nous dit Alex.

Dans *L'art d'habiter*, Yvan Illitch dit qu'habiter, c'est conquérir.

Les faysses permettent de cultiver et donc de s'alimenter. Ainsi les habitants aménagent leur environnement pour y vivre.

Est-ce qu'habiter c'est conquérir, ou bien muter pour s'adapter à un milieu ?

Scientifiquement, une mutation est «une modification rare, accidentelle ou provoquée, de l'information génétique dans le génome.» Elle concerne donc l'humain. Conquérir est peut-être modifier le milieu pour le rendre utilisable par l'humain. Habiter n'importe quel milieu, s'y adapter, c'est muter... et conquérir.

«il y a un milieu qui se crée entre l'extérieur et les vivants qui y sont» nous dit Romain Rousseau (enseignant à l'ENSA) un lundi matin lors du séminaire de mémoire.



Ⓔ Echaffaudage autour d'un pont, sur le Hâvre. Oudon, le 16 mars 2021

Habitabilité,
définition Cnrtl :

Qualité de ce qui offre un
espace suffisant à occuper.

Qualité de ce qui est habitable
en raison des conditions
favorables qu'on y rencontre.

Toute cette petite architecture, cette petite industrie métallique va accueillir et abriter des travailleurs qui réparent les ponts, les rues, les façades, les décors communs de nos petits quotidiens.

Une petite architecture de travaux qui rend accessibles ces endroits qui doivent fonctionner pour que le monde semble tourner correctement, que l'on circule fluidement et que le mouvement continu se poursuive paisiblement. Une habitabilité qui permet de prendre soin du monde et pouvoir ainsi y vivre.

Ⓔ

Ci-contre : les faysses du Moulinage de Chirols.

«faysse» : Ce mot évoque l'aménagement des pentes en terrasse de culture. Ainsi le terme "faissa" (du latin fasciam "bande"), au singulier désigne une "bande de terre soutenue par un mur" et au pluriel une "culture en terrasse".

La ZAD de Nddl est une tentative d'habitabilité sur un territoire inadapté à l'origine.

Il s'agit d'une zone humide, végétale, arborée.

Ce territoire est d'abord envahi par une lutte. Une lutte habitée !

Des centaines, des milliers d'humains habitent la ZAD de Nddl pendant des semaines.

On appelle cela l'occupation.

Des cabanes sont détruites et reconstruites chaque jour.

Ces habitats de planches n'ont rien de comparable au montage d'une armoire Ikéa fournie avec notice. C'est une réflexion parfois spontanée. C'est une manière de s'installer au mieux, dans le pire : dans le dégât, dans la destruction. Les habitants s'adaptent, par les formes d'habitats qu'ils développent, mais aussi par le fonctionnement pluriel déployé sur la zone entière.

C'est ce que Yona Friedman appelle l'auto-planification lorsqu'il dessine des cités utopiques dans les années 1970. C'est-à-dire *la planification par l'ensemble de ceux qui travaillent sur le même projet*.

L'architecte dessine de grandes «ville-échafaudage»

dont chacun peut s'emparer avec ses 10 doigts. Une utopie dont chacun élargit, déplace, supprime et enlace les murs; une architecture imaginée au service du réel et de ses habitants.

En première année à l'école, Hypolite nous raconte son voyage au Maroc. Il a vécu dans une maison en terre avec une famille marocaine. Chaque jour, il fallait réparer un petit endroit de la maison. *«Sinon, la terre retourne à la terre et il n'y a plus de maison»*, raconte Hypolite.

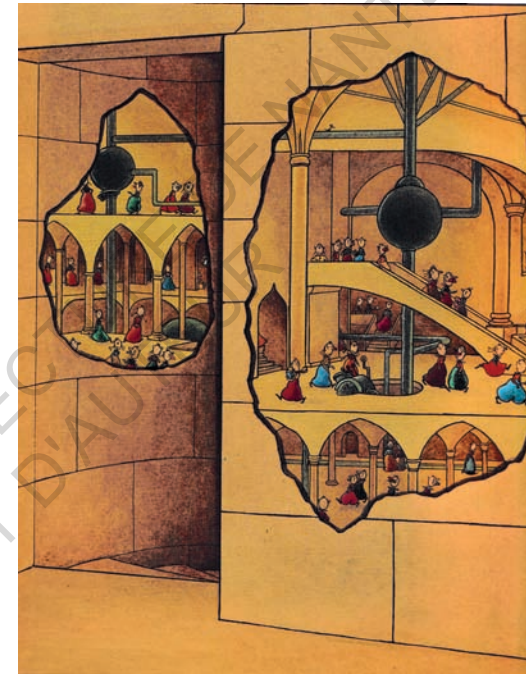
À Chamarel-les-Barges, chaque logement contient un mur en terre. Les habitants ont fait une journée de formation afin de savoir réparer ces murs de terre en cas de fissure. Ils ont une réserve de terre de la bonne couleur prévue à cet effet.

Il nous semble que l'on habite différemment un lieu lorsqu'on sait comment sont faits ses murs et surtout, lorsque l'on se sent capable d'y changer quelque-chose.

Sur la ZAD de Nddl, les périodes d'expulsions ne sont plus d'actualité. De nouveaux habitats voient le jour. Certains ont été légalisés et ne seront plus détruits. C'est le cas de plusieurs anciens corps de fermes dans lesquels ont été aménagés des dortoirs. Dans ces lieux, chacun peut être accueilli, n'importe quand. Il y a des lits, une cuisine à disposition, des douches. Sans barrière ni frontière, les différents hameaux de la ZAD de Nddl communiquent par des routes de campagne et des petits chemins pédestres dans le bocage.

Ce territoire souple, modulaire, extensible permet l'arrivée de tout un chacun. C'est aussi ça l'adaptation, l'accessibilité. Savoir que l'on peut dormir aux Fosses Noires, jardiner au Rouge et Noir et récupérer, le soir, ses légumes; consulter la bibliothèque de La Rolandière, échanger des vêtements à Bellevue.

Ainsi ces exemples montrent différents facteurs de ce qu'on nomme *habitabilité*. S'adapter en groupe sur un territoire hostile, savoir réparer et construire son habitat, pouvoir accueillir et intégrer des arrivants comme les Zéfirottes. Ils ménagent et aménagent les murs de Paris.



planches dessinées par Claude Ponti dans *La Nuit des Zéfirottes*

« (...) comme des lutins pygmées, ils habitent sous terre dans leurs villes secrètes. Ils remontent à l'intérieur les murs et partout où ils le peuvent, ils aménagent des appartements, des bureaux, des tunnels, et même des salles de parachutisme. On n'imagine pas à quel point il y a de la place dans les murs pour un Zéfirotte.

Surveiller Paris est une tâche de chaque instant : guetter pour lancer l'alerte à la moindre crevaision et envoyer immédiatement une Equipe-Rustine-Premier-Secours.

Il faut entretenir les soufflets, les pompes ... et les réservoirs. Ne pas laisser une mairie ou une école se dégonfler. Empêcher les tuyaux d'être bouchés par des feuilles mortes, ou par des animaux qui construisent un nid, des Ratabargouins qui y entreposent leurs provisions, ou des humains qui font des travaux sans se rendre compte des dégâts provoqués. »

Claude Ponti, *La nuit des Zéfirottes*

Claude Ponticelli (1948-) est un auteur de littérature jeunesse et illustrateur français.

«Le tiers paysage n'est pas quelque chose que l'on aménage, c'est quelque chose que l'on ménage. Ménager plutôt qu'aménager. Jardiner les possibles, prendre soin de ce qui se tente, partir de ce qui est.»²

Marielle Macé, *Nos Cabanes*, p. 17

aménager, définition Cnrtl: Équiper en vue d'un certain type d'exploitation. Adapter (une chose) de manière à la rendre plus commode, plus efficace. Préparer (une chose), la mettre au point ou en place en vue de l'utilisation.

ménager, définition Cnrtl: User d'une chose, l'employer avec mesure, modération. Epargner, employer quelque chose avec économie de manière à en dépenser le moins possible.

le tiers paysage de Gilles Clément (par Wikipédia) : Le Tiers paysage est un concept créé par le paysagiste français Gilles Clément, afin de désigner l'ensemble des espaces qui, négligés ou inexploités par l'homme, présentent davantage de richesses naturelles sur le plan de la biodiversité que les espaces sylvicoles et agricoles.



Ⓢ Lila essaie de faire un chanfrein sur cette roche de tuffeau, très friable, sous le regard attentif de Tourangeot en formation chez les Compagnons.

Dans chacun des lieux du périple, une première visite nous permet de comprendre les bâtiments et leurs fonctions. On nous explique les horaires, le fonctionnement d'une cuisine, d'un système de robinetterie ou d'une clôture pour éviter de faire évader les moutons. Ces temps privilégiés nous donnent une vision d'ensemble qui s'affine toujours au bout de quelques jours; nous apprenons à connaître un peu mieux les habitants et leur rapport au lieu. On sait pourtant qu'en quelques jours, nous ne voyons qu'une infime partie de ces immenses microcosmes.

Chez les Compagnons, le jour de notre arrivée, on nous demande : *«vous êtes dans quelle corporation d'artisan ?»*

On est directement accueillies comme des semblables par ces gens qui ont l'habitude d'être nombreux, de partager, de transmettre un savoir. L'accueil est plus facile que n'importe où ailleurs. On sent dans leurs personnes une habitude au groupe, aux nouvelles têtes et à ne pas faire de différence avec ceux qui arrivent.



Ⓢ Changement d'outil : on va passer à un outil qui a des dents, et ressemble à une cuillère. Il permet de gratter la pierre différemment. Leurs range-outils ressemblent à ceux utilisés pour les pincesaux.

Ils nous font découvrir leurs outils et leur travail lors d'une petite formation, un après-midi, dans les ateliers. S'ensuit une partie de pétanque dehors avec les élèves en CAP Taille de pierre. Ils pensaient que nous étions journalistes pour la télé. On leur envoie toutes les photos prises de leurs gestes minutieux, fascinés par toutes ces mains qui modèlent des morceaux de roche. On ressent le plaisir qu'ils ont à transmettre leur savoir, comme si cette dimension coulait dans les veines de tout compagnon à compter du jour où il est nommé comme tel.

«En architecture, «l'autre» c'est celui qui sait construire une chose que l'on ne sait plus ou que l'on ne veut plus faire. C'est aussi celui qui construit avec «moi», car construire est un acte collectif, construire crée le lien, c'est l'expression de la culture des Hommes».

Patrick Bouchain, Edith Hallauer, *Construire autrement*

Dans *Un sol commun*, l'écologie et le commun sont deux notions très liées. Ce rapprochement part d'un constat : nous sommes tous sur le même sol, la même terre ; nous cultivons les mêmes arbres.

À ce titre, aucun fruit ne saurait appartenir à une seule personne. Si l'on cultive son arbre, on récolte ses fruits, mais il devient alors anormal qu'une personne puisse récolter les fruits de 1000 arbres et ainsi en priver ceux qui n'ont pas de quoi acheter ces fruits - qui proviennent d'un sol commun.

Ainsi, l'écologie serait une manière de revenir à un collectif qui travaille ensemble à petite échelle. Cette échelle permet la réappropriation d'un sol, d'une terre, de la nourriture. Faire circuler des biens à échelle réduite permet alors de se lier au sol puis aux habitants voisins, et c'est là le départ véritable du « collectif » au cœur d'une vie.

Les praticiens du Village2Santé agissent sur cette notion collective à partir d'un tout autre prisme : la santé.

Ils établissent des diagnostics communautaires autour de Grenoble afin de choisir un territoire qui exprime un besoin lié à leur pratique.

Ils ciblent la santé pour avoir un impact à échelle du quartier entier.

Dans cette infrastructure, ils considèrent que la santé ce n'est pas seulement le moment où on est malade mais tout ce qu'il y a avant (le bien-être mental, physique, etc).

Une médiatrice en santé a pour rôle de créer le lien avec les habitants du quartier. Pendant le premier confinement, elle est allée toquer aux portes des 2500 habitants du quartier Village II en s'inquiétant de la santé de chacun.

« en fait, le soin il commence dès l'accueil et pas juste dans le cabinet médical », nous dit Mélanie, accompagnatrice de vie relationnelle et coordinatrice au Village 2 Santé.

Hannah Arendt donne une définition particulière de la cité : **« La polis proprement dite n'est pas la cité en sa localisation physique (...). C'est l'espace du paraître au sens le plus large : l'espace où j'apparais aux autres comme les autres m'apparaissent »**¹

C'est ce que l'on voit, ce que l'on ressent lors des cafés communs du Village2Santé. Les praticiens et les patients sont assis autour des mêmes tables, nous partageons un thé et des biscuits. Il n'y a aucun cadre professionnel ni rapport hiérarchique quel qu'il soit. Des habitants sont venus avec des madeleines dans le simple but de discuter. Une patiente nous raconte comment le centre de santé est devenu un lieu repère du quartier.

« L'occident a réalisé cette abomination qu'est la négation de notre appartenance à la nature, de notre existence comme corps vivant. À ne vouloir être que le produit de notre cerveau, nous ne pouvons que nous servir mal de lui. De là découle notre incapacité à développer une pensée politique et morale sur l'environnement, puisque nous avons réduit tout le réel en objets, en utilité immédiate, en valeur marchande. (...) Nous devons repartir de l'intime et du sensible pour repenser nos systèmes politiques »²

Vouloir se réapproprier le sol et le corps c'est considérer l'essentiel et le très proche de soi-même. C'est ne plus délaisser ces petites choses quotidiennes : l'espace où on vit, ce que l'on mange, que l'on boit sans rythme ou sans conscience ; c'est créer du lien par le plus évident, par ce qui est autour de nous.

Dans *Un sol commun*, ils parlent beaucoup de la domination des humains sur les non humains (animaux, plantes) mais aussi des humains entre eux. Supprimer cette domination c'est peut-être observer, chez l'ensemble du vivant, une manière commune d'habiter.



© Café commun au Village2Santé, le mardi 6 avril 2021

Un soir à côté de Rennes, des inconnus rencontrés une heure plus tôt nous demandent quel lieu de ce grand périple nous a le plus marquées. Nous formulons pour la première fois une réponse construite et sensée. Presque instinctivement le Village2Santé d'Échirolles nous vient à l'esprit. Puis il a fallu expliquer pourquoi face aux 6 paires d'yeux suspendues à nos lèvres. C'est celui qui nous a semblé le plus juste. Le lieu le plus ouvert pour les autres. C'est un lieu qui n'est pas pour soi mais pour tout le quartier. Un lieu qui prend soin, un lieu attentif.

¹ Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*
Hannah Arendt (1906-1975) est une politologue, philosophe et journaliste américaine.

² François Léger, *Un sol commun*, p. 42
François Léger (1914-2021) est un journaliste, essayiste et nouvelliste français.



1

Voici une chambre dans l'auberge du Monastère des Clarisses.
 Une artiste en résidence a travaillé sur une «petite chambre dans la chambre», pour isoler les lits dans ce grand monastère où il fait très froid l'hiver. Un soin attentif, sur mesure, a été porté aux saisons : une moustiquaire pour l'été, de grands tissus épais pour l'hiver, mais aussi aux usages : on peut y ranger des objets dans un grand coffre, on peut travailler sur la petite tablette; un apport de lumière est permis grâce à la fenêtre qui reprend la forme de celle d'origine.
 C'est une petite cabane fermée autour de soi pour dormir paisiblement.



2

Les coursives de Chamarel-les-Barges sont utilisables par tous les résidents. Elles sont larges et lumineuses. L'été, les portes des appartements sont ouvertes, cette coursive placée au nord sert de refroidisseur grand format pour chaque logement. L'hiver il y fait un peu froid mais ce n'est pas si grave, ils y passent juste moins de temps. Certaines coursives sont pleines d'objets : des livres, des sièges, des miroirs, et même des fruits...



3

aérer aérer aérer : «c'est ce qu'ils font toute la journée les gens du voyage en caravanes!». conseil avisé de Vincent (pris très au sérieux et appliqué). Chaque matin, le lit est plié pour laisser passer l'air, la couette est sortie. Il y a des rituels qui construisent le voyage.
 Quand on habite un camion, si l'on ne range pas toujours ses affaires, ou que l'on n'aère pas, le camion devient un champignon.

- 1 Une chambre de l'auberge, au Monastère des Clarisses, Roubaix.
- 2 La coursive du 2ème étage à Chamarel-les-Barges, Vaulx-en-Velin.
- 3 Le camion, un matin dans la forêt landaise, à Capbreton.



④ Le camion installé pour dormir pendant les 5 jours à Chamarel-les-Barges. Il est garé au pied de leur immeuble.

Regardons un paquebot de croisière: les magasins bien approvisionnés, les chambres tout équipées, les restaurants à 3 fourchettes, la salle de sport vue mer.

Regardons maintenant un voilier: la table à cartes, la cuisine qui s'ajuste aux mouvements du bateau, et le salon qui se transforme en couchette.

L'un a une architecture qui regarde vers l'intérieur: elle est dite centripète.

L'autre est fait pour s'adapter à tout ce qui provient de l'extérieur dont il dépend: on parle alors d'une architecture centrifuge.

Les habitants du voilier vivent avec la météo et les cartes de fonds marins. Ils vivent avec une canne à pêche et un masque de plongée. Dans le vent et l'eau sans transition. Dehors autant que dedans. Vivons-nous de manière centrifuge seulement lorsque notre habitat ne répond pas à tous nos besoins ?

Et replié lorsque tout est à notre disposition ?

Il nous semble que les 8 lieux visités ont cette ambivalence d'être à la fois centrifuges et centripètes. «*Pendant mon premier mois ici, je ne suis pas sorti du Moulinage*» nous dit Léo. Le foisonnement de gens, de projets, d'interactions, de discussions crée un ensemble qui peut paraître auto-suffisant. Léo nous explique qu'il réalise, avec le recul, la nécessité des liens extérieurs au collectif.

À la Ferme Légère, ils expliquent que leur lien avec l'extérieur se fait notamment par les gens qui passent. Et même si ça leur prend du temps, ils ne négligent pas l'importance de ces échanges.

Nous même avons été happées dans chacun des 8 mondes qui sont en réalité constitués d'une multitude de quotidiens.

L'arrivée nous plonge toujours dans l'observation profonde d'un fonctionnement unique.

Nous captions des ambiances, des personnalités, un tissu de rapports sociaux, des architectures, des montages juridiques et administratifs.

Nos esprits sont constamment en ébullition pendant la durée de vie sur place. Il nous faut parfois quelques jours pour porter un regard plus neutre sur ces manières de vivre. Nous essayons de sortir de la force centripète.

Le camion sur roues, avec sa large porte et ses grandes vitres, nous place toujours dehors. Chaque jour nous dormons dans un endroit différent. Nous sommes là, abritées et nous évoluons dans le paysage.

«Le paysage fait aussi partie de l'architecture, donc on n'a pas besoin de construire le coucher de soleil. (...) Donc ça suffit de l'intégrer dans le bâtiment. Et ça coûte bien moins cher»¹

C'est grâce à ce camion que nous pouvons aller à la rencontre des gens et des lieux.

Il ne nous offre pas le luxe d'une douche, et la cuisine embarquée n'est pas très pratique quand il pleut. Les résidents de chaque lieu nous fournissent ce confort supplémentaire.

Le camion devient parfois une curiosité qui engage les discussions. Cet outil multiple à la fois chambre-cuisine-salon-bureau-maison attise la curiosité et devient parfois le centre de l'attention, le lieu de rassemblement.

Il est, par tous ces effets, un immense vecteur de commun pendant l'ensemble du périple.

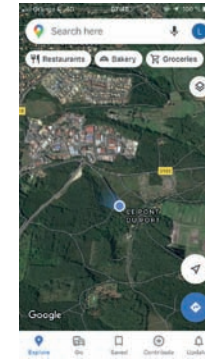
¹ Anna Chavepayre et David Pradel (collectif ENCORE), interview de Sud-Ouest le 24 septembre 2019

Dans chaque lieu, nous explorons les alentours. Ces visites nous permettent de mieux saisir chaque région, son ambiance, ses paysages, sa propre culture. Chaque territoire, au sein de la même France, a une identité visuelle et historique très définie. Ces explorations, ce sont des promenades dont nous parlent les habitants, là où ils font leurs courses, des projets qu'on nous raconte, des artisans, et tout ce qui arrive au gré du vent.



et Sur la route vers Chirols, le 8 avril 2021

L'une conduit pendant que l'autre se promène sur Google Maps à la recherche d'un lieu où dormir. On repère un lac, une rivière, puis on regarde s'il y a une barrière, des maisons proches, la possibilité d'être un peu cachés.. Comme on est principalement dans des endroits peu touristiques, on fait confiance à notre instinct. Ce même instinct nous convainc, un soir, de suivre un habitant du coin. Il nous explique que nous ne sommes pas à un endroit autorisé, et nous mène sur un promontoire au-dessus de la rivière. On souffre de sacrés lieux de nuit. Comme si la France entière était notre campement.



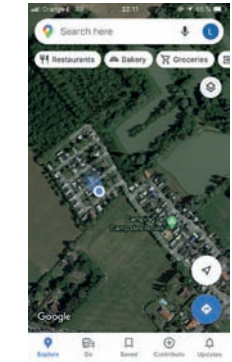
Nuit dans les Landes



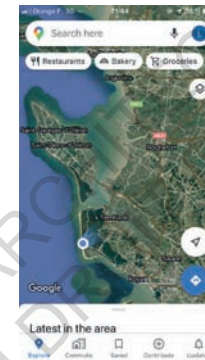
Avant Roubaix



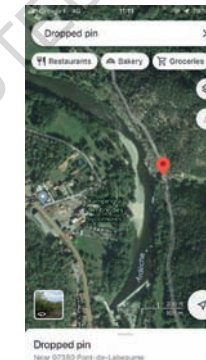
Proche de Rouen



Camping près de Lille



Nuit à la Palmyre



Dormir sur la rivière



Banlieue grenobloise



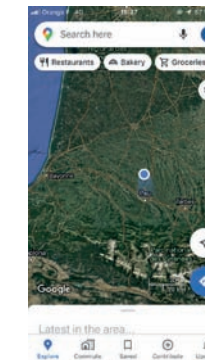
Zoom sur le parking



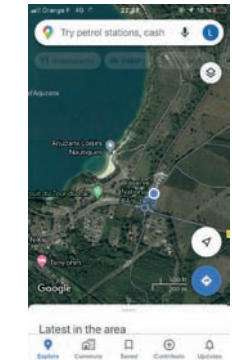
Retour de Chirols



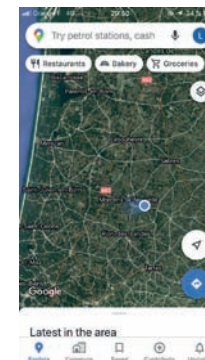
Nuit dans le Béarn



On quitte Méracq



Une nuit au lac



Vers les Landes



Route vers le nord



Randonnée à Chirols



Dans le bocage zadiste



VALS LES BAINS
NEYRAC LES BAINS

STRUCTURE DE NANTES
JTEUR





PHOTOGRAPHIE ARCHITECTURE DE NANTES
DROIT D'AUTEUR



*prenez un paysage.
mettez-y votre maison.
regardez le paysage.
vous sentez-vous chez
vous ?*

Ces deux images évoquent l'idée qu'il suffit parfois de regarder un lieu avec un œil neuf et visionnaire pour commencer à s'y installer. Se projeter seul ou à plusieurs dans un endroit c'est déjà dessiner, imaginer, préfigurer un chez-soi. Et petit à petit, les projets naissent d'opportunités, de rencontres et de choix. À un moment, on peut décider de poser ses valises. Et poser ses valises c'est les déplier, les défaire. Les déplier c'est choisir de rester un temps suffisamment long pour habiter l'endroit. Habiter un endroit c'est s'y engager. C'est donner de soi. Ce que nous, les jeunes générations avons du mal à faire parfois. Happés par tout ce qui nous entoure et l'infini des possibles que nous offre le monde, il est difficile de s'impliquer. Mais «faire» c'est prendre le temps. Et



prendre le temps ne signifie pas toujours de s'étendre indéfiniment mais plutôt d'être pleinement là.

On aime à nous faire croire que le beau, le bien, l'avenir, la tendance se concentrent en des points spatiaux définis. Faisons appel à notre imagination plus que jamais pour que les vieilles ruines chassent la moisissure des murs, pour que les paliers des tours d'immeubles tolèrent les chaussures des voisins, pour que les zones industrielles repoussent les fantômes et que nos campagnes, nos banlieues et nos zones pavillonnaires s'inventent en commun.

« avec un autre regard, en emprunter un morceau, d'un simple clic photographique »

Construire avec l'immatériel, Paulo David (architecte) dans la partie «L'histoire, la géographie». p38

Postface

«L'architecture ne s'apprend pas. Elle ne s'apprend pas aux Beaux Arts, elle se vit, elle est l'expression d'une existence.» ¹

«Trop souvent l'architecte n'adhère pas à la vie. Il construit comme il ferait autre chose. Prisonnier de formules rhétoriques, il compose de l'architecture. Puis on l'habite. Il ne s'occupe en rien de la tristesse de celui qui va vivre là. Peut-être, au fond, ce qui ferait ma particularité serait de ne pas croire que l'architecture soit une fin en soi ?» ²

¹ Émile Aillaud (architecte français, 1902-1988) dans *La Ferme du bonheur*, Roger Des Prés, pages 23 et 139

² Roger Des Prés dans *La Ferme du Bonheur*



PERIEURE D'ARCHITE
OUMIS AU DROIT D'A

^(e) photo page précédente : Cailleux-sur-mer, le 23 mai 2021.

«on en parlait avec Pierre mais ici la plupart du temps il ne se passe rien de spécial et c'est ce qui vous intéresse d'observer le quotidien en fait»
Sylvia à la Cie.Rit, premier lieu que nous découvrons pour le mémoire.

«Je trouve que je n'ai pas beaucoup d'imagination. C'est juste une façon de regarder qui éclaire les choses et les rend plus belles qu'elles ne sont. J'ai plutôt un regard curieux, un peu amusé, facilement ému aussi...»

Agnès Varda, dans *Les plages d'Agnès*

Agnès Varda (1928-2019) est une cinéaste, photographe et plasticienne française.

Comme dans ce travail de mémoire : nous n'inventons rien, nous regardons attentivement et nous mettons en correspondance des choses de la vie. Largement.

^(e) Photo page suivante : nous posons l'appareil photo sous l'abri vélo de la Ferme Légère. Le mode retardataire capture l'ambiance humide du Béarn en mai. Il pleut. On est arrivées il y a 3 jours.



les remerciements

à Vicbodhi, qui nous a vendu un camion bricolé par ses soins, que nous avons rencontré à Lorient, puis à Strasbourg.
à nos familles, pour l'accueil de l'une et de l'autre 1000 fois dans les maisons familiales. Et pour les discussions, le temps accordé, le soutien et l'aide financière.
à Frédéric Barbe pour ses yeux là où personne ne les a, pour son enthousiasme et sa confiance,
à Lucile Garnier pour ses astuces d'écriture et ses conseils avisés,
à Léo Badiali de l'Ardepa et Hélène Lebon pour leur temps et leur écoute attentive au tout début.

à nos grands parents Mamie Manouche, Papi François, Mamie Mathé, Papi Jean, Bonne Maman et Grand-Mère, pour l'inspiration,
à nos amis de Nantes architectes grimpeurs skieurs drôleurs, à nos colocataires de l'abbaye Louise, François, Albane, Aurélien, Alice, à nos copains du Mans, de Bretagne, du Pays Basque,
à Simon et Antoine qui ont survécu joyeusement au fait qu'on passe plus de temps toutes les deux qu'avec eux,
aux vanniers Virginie et Christophe qui nous ont légué leurs revues *Silence*, et à tous les contributeurs plus ou moins proches qui nous ont envoyé des idées et références,
à Georges-Emmanuel pour son succulent thé des écrivains (qui a bien failli nous emmener au poste de douane),

à Ju, Pierre et Sylvia, Hélène et Thomas, Sabrina et Jeremy, Yvan, Anna et Maève pour la visite et les parties de ping-pong, et puis toutes les discussions avec les habitants de la Cie.Rit ;
à tous les Compagnons du Devoir de Saumur, Klément, Flavie, Amédétective, Périgord, Tourangeot, Rouergue, Manceau, Cédric, Timothée et tous les autres, pour leur compagneur et leurs cours de taille de pierre ;
à Guillaume, à Thierry et Catherine pour l'accueil et le vin rouge,
à Patrick, Danielle, Chantal, Marcellé, Anne, Hélios, Jean et Marie-Line, Hélène, Jacintha, Béatrice, Frédérique, Madeleine, Heleine, Janine et la coopérative Chamarel-les-Barges, pour ces échanges incroyables, puis à Clément Bel l'architecte de leur immeuble ;
à l'ensemble du personnel du Village2santé, Mélanie, Jérémy, puis ceux qui nous ont fait visiter, et la patiente-habitante du quartier que nous avons rencontrée, et les autres habitants du quartier et leurs madeleines ;
à Tanguy, Alex, Juliette, Ju, Léo, Timbuilding, Léa, Florian, Marie, Marie-Ange, Nounours et Jess, Noémie, Anna, Jean-Phi, Guy, Sylvain, Christelle et tous ceux qui nous ont fait partager le plaisir du chantier au Moulinage, à Chloé pour les grandes discussions, et Fred le charpentier qui fait les maisons tournantes, et DJ Hanoun pour l'ambiance et la légèreté ;

à Flov depuis sa fenêtre de mairie à Sauviat pour la balade des chemins de fer d'Auvergne, et ses histoires précieuses ;
à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes et ses habitants, Tibo, Elsa et Sabine pour ce repas, Solenn et les habitants de la Maison Rose, les habitants et visiteurs de La Wardine, les Fosses Noires, Bellevue et ses bons produits laitiers ;
aux automobilistes qui nous ont fait signe que notre roue était crevée entre Bordeaux et Pau ;
à notre sauveur-de-camion-agriculteur-magicien et sa visseuse à choc,
à Silvère, Clément, Christiane, Louise, Léa, Cécile, Brice, Marc les habitants de la Ferme Légère ;
au garagiste de Saint-Jean-Pied-de-Port pour les nouvelles chaussures d'Arnold le camion, et à celui de la route qui nous a ouvert le bidon de liquide de direction ;
à Arnold ledit camion pour avoir été d'accord de voir son compteur kilométrique augmenter chaque semaine ;
à Claire, Denis, Malou et Gaëlle créateurs de commun au Pays Basque,
à Romain, Pauline, Simon, Mercedes, Léo, Marion, Théophile, Cécile, Margaux et tous les membres de l'association Zerm qui résident au Monastère ;
à Olivier, Sylvaine et Claudia du Non Lieu à Roubaix pour l'Histoire, et des bières conviviales ;
aux habitants de Roubaix surtout les vendeurs spirituels ;
à Adrien, Victor et Dorian de YesWeCamp pour leurs anecdotes et les parties de cartes ;
à Noée, Violette, Adel, Sophie, et tous ceux qui ont oeuvré à Cesson Careker et à l'Hôtel Pasteur à Rennes ;
à Cécile Gaudoin pour son regard si positif sur son métier ;
à Véronique Plet pour les discussions riches et enthousiasmantes ;
à Presse Océan, au Maine Libre et à Frédérique Bréhaut pour la visibilité accordée ;
à Angélique Renou d'être venue vers nous, puis au Clarpa56 pour les échanges (et tous ceux à venir) ;
à Oncle Steph pour son regard de professionnel,
à l'ENSA Nantes pour nous avoir admises il y a 6 ans,
à ceux qui enrichissent les forums T4 Family,
au shérif rencontré à Mers-les-bains qui ne nous a jamais mis d'amende,
à tous les conducteurs de semi-remorques qui nous ont doublées sur les départementales,

à super
à vous
à table!

la médiagraphie

Ouvrages rédigés

- .PAUGAM Serge, *Le lien social*, PUF collection Que-sais-je ?, 2018, 128 p.
- .L'HEUILLET Hélène, *Du voisinage, réflexions sur la coexistence humaine*, Albin Michel, 2016, 240 p.
- .DES PRÉS Roger, *La Ferme du Bonheur: reconquête d'un délaissé*, Nanterre, Actes Sud, 2007, 151 p.
- .ZIEGLER Jean, *Le capitalisme expliqué à ma petite fille*, Seuil, 2018, 128 p.
- .SCHAFFNER Marin, *Un sol commun: lutter, habiter, penser*, Seuil, Le monde qui vient, 2019, 177p.
- .LINDGAARD Jade, *Éloge des mauvaises herbes: ce que nous devons à la ZAD*, Les liens qui libèrent, 2018, 205 p.
- .ENCORE HEUREUX, *Lieux infinis: construire des bâtiments ou des lieux ?*, B42, 2018, 356 p.
- .SEURAT Clémence, LATOUR Bruno, TARI Thomas, *Controverses mode d'emploi*, SciencesPo les presses, 2021, 317 p.
- .REVEDIN Jana, *Construire avec l'immatériel: Temps, usages, communautés, droit, climat... de nouvelles ressources pour l'architecture*, Gallimard, 2018, 176 p.
- .GUIAVARC'H Yann, *Construire sa maison en commun: l'aventure des castors du finistère*, Skol Vreizh, 2012, 83 p.
- .DARDOT Pierre, LAVAL Christian, *Commun: essai sur la révolution au XXIème siècle*, La Découverte, 2014, 592 p.
- .MACÉ Marielle, *Nos Cabanes*, Verdier, 2019, 128 p.
- .THIBAUT Pierre, CARDINAL François, *Et si la beauté rendait heureux ?*, La Presse, 2016, 201 p.
- .LANOË Samuel, *Petit manuel de l'habitat participatif: construire du commun entre les murs*, Éditions du Commun, 2020, 190 p.
- .MEADOWS Fiona, *Habiter le campement*, Actes Sud et la cité de l'architecture et du patrimoine, 2016, 319 p.
- .INGOLD Tim, *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture*, Dehors, 2017, 320 p.
- .RAVENEAU Gilles, SIROST Olivier, *Le camping ou la meilleure des républiques*, *Enquête ethnographique dans l'île de Noirmoutier*, Dans *Ethnologie française* 2001-4 (Vol. 31), p.669 à 680.
- .BOUCHAIN Patrick, HALLAUER Edith, *Construire autrement*, Actes Sud l'Impensé, 2006, 192 p.
- .BECK Robert et MADCEUF Anna (dir.), *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*, Presses universitaires François-Rabelais, Perspectives Historiques, 2005. P 407-410 : CHASSAIGNE P., Conclusions.
- .WOLTON Dominique, *Informé n'est pas communiqué*, CNRS Éd., coll. Débats, 2009, 147 p.
- .ARENDRT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1994, 369 p.
- .DAVID Paulo, *Construire avec l'immatériel*, Gallimard, 2018, 175 p.
- .CLEMENT Gilles, *Manifeste du tiers paysage*, Sujet-Objet, 2004, 69 p.
- .THIBAUT Estelle, *La confection des édifices: Analogies textiles en architecture aux XIXe et XXe siècles*, HAL Archives Ouvertes, 2016
- .ANDRIEU Bernard, SIROST Olivier, *Vocabulaire international de philosophie du sport. Tome 2 : Les nouvelles recherches*, éditions l'Harmattan, 2015, 740 p.

- .LE BOULCH Gaël, *Approche systémique de la proximité : définitions et discussion*. HAL Archives ouvertes, 2001.
- .DE WAAL Frans, *L'Age de l'empathie, leçons de la nature pour une société solidaire*, Les liens qui libèrent, 2010, 391 p.
- .LORDON Frederique, *Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent...* La Fabrique Editions, 2019, 298 p.
- .GOTTFRIED Semper, *Du style et de l'architecture, Ecrits, 1834-1869*. Edition Parenthèses, 2007, (Eupalinos), 368 p.
- .VANUXEM Sarah, *La propriété de la terre*, collection «le monde qui vient», wildproject 2018, 103 p.

Bandes dessinées

- .MEURISSE Catherine, *Les grands espaces*, Dargaud, Paris, 2018, 92 p.
- .NOAH HARARI Yuval, CASANAVE Daniel, VANDERMEULEN David, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2020, 248 p.
- .FABCARO, *OpenBar T1*, Delcourt, Paris, 2019, 53 p.
- .GÉBÉ, *L'an 01*, L'Association, 2014, 128 p.
- .PONTI Claude, *La nuit des Zéfirottes*, L'école des Loisirs, 2006, 30 p. (album enfant)
- .VIVÈS Bastien, *La famille*, édition Delcourt collection shampooing, 2012 192 p.

Ressources en ligne

- .Fédération de l'habitat coopératif en France: <http://www.habicoop.fr/>
- .Colocations Caracol: <https://caracol-colocation.fr/caracol/>
- .Projet La Preuve par 7: <https://lapreuvepar7.fr/>
- .Histoire de la publicité: https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_la_publicit%C3%A9
- .Anna Chavepayre et David Pradel (collectif ENCORE), interview de Sud-Ouest le 24 septembre 2019
- .Les jeux d'enfants de Brueghel, wikipédia : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Jeux_d%27enfants_\(Brueghel\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Jeux_d%27enfants_(Brueghel))
- .Histoire du divertissement : <https://www.hisour.com/fr/history-of-entertainment-35999/>
- .Moeurs, Français en fête, Hérodote.net : https://www.herodote.net/Francais_en_fete-synthese-405.php
- .Les sociétés de fourmis », Encyclopædia Universalis [en ligne]. URL : <http://junior.universalis.fr/document/les-societes-de-fourmis/>
- .Utopie de Thomas More, philo-lettres.fr : <http://philo-lettres.fr/litterature-etrangere/litterature-anglaise/more-utopie/>

Site internet des 8 lieux visités

- .La Cie.Rit: <https://cierit.fr/>
- .Les Compagnons du Devoir: <https://www.compagnons-du-devoir.com/>
- .Chamarel-les-Barges: <https://cooperativechamarel.wordpress.com/>
- .Le Village2Santé: <https://www.levillage2sante.fr/>
- .Le Moulinage de Chirols: <https://lemoulinagedechirols.org/>
- .ZAD de Notre-Dame-des-Landes: <https://reporterre.net/Notre-Dame-des-Landes-63>
- .La Ferme Légère: <https://fermelegere.greli.net/doku.php>
- .Le Monastère des Clarisses: <https://saisonszero.fr/a-propos.php>

Articles

- .VINCENT Catherine, *Biens communs: jouir sans posséder*, Le Monde, le 21 juin 2018
- .LEGROS Claire, *Posséder la terre en «commun» pour mieux la protéger*, Le Monde, le 30 juillet 2020
- .TRUONG Nicolas, Sarah Vanuxem: «repenser le droit à l'âge de l'anthropocène», Le Monde, le 7 août 2021
- .GERMAIN Thierry, CASSELY Jean-Laurent, «Le bowling, la pandémie et le lien social», BonaFidé, le 2 juin 2021.
- .BERNHEIM Nicole-Lise, «La famille «nucléaire» remise en question», Le Monde Diplomatique, 1971

Podcasts

- Sur France Culture:
 - .MAUDUIT Xavier dans Au Cours de L'histoire, *Tant qu'il y aura des riches, une histoire des inégalités* (4 épisodes), février 2021
 - .DE ROCQUIGNY Tiphaine dans Entendez-vous l'écho ?, *Une économie de la propriété* (3 épisodes), février 2021
 - .BOUAKRA Nedjma dans S'il fallait changer quelque chose ?, *Aurélie Audeval: La propriété d'usage*, août 2013
 - .GESBERT Olivia dans La Grande Table, *Hélène L'Heuillet : «Le premier commun est le lieu que l'on partage, où l'on rencontre l'Autre. C'est notamment le voisinage»*, septembre 2016
 - .KIEN Anaïs dans Le Journal de l'Histoire, *Quand la communication du pouvoir politique se faisait en criant*, janvier 2021.
 - .MAUDUIT Xavier, Le cours de l'Histoire. *Jouer en société, d'où viennent les règles du jeu ?* Épisode 2 : La stratégie sur un plateau, aux origines du jeu de société.
 - .DE BAECQUE Antoine, *Marcher, une histoire de chemins*, 2014.

- .VAN REETH Adèle, *La chambre : enfer ou paradis ? Episode 2*, Virginia Woolf, «Une chambre à soi». Emission Les chemins de la philosophie. Le 12/05/2020.
- .GARDETTE Hervé, *L'individu, le collectif et le radiateur*, Emission La transition, le 5 mars 2020.

Revue

- .GUIAVARC'H Johann, *Construire sa maison en commun: l'aventure des castors du finistère*, Skol Vreizh, 2012, 84.p
- .Revue STREAM 04, *Les paradoxes du vivant*, novembre 2017, 496 p.
- .DELAIVE Frédéric, *De la promenade en bateau au canotage, à Paris et ses environs (XVIIIe-XIXe siècles)*, Dans Hypothèses 1998/1, pages 89 à 96.
- .Revue Silence, n°491 septembre 2020, *Les Gandhi de grand chemin*
- n° 489 juin 2020, *Kraftwerk: une utopie réaliste*
- n° 488 avril 2020, *Suisse romande rebelle et écolo*
- n° 485 janvier 2020, *Le soin c'est communautaire !*
- n° 483 novembre 2019 *Notre-Dame-des-Landes: quel avenir ?*,
- n° 481 septembre 2019, *Les alternatives: oasis ou levier ?*
- n° 480 juillet 2019, *Réconcilier agriculture et vie sauvage*
- n° 472 novembre 2018 *Nous vieillirons ensemble*

Filmographie

- .VARDA Agnès, *Les plages d'Agnès* 2008







La Cie.Rit c'est 4 familles qui ont imaginé et construit ensemble leur bâtiment. Ils ont chacun leur logement et partagent le jardin, une salle commune et une rue couverte. Leur manière d'habiter questionne la vie collective en famille, et le «simple» lieu d'habitat (sans fonction productive ou marchande).



Les Compagnons du Devoir (de Saumur) c'est un mouvement très ancien qui vise à former des jeunes aux métiers de l'artisanat. Ici on a observé le fonctionnement d'un collectif régi par des règles exigeantes et un rapport au travail unique.



Chamarel-les-Barges c'est une coopérative habitante de retraités qui questionne le vivre ensemble en fin de vie. C'est aussi le montage d'un projet collectif de la conception à la réalisation en cohérence avec des valeurs contre la propriété privée, la spéculation, l'héritage, etc ...



Le Village2santé est un collectif qui considère la santé comme le point de départ d'une amélioration des conditions de vie des habitants. Ils ont réalisé un diagnostic communautaire sur le territoire, ils auto-gèrent le lieu et pratiquent le secret partagé.



Le collectif du Moulinage de Chirols s'est rassemblé dans une ancienne usine textile. Ils vivent dans ce lieu qu'ils rénovent pour en faire un centre d'expérimentation culturelle. La démarche est collective du début à la fin en transmettant ce patrimoine aux générations futures sans volonté de s'enrichir.



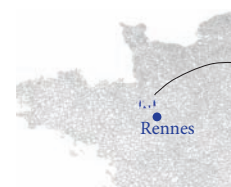
La ZAD de Notre-Dame-des-Landes c'est d'abord un collectif rassemblé autour d'une lutte contre un aéroport. Depuis l'abandon du projet les enjeux ont évolué, c'est tout un fonctionnement commun qui est pensé pour injecter partout, l'idée de droit commun.



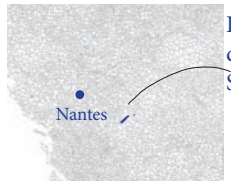
La Ferme Légère c'est un écolieu qui vise l'autonomie énergétique et alimentaire. Le collectif organise sa vie autour du fonctionnement de la ferme. Il y a un rapport très fort à la terre et aux choses essentielles: se nourrir et être à l'abri.



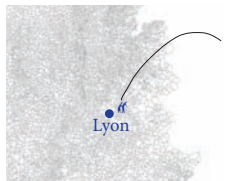
Le Monastère des Clarisses c'est un ancien couvent en pleine ville. Il est investi par un collectif d'architectes et d'artistes pour questionner le réemploi de matériaux et l'occupation transitoire. Ils s'intéressent à une démarche expérimentale de diffusion de la culture.



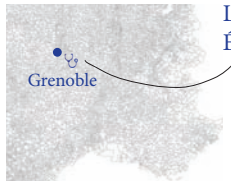
La Cie. Rit à Saint-Germain-sur-Ille



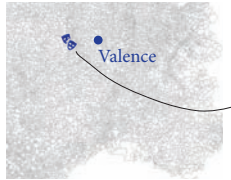
Les Compagnons du Devoir à Saumur



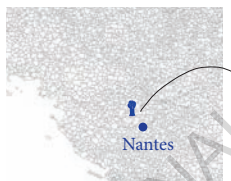
Chamarel-les-Barges à Vaulx-en-Velin



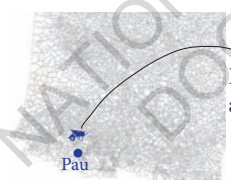
Le Village2santé à Échirolles



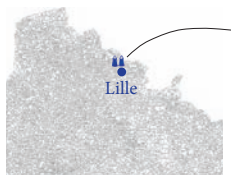
Le Moulinage à Chirols



La ZAD à Notre-Dame-des-Landes



La Ferme Légère à Méracq



Le Monastère des Clarisses à Roubaix

Ça se range où ça ?

« J'ai appris qu'un atome est constitué à 80 % de vide donc en soi on est très peu de choses »

Clément à la Ferme Légère

« L'espace est que l'on veuille ou non, commun »

Hélène L'Heuillet

« Le collectif ça se fabrique comme un bâtiment »

Yvan de la Cie.Rit

« La vie en communauté ça passe par des règles »

Flavie cordonnière chez les Compagnons du Devoir

« Est-ce que ici aussi c'est un lieu d'étude pour votre mémoire ? »

Pablo dans sa colocation à Grenoble

Crions gare à ce qu'on veut. Un soir de couvre-feu, une majorette s'enfuit.

Haïku d'un auteur anonyme

« C'est l'engagement même dans l'action qui nous donne à penser les conditions de la transformation »

Samuel Lanoë

« Cette manière de vivre est incontestablement censée »

Emma et Lila

« Je l'ai vu de mes propres yeux, je l'ai entendu de mes propres oreilles, je l'ai fait de mes propres mains, je vous le montre, expérimentez-le »

Roger Des Prés

« Le but ce n'est pas que tout le monde soit d'accord mais que personne ne soit contre »

Alex du Moulinage

« C'est avec le pire du monde actuel que les cabanes souvent se font »

Marielle Macé